N° 279 — Tome LXXVII 1er Février 1909

MERCVRE DE FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, ÉMILE BERNARD, GEORGES BOHN,
JACQUES BRIEU, R. DE BURY, M.-D. CALVACORESSI,
RICCIOTTO CANUDO, FRÉDÉRIC CHARPIN, ALFRED DÉTREZ, GEORGES EEKHOUD,
ANDRÉ FONTAINAS, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GEORGES LE CARDONNEL,
JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI, GEORGES POLTI, RACHILDE,
ERNEST RAYNAUD, ANDRÉ ROUVEYRE,
ANDRÉ SPIRE, JOSÉ THÉRY, FRANZ TOUSSAINT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

—

N° 279 — 1er FÉVRIER 1909

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EDGAR POE

SES BIOGRAPHES, SES ÉDITEURS, SES CRITIQUES

—

A Ricardo Viñes.

Aujourd'hui que le centenaire de la naissance d'Egard Allan Poe vient d'être fêté dans sa patrie longtemps ingrate envers la mémoire de celui qui fit tant pour la gloire de ses lettres — et l'on est surpris de voir que ce centenaire, en France, a passé inaperçu du plus grand nombre, — il n'est point inutile de considérer combien fut étrange et navrante, jusqu'en ces temps derniers, la destinée posthume d'un des plus grands génies de son siècle.

L' « implacable Désastre » s'est acharné pendant de longues années à poursuivre, jusque par delà la tombe, et Poe, et son œuvre; la justice du temps ne s'est manifestée pour lui que bien tardivement. Que les jugements critiques qui, depuis soixante ans, se succédèrent n'aient pas toujours été impartiaux ni éclairés, voilà qui est assez naturel, encore que regrettable : ce n'est point une exception de les trouver faillibles et lents à se rectifier. Mais que la vérité sur la vie et sur le caractère d'un auteur aussi célèbre soit restée si longtemps cachée; que des œuvres de lui aient pu rester si longtemps oubliées, dénaturées ou fragmentées; que le vingtième siècle soit venu avant que fût donnée une édition complète de ce qu'il a produit, il y a là de quoi surprendre et désoler quiconque se fait une idée, même partielle, du génie de Poe, de l'importance de son rôle dans l'évolution de l'art littéraire et même de la pensée humaine au dix-neuvième siècle. A présent

qu'il est devenu possible de connaître et sa véritable histoire, et l'ensemble authentique de son œuvre, on mesure pour la première fois la grandeur du tort qui lui a été fait; et l'on voit combien Poe, homme ou écrivain, a été imparfaitement représenté depuis sa mort jusqu'au temps actuel, ou il ne s'en faut guère.

§

Ce déplorable état de choses ne fut que le résultat normal d'un concours de circonstances le plus simple du monde, et ne pouvait se modifier que bien lentement. En ce qui concerne la biographie, il faut bien reconnaître que Poe fut le premier à en fausser comme à plaisir tous les éléments. Le mémorandum autobiographique qu'il remit à Griswold fourmille d'inventions et d'erreurs. Il s'y rajeunit de deux ans et y crée la légende d'un voyage qu'il aurait fait en Europe avec l'intention de participer à la guerre de l'indépendance hellénique. Il donna des indications non moins fantaisistes à Hirst, l'auteur d'une esquisse de sa biographie parue en 1843. L'année suivante, il envoya à Lowell, qui lui demandait des documents sur sa vie, l'article de Hirst en le déclarant « correct quant aux points essentiels (1) ». Si bien que Lowell, inexactement renseigné, rajeunit Poe de quatre ans et réédita la fable du voyage en Europe.

La pénurie des documents authentiques, souvent aussi l'indifférence de ceux qui auraient pu apporter quelques lumières, furent les principaux obstacles qui retardèrent les découvertes des biographes même les plus judicieux et les plus zélés. Des versions différentes, voire contradictoires, de l'ascendance, du mariage, de la mort de Poe ont longtemps circulé avant que la vérité ne fût établie. L'emploi réel qu'il fit de la période de sa vie durant laquelle il prétendait avoir parcouru l'Europe (il s'était tout bonnement engagé dans l'armée, à Boston, sous le nom d'Edgar Perry) ne fut révélé qu'en 1885, grâce aux recherches de M. Woodberry. Et pourtant, un assez grand nombre de sérieux travaux biographiques avaient paru auparavant. Aujourd'hui encore, on ignore presque entièrement ce qui lui advint entre le printemps de 1831 et l'été de 1833; et il est fort à craindre qu'à moins d'un hasard

(1) Woodberry, *Edgar Poe*, p. 208.

heureux, cette dernière lacune dans l'histoire de la vie de Poe ne soit jamais comblée, puisque les plus diligentes investigations des Ingram, des Woodberry, des Stedman et des Harrison sont restées vaines.

La dernière et non la moindre des causes pour lesquelles la véritable histoire de la vie de Poe fut durant si longtemps connue, non seulement d'une manière incomplète, mais encore d'une manière presque entièrement fausse, ce fut, on le sait, la studieuse malveillance du premier de ses biographes officiels, Rufus Wilmot Griswold, qui déforma pour les besoins de sa triste cause nombre de faits, en omit d'autres, inventa de toutes pièces des épisodes désobligeants. Il sera parlé plus loin, avec quelques détails, des actes de Griswold et de leurs conséquences. La portée en fut d'abord d'autant plus fâcheuse que tous les ennemis personnels de Poe, tous ceux que révoltait son indépendance d'actions et d'idées, tous les censeurs à la morale étroite furent ravis de la pâture que leur apportait Griswold, et s'empressèrent de répandre ses calomnies (1).

§

La tâche de rassembler tout l'œuvre de Poe offrait les mêmes difficultés que celle de relater avec exactitude sa vie. Il ne fallut pas moins de temps ni de peines pour qu'elle s'accomplisse. Et il semble écrit que, comme certaines périodes de sa vie, des parcelles de cet œuvre doivent rester inconnues, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Poe fit paraître ses contes, ses critiques et ses poèmes dans les diverses revues dont il fut le collaborateur occasionnel ou attitré. La « copie » qu'il produisait parfois à force — ce que nous en connaissons remplit quinze volumes in-octavo d'environ 280 pages, et il faut y ajouter les traductions qu'il fit d'articles français — n'était ordinairement pas signée ou signée d'initiales, voire de pseudonymes. Parfois, il n'avouait point en être l'auteur. C'est ainsi qu'il écrit à Willis, en décembre 1848 :

Je vous envoie une *American Review* où est une ballade de ma composition (*Ulalume*)... Je ne tiens pas en ce moment à ce qu'on sache qu'elle est de moi (2).

(1) Au contraire, on gardait jalousement le silence sur tout ce qui aurait pu contribuer à réhabiliter Poe (L.-A. Wilmer, cité par Ingram, *Life of Poe*, 1886, pp. 165 et 471).
(2) Woodberry : *Edgar Poe*, p. 281.

et qu'ailleurs il implique assez nettement que ce même poème n'est pas son œuvre :

Dans un récent numéro du *Philadelphia Saturday Courrier*, il (M. Hirst) me fait l'honneur d'attribuer à ma plume une ballade appelée *Ulalume* qui vient de circuler dans la presse, tantôt avec *ma* signature, tantôt avec celle de M. Willis, tantôt sans aucune signature. M. Hirst veut à toute force que je l'aie composée, *moi ;* et il est, après tout, possible qu'il en sache, sur cette affaire, plus long que moi-même... (1).

En général le doute, quand doute il y avait, ne subsistait pas bien longtemps, pour peu qu'il s'agît d'une production importante et remarquée. — Cependant le *Journal de Julius Rodman*, œuvre développée et significative quoique inachevée, échappa longtemps aux recherches.

Mais parmi les travaux critiques, les essais ou notes dont Poe alimenta les périodiques, il en est beaucoup dont rien pendant longtemps ne décéla l'origine. Au désordre résultant de leur publication fortuite, au jour le jour, anonyme, il faut ajouter les complications produites par l'habitude qu'avait Poe de les refondre, de les répéter, de les mélanger au point de rendre la tâche de ses futurs éditeurs doublement difficile. Enfin, Griswold contribua à falsifier l'œuvre comme il avait falsifié le récit de la vie.

Chacun conviendra volontiers que c'était là un ensemble de conditions on ne peut plus néfaste, au demeurant presque invraisemblable, et à coup sûr unique, lorsqu'on pense qu'il s'agit d'un auteur du XIXe siècle. Et l'on ne saurait féliciter assez les chercheurs ingénieux et patients dont les efforts, prolongés durant un demi-siècle, ont enfin abouti à dissiper tant d'obscurité.

§

Tant que Poe vécut, on ne s'avisa guère de vouloir connaître sa biographie. Ce n'était pas que sa réputation fût médiocrement étendue, mais simplement parce que les fruits de sa pensée n'intéressaient point la masse, et qu'il manqua des complaisants qui se font panégyristes du talent ou du succès : il s'était toujours élevé contre les complaisances de la presse. Les quelques notices citées plus haut et une ou deux autres

(1) *Œuvres*, éd. Harrisson, t. X, pp. 210-211.

du même genre paraissent avoir suffi, tant qu'il vécut, à alimenter ce qu'il pouvait provoquer de curiosité.

Sa mort fut suivie des articles nécrologiques de rigueur, et Griswold, sans perdre de temps, entra en scène. L'histoire est connue, mais on ne la répétera jamais trop, aujourd'hui surtout que certains auteurs semblent vouloir chercher des excuses aux agissements du personnage, cependant que plus d'un biographe ou critique moderne, sous des dehors d'impartialité, se laisse influencer — peut-être involontairement — par les légendes ou l'ambiance hostile que réussirent à créer les premiers détracteurs.

Griswold, donc, commença par publier dans la *New York Tribune* du 9 octobre 1849 un article signé « Ludwig », mais dont l'origine fut promptement dévoilée. Non content de déclarer, en manière d'exorde, que « bien peu de gens seraient affligés d'apprendre cette mort », il y commençait de répandre les allégations calomnieuses dont, quelques mois plus tard, il devait farcir la biographie qu'il avait été chargé d'adjoindre au recueil des œuvres de Poe. C'est là qu'il évoque le jeune lauréat du concours littéraire de 1833 (concours où son œuvre n'aurait été primée que pour la bonne écriture du manuscrit) surgissant devant un de ses juges, M. Kennedy, « en guenilles, sans linge ni chaussettes, si bien que M. Kennedy lui acheta un costume convenable et l'envoya prendre un bain ».

L'esprit de tout ce que Griswold a écrit sur Poe se révèle sans fard dans cette interprétation pittoresque d'un épisode pathétique, tout à l'honneur de Poe. En réalité, M. Kennedy, curieux de connaître l'auteur du *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, l'avait invité à dîner. Poe répondit :

> Votre aimable invitation à dîner m'a blessé jusqu'au vif. Je ne puis venir pour des raisons humiliantes entre toutes : l'aspect de ma personne. Vous pouvez concevoir la profonde mortification que j'éprouve à vous faire cet aveu — mais c'était nécessaire (1)...

La psychologie de Griswold ne sera probablement jamais établie ; elle est d'ailleurs peu intéressante. Il est impossible de croire même à une parcelle de bonne foi chez ce raté de

(1) Poe, *Œuvres*, éd. citée, XVII, p. 2. L'article « Ludwig » est réimprimé, *ib.*, I, pp. 348 sq.

la littérature, jadis pris à partie par Poe avec une dureté sans égale, et qui se vengea de la manière la plus sommaire. Les rapports des deux hommes ne furent pas toujours hostiles, du moins en apparence : et Poe fut plus d'une fois maladroit. Mais c'est là un point qui reste en dehors du cadre de cet article, où il suffit de constater la répercussion des mensonges accrédités par Griswold : ils eurent pour conséquence de répandre une légende tenace. Les faits que Griswold déformait avec complaisance furent déformés encore plus par nombre d'apôtres du cant ou de simples journalistes en quête d'hyperboles. D'imprudents partisans du génie de Poe se préoccupèrent de pallier les assertions de Griswold, de les interpréter, mais non de les démentir, et accrurent le mal d'autant.

Par fortune, les démentis ne furent point lents à surgir L'indignation que provoquèrent et l'article et la biographie se manifesta par la façon dont protestèrent tous ceux qui avaient connu Poe et pouvaient rétablir la vérité. M. John Latrobe, qui siégea avec M. Kennedy au jury du concours de 1833, dément la version que donne de ce concours Griswold, comme l'histoire du bain (1). Willis protesta énergiquement, dans le *Home Journal* du 13 octobre 1849, contre le portrait tracé par « Ludwig », en qui il dénonce Griswold (2). Un peu plus tard, Graham, qui comme Willis avait eu Poe sous ses ordres et s'était trouvé en mesure d'apprécier ses qualités « d'industrie, de patience et de délicatesse », revient avec plus de détails sur la même question, et flétrit l'attitude de Griswold de l'épithète devenue célèbre : « immortelle infamie (3) ». En 1852, M. Pabodie, outré de voir des périodiques aggraver encore la version inexacte que Griswold avait donnée de la conduite de Poe avec Mme Whitman, écrit à la *New York Tribune* une lettre où il rétablit les faits. Griswold, ne se tenant pas pour battu, maintient ses affirmations, mais une deuxième lettre encore plus circonstanciée de M. Pabodie termine la discussion (4). Mme Whitman elle-même, écrivant, en 1873, à un biographe de Poe, M. Gill, dément Griswold en

(1) Poe, *Œuvres*, I, pp. 102-109.
(2) Gill, *Life of Poe* (1878), p. 227.
(3) *Œuvres de Poe*, I, pp. 360 sq.
(4) *Graham's Magazine*, 1850, *ib.*, pp. 369 sq.

ajoutant qu' « aucun de ceux qui connurent Poe n'aurait pu croire un instant à cette scandaleuse anecdote (1) ».

On pourrait étendre considérablement la liste des rectifications qui peu à peu vinrent réduire à néant l'œuvre de haine de Griswold. Si bien que c'est à se demander si le calomniateur, alors qu'il croyait écraser à jamais Poe sous l'opprobre, n'a pas contribué dans une appréciable mesure à la révélation de la vérité.

Toujours est-il que l'élan était donné. Près d'un quart de siècle s'écoula avant que ne parût un travail d'ensemble sérieusement documenté où Poe fût montré sous un nouveau jour. Mais pendant ce temps, nombre d'écrivains élevèrent la voix en faveur de la victime de Griswold. M. John ingram raconte ainsi les premiers progrès :

Le rédacteur du *Manuel de la littérature américaine de Chamber*, écrivant en 1854, émit des doutes timides sur plusieurs des accusations portées contre Poe par son biographe... En avril 1857, M. Moy Thomas appela l'attention sur le fait que « l'histoire lamentable de Poe est entièrement fondée sur la Notice de Griswold : depuis, tous ont suivi Griswold avec l'exactitude d'un copiste hébreu qui tremblerait à la malédiction prononcée par le prophète sur tous ceux qui enrichiraient ou appauvriraient son texte d'un seul point. « Il me parut, dit-il, important et intéressant de voir si Griswold avait lui-même donné des explications des motifs qui l'avaient décidé à accomplir cette pénible besogne. » M. Moy Thomas montre ensuite « ce que tous « les lecteurs américains paraissent avoir oublié : que, lors de la pre- « mière publication de la Notice par Griswold, les allégations en furent « contestées par nombre de gens ayant connu Poe ; personne ne cor- « robora les pires côtés de son récit, etc... » Après avoir rappelé l'inimitié qui exista entre le poète et le biographe, M. Moy Thomas termine en rappelant aux lecteurs anglais « qu'il existe de Poe des portraits moins repoussants que celui qui est le mieux connu ». En novembre 1857 fut publié, dans le *Russells Magazine* de Charleston, un article justificateur encore plus remarquable, par le Professeur James Wood Davidson. Cette défense de la réputation d'Edgar Poe vint prouver la fausseté d'une grande partie des allégations de Griswold, l'impossibilité d'une non moins grande partie. C'était un important pas en avant. Simultanément le capitaine Mayne-Reid, M. C. T. Clark, d'autres qui avaient connu le défunt, M. L. A. Wilmer (dans son livre : *les Forbans de notre presse*) firent des efforts analogues pour réhabiliter Poe... En 1860, quand M[me] Whitman publia sa belle

(1) *Œuvres de Poe*, XVII, pp. 408 sq., 411, 412 sq.

petite monographie *Edgar Poe et ses critiques*, plusieurs hommes de lettres influents étaient prêts à aider de leur voix la cause de la vérité et de la justice. Mme Whitman, dans cette défense de son ami, ne se place guère qu'au point de vue littéraire, « laissant à quelque autre le soin de donner au monde une notice biographique « plus impartiale que celle de Griswold ». En même temps elle signalait que des faits dénaturés et des hypothèses sans base avaient été nsérés dans toutes les notices qui succédèrent à celle de Griswold, et qu'elle publiait son livre en manière de véhémente protestation contre *la grande injustice envers le disparu* (1).

L'année 1874 doit être marquée entre toutes dans cette histoire de la destinée posthume d'Edgar Poe; car M. John Ingram y fit paraître, en tête de l'édition d'Edimbourg des *Œuvres,* la première des importantes études qu'on lui doit sur la vie et sur le génie de l'artiste. La sympathie éclairée et vive qu'on a pu apprécier de nouveau dans l'article que vient de publier le *Mercure de France* (2) s'y manifestait déjà pleinement par l'apport de faits inconnus et de lumières nouvelles, comme par d'équitables et lucides commentaires. Six ans plus tard, M. Ingram complétait son œuvre d'enthousiasme et de justice en publiant la biographie détaillée en deux volumes qui, aujourd'hui encore, mérite d'être placée au premier rang de ceux que doit consulter tout travailleur (3).

Cependant l'érection, en 1875, d'un monument à Poe avait provoqué un regain de sympathie et de recherches (4). Désormais les travaux se succéderont avec rapidité. Et à l'heure présente la littérature relative à Poe (littérature dont une bibliographie même approximative reste encore à établir) est si considérable que l'on ne saurait en donner ici un aperçu tant soit peu détaillé. Mais ce qu'il importe surtout de citer, ce sont les principales biographies et critiques grâce auxquelles l'étude de la vie de Poe et la discussion de ses œuvres sortirent de la phase udimentaire.

Laissant de côté une notice écrite en 1876 par M. Eugène Didier, qui n'apportait ni documents inédits ni idées nouvelles, il faut citer d'abord la biographie par M. Fearing Gill

(1) Ingram, ouv. cité, pp. 470-472.
(2) 15 janvier 1909.
(3) Londres, 1880. L'édition citée ici est la nouvelle (1886, un vol.).
(4) On trouvera, dans l'édition les *Œuvres* publiée à New-York en 1880 (Widdleton, 4 vol.), les textes des discours et lettres que motiva cette cérémonie.

(New-York, 1878) qui est richement documentée, animée de l'esprit le plus sympathique, et reste parmi les sources indispensables.

Dans la notice par M. Stoddard, publiée d'abord, en 1872, sous forme d'article, puis, après révision, comme préface à une édition des œuvres choisies de Poe (New-York, 1880), s'accumulent et les renseignements les plus fantaisistes, et les documents les plus douteux. Sous prétexte de rendre à son tour justice à Poe, M. Stoddard y fait œuvre du censeur rogue, et augmente d'ailleurs, par l'inexactitude de ses récits, la confusion à laquelle il ambitionne de remédier.

Tout au contraire, M. Stedman, dans la biographie qu'il publia en 1881 comme dans le chapitre de son volume *Poets of America* (1885), qu'il consacre à Poe, élève avec autorité la voix en faveur de l'homme de génie méconnu, parle de son caractère avec la plus clairvoyante sympathie, montre combien tenace et profonde fut l'infortune qui toujours le poursuivit, et que d'aucuns prétendent atténuer pour les besoins de leur cause. Il regrette que Poe n'ait pas eu pour premier biographe « un homme doué de discernement sain et bon ».

En 1886, parut une biographie admirablement documentée, qui apporta de vives lumières sur la vie d'Edgar Poe et notamment sur sa généalogie, sur les années 1827-1833, sur son mariage. L'auteur, M. Georges Woodberry, y faisait sans doute preuve, en tant qu'historiographe, de ce « discernement sain » qu'appelait de ses vœux M. Stedman. Par contre, on ne voit guère de « bonté » dans les commentaires souvent rudes qu'il prodigue. Au rebours de M. Stedman, il estime que « Poe eut maintes fois des chances favorables, un avenir brillant, des amis bienveillants, actifs, pleins de considération : mais il sacrifia plus d'une fois la prospérité et même la simple réputation d'un nom honorable (1) ». Ce n'est cependant pas la vérité qui, pour un esprit moins rigoriste, se dégage de la lecture du récit fort clair et impartial que M. Woodberry fait de la vie de Poe. Lui-même est obligé de convenir, ailleurs, que Poe fut très mal récompensé de sa longue et patiente activité créatrice (2) et que sa situation fut souvent bien peu envia-

(1) P. 348.
(2) P. 209.

ble (1). L'esprit de sévérité qui anime le livre en est le seul défaut — défaut assez grave. Et pourtant, M. Woodberry y fait preuve, à plusieurs occasions, d'un sain jugement critique. Il n'aime pas beaucoup tel poème, *Ulalume*, par exemple; mais il est prêt à reconnaître qu'un état d'esprit sympathique contribuera à faire apprécier l'œuvre (p. 282. Voir aussi pp. 251 sq.). Il ne met pas en doute l'excellence intrinsèque de la critique littéraire de Poe (p. 269).

En un mot, s'il juge l'homme avec une dureté qu'il ne justifie pas entièrement par les preuves qu'il apporte, il parle de l'écrivain avec la plus louable impartialité, quoique non sans froideur.

Les livres de Gill et d'Ingram étaient conçus dans un esprit de chaleureuse sympathie, Poe y étant défendu avec autant d'énergie qu'il se trouve censuré ailleurs. L'auteur de la dernière parue des biographies de Poe, M. James Harrison, semble avoir compris avec une sérénité parfaite sa tâche d'historien et de critique.

Il a rassemblé et classé tous les éléments d'information, collectionné toutes les versions accessibles, poussé jusqu'à l'extrême le zèle dans ses recherches personnelles. Aussi son livre, où il laisse de préférence les faits parler par eux-mêmes, mérite-t-il d'être considéré comme définitif. Il ne pourra guère être enrichi que par des renseignements portant sur des points de détail, ou sur la période obscure de 1831-1833.

Tout ce que les autres récits pouvaient laisser subsister d'incertitudes disparaît quand on lit cet impartial ouvrage. Et l'on est heureux d'y pouvoir constater que, pour absoudre Poe des jugements prononcés contre lui, il faut moins d'indulgence qu'il ne fallut de sévérité pour les formuler. Il est enfin établi, en dehors de tout esprit d'apologie, que Poe ne fut point l'être foncièrement dévoyé, dénué de scrupules et incapable d'agir bien, que d'autres voulurent nous présenter. Pour avoir été vaincu à maintes reprises, son courage à lutter contre ses infortunes n'en est pas moins noble ni moins touchant : et pour trouver Poe digne d'être jugé sans dureté, point n'est besoin d'atténuer aucun épisode de sa vie douloureuse. Il suffit de ne rien aggraver ni par des travestissements, ni par un parti pris d'étroite censure.

(1) P. 219.

§

Cependant que l'histoire authentique d'Edgar Poe se révélait peu à peu, ses œuvres se dégageaient, avec une lenteur non moindre, de l'obscur désordre où il avait été contraint de les laisser. L'année de sa mort, il avait commencé à en préparer une édition, dont deux volumes parurent en 1849. Il avait eu la naïveté, au mois de juin de cette même année, de désigner pour son exécuteur littéraire, au cas où il mourrait subitement, Griswold, qui eut donc à s'occuper de la publication des troisième et quatrième volumes (1850 et 1856) : on se doute bien du peu de zèle qu'il mit à accomplir cette tâche, et des mauvais services qu'il rendit à Poe. Certes on ne saurait lui faire grief de n'avoir fait aucune recherche pour compléter l'ensemble des œuvres : et, s'il s'était borné à publier les textes qui lui étaient transmis, sa mémoire ne serait déshonorée que par la notice biographique incorporée au troisième volume. Mais il falsifia de propos délibéré certaines pages, notamment les articles sur Hawthorne, sur Mme Osgood, Mme Hewitt, Lawson, Briggs et Thomas Dunn English (1) (cette dernière falsification est d'autant plus grave que Griswold y introduit des propos bassement injurieux) ; il omit ce qu'il jugeait inintéressant ou secondaire, ou gênant pour lui (entres autres le paragraphe d'*Autography* le concernant).

Un dernier point est plus délicat : Poe mourut en allant de Richmond à New-York. Il paraît prouvé qu'il avait avec lui une malle contenant des œuvres manuscrites qui disparurent (2). Mme Clemm déclara que Griswold avait été mis en possession de tous les papiers laissés par Poe (2). Mais il faut reconnaître qu'il n'existe aucune preuve de fait permettant de rendre Griswold responsable de la disparition des manuscrits inédits, manuscrits dont on ne peut évaluer l'importance que par de vagues conjectures.

Cette édition si fautive fit pendant assez longtemps autorité, et ce n'est guère qu'en 1874 que l'édition d'Edimbourg, préparée par M. Ingram, vint réparer au moins en grande partie les méfaits du hasard et de Griswold. Encore était-elle fort incomplète, surtout en ce qui concerne les œuvres critiques, les essais, les *Marginalia*. Elle ne comprenait ni *le Journal de*

(1) Poe, *Œuvres*, éd. Harrison, tomes X et XV, préfaces.
(2) Ingram, *ouv. cit.*, pp. 322 et 431.

Julius Rodman, ni un joli conte, *l'Elan*. M. Ingram, malgré ses soins, n'a pu reconnaître toutes les falsifications de Griswold : par exemple, il donne encore la version controuvée de l'article sur Mme Osgood (1). Ces quelques inexactitudes ou lacunes montrent bien à quel point il était difficile de retrouver complets et sous leur forme authentique les écrits de Poe. Il n'est que juste de reconnaître, au surplus, que ce recueil, comme les autres travaux de M. Ingram — entre autres l'édition des *Contes et Poèmes* de Londres, 1884, où est restitué *le Journal de Julius Rodman* — apporta beaucoup d'éléments nouveaux et de haute valeur. Edgar Poe n'aura jamais eu de champion plus vaillant et plus utile que M. Ingram.

A partir de 1874, les catalogues de librairies s'enrichiront d'un assez grand nombre d'éditions partielles ou prétendues complètes dont la liste serait oiseuse. Certaines méritent pourtant d'être mentionnées pour les commentaires qu'elles offrent. Ainsi de significatifs essais de MM. Andrew Lang, Stedman et Ingram préfacent les *Poèmes* (Londres, 1881) et deux volumes entièrement consacrés au *Corbeau* (New-York, 1883 ; Londres, 1885).

Un grand pas en avant fut accompli en 1894 par MM. Woodberry et Stedman, qui rassemblèrent en dix volumes une collection d'œuvres de Poe beaucoup plus importante que toutes les précédentes. En 1902, M. James Harrison paracheva la tâche que s'étaient efforcés d'accomplir ses devanciers (2). Son édition comprend dix-sept volumes, dont le premier contient la biographie citée plus haut, et le dernier, la correspondance, qui n'avait jamais encore été groupée, mais dont des extraits avaient paru soit dans les biographies de MM. Gill, Ingram, Woodberry, soit dans des fascicules de revues, une bonne partie étant restée inédite. Cette correspondance comprend non seulement les lettres écrites par Poe, mais encore celles qu'on lui écrivit (et, en appendice, celles qu'on écrivit à propos de lui).

Les préfaces de M. Harrison révèlent tous les soins qu'il fallut pour retrouver les originaux des œuvres déjà publiées,

(1) Cf. *Œuvres*, édition Harrison, t. XI. Préface, pp. 99 sq., 271 sq.
(2) Une autre édition en dix volumes a paru à New-York en 1902 sous le titre : *Œuvres complètes de Poe*. L'auteur de cet article, à son grand regret, n'a pas pu la collationner avec celle de M. Harrison.

de manière à en donner les textes exacts, ainsi que les découvertes qui permirent d'identifier une énorme quantité de productions ignorées jusque-là. Certaines lettres de Poe contiennent des allusions à ses travaux, parfois la liste scrupuleusement établie de ce qu'il a produit durant une période (1) : il devenait assez facile, dès lors, de retrouver les textes. En d'autres cas, ce sont de simples coups de fortune qui sauvèrent de l'oubli certains écrits. Ainsi M. Harrison a pu compulser des collections du *Broadway Journal* ayant appartenu à Poe, et où des initiales manuscrites signalent tous les articles dont il est l'auteur.

Ce n'est pas sans un juste orgueil que l'érudit compilateur peut énumérer le fruit de ses recherches : des six volumes d'œuvres critiques qu'il présente, plus de trois et demi sont occupés par des productions qui n'avaient jamais été réimprimées, et notamment par ses premières critiques, déjà originales et pénétrantes presque au même degré que celles de sa maturité. La collection d'œuvres diverses offre presque autant de nouveautés : *Euréka*, par exemple, y est pour la première fois accompagné de toutes les notes et les compléments qu'y ajouta Poe ; les *Marginalia* et les études sur la Cryptographie y paraissent au complet.

Il serait superflu d'insister sur l'importance du travail de M. Harrison, sur la valeur des résultats obtenus par lui. Si les limites du présent article le permettaient, j'aimerais tout au moins à résumer tout ce que l'on apprend de neuf en parcourant cet ensemble d'écrits si divers, d'une richesse si peu soupçonnée, qu'il nous livre. On y peut saisir sur le vif l'évolution entière de la pensée de Poe, de sa technique, suivre son labeur quotidien, le voir passer du raisonnement mathématique, de la rêverie imaginative à la théorie prosodique, à la dissection d'un travail littéraire ou au compte rendu d'une pièce de théâtre (t. XII : on ignorait auparavant qu'il eût fait de pareils travaux d'actualité). Parfois, quelques lignes, que les éditions antérieures avaient omises ou dénaturées, jettent le jour le plus curieux sur ses procédés, ses idées, sur des éléments capitaux de sa personnalité. Mais c'est un livre entier qu'il faudrait consacrer à ces questions, et force m'est de m'arrêter sur ces trop brèves notes.

(1) Poe, *Œuvres*, éd. Harrison, t. I, pp. XI-XII, et VIII, p. X.

Si compréhensive que soit cette magnifique édition (où sont notées jusqu'aux plus minimes variantes connues), elle n'est pas absolument complète pourtant ; et l'on va voir qu'il n'était pas possible qu'il en fût autrement. Les lacunes sont de sortes diverses et n'ont point toutes la même importance. Il en est deux que signale M. Harrison lui-même. Les notices critiques que Poe rédigea pour les *Southern Litterary Messenger* de 1835 à 1837 sont si nombreuses et parfois si insignifiantes qu'il a fallu négliger une certaine quantité de comptes rendus secondaires (1) : et, sur ce point, il est permis de s'en rapporter au discernement de M. Harrison : le contraire serait probablement de pur fétichisme. Dans les compléments et variantes du tome VII (*Poèmes*), il est dit que le manuscrit original de *Politien*, actuellement possédé par M. Ingram, passe pour contenir des scènes inédites (2). Nul doute qu'en ce cas ces scènes seront quelque jour publiées.

Laissant de côté l'hypothèse assez probable de l'existence de certaines compositions non encore identifiées ou découvertes (par exemple un poème, *To Mary*, que M. Harrison, sur l'autorité d un article de M. Van Cleef, mentionne dans la biographie), d'autres qui sont perdues sans retour, on peut regretter de constater que, dans le volume de correspondance, ne figurent point les lettres que publia pour la première fois M. Woodberry. M. Harrison s'est vu forcé de n'en donner que des paraphrases : simple question de propriété commerciale, je pense.

Une dernière lacune est douteuse (3). Il vaut la peine d'en conter l'histoire curieuse qui, sauf erreur, n'a jamais été mentionnée par un auteur français.

En 1887, M. Oliver Leigh découvrit, dans une bibliothèque de New-York, une plaquette datée de 1847 et contenant, sous la signature *Lavante*, une satire en 950 vers intitulée *Poets and Poetry of America*. Il se persuada bientôt que c'était une œuvre oubliée de Poe et la republia en y adjoignant une étude détaillée qu'il signa du pseudonyme Geoffrey Quarles. Si ses arguments ne sont pas tout à fait convaincants, ils

(1) Vol. VIII, p. xii.
(2) P. 197.
(3) Un poème, *Leonainie*, publié en 1904 par la *Fortnightly Review* comme de Poe est de M. J. W. Riley.

restent dans quelque mesure plausibles. Peut-être ne voudra-t-on pas accorder à M. Leigh qu'il soit naturel de reconnaître, en cette satire, le livre « sur les Lettres Américaines en général », auquel Poe déclarait, en décembre 1846, travailler avec assiduité et dont il donne par avance une description assez précise, en attendant l'annonce qu'en mars 1847 il fera de sa publication prochaine. Plus importante est la remarque que Poe n'est point nommé dans cette revue des principaux poètes du temps. Mais on peut se demander si l'écrivain très avisé qu'il était n'aurait pas prévu la manière dont serait interprétée une pareille omission : dans certains de ses articles, Poe n'hésite pas à parler de soi-même à la troisième personne. La valeur de l'indication reste donc discutable.

L'examen même de la satire ne révèle pas grand'chose : elle est assez faible d'invention et médiocrement versifiée. M. Leigh fait observer que Poe ayant déclaré : « une satire n'est pas un poème », cette raison-là non plus n'est point décisive. D'aucuns auront peine à admettre qu'une œuvre d'aussi pauvre facture soit de Poe : et c'est bien l'avis de M. Harrison comme de son collaborateur, M. Kent, qui se sont bornés à signaler la satire et à en publier, à titre de spécimen, les cent premiers vers (1).

En résumé, l'édition Harrison nous permet de constater combien insuffisante était la manière dont nous connaissions Poe avant qu'elle ne parût ; et il ne semble pas que les quelques additions qui pourraient y être faites accroîtraient beaucoup la gloire de l'auteur. M. Harrison nous a donné le recueil le plus complet qu'on pouvait souhaiter : les préfaces, les notes, les tables de variantes, les tables analytiques, les Essais de MM. Mabie, Kent, les documents, lettres ou commentaires qui y sont adjoints en font un instrument d'études sans égal, et qu'on peut qualifier de définitif.

§

Il n'a pas encore été parlé de tout ce qui s'est écrit sur Poe en France, pour la raison que les biographies publiées dans ce pays ne sont et ne peuvent être que des reproductions plus ou moins exactes des travaux de première main faits par les

(1) Œuvres, VII, pp. 246 sq. — Voir Oliver Leigh. *Edgar Poe*, Chicago, 1906, ainsi que la reimpression de 1887 (New-York, Benjamin et Bell).

auteurs américains ou anglais. C'est plutôt par les commentaires et les vues critiques qu'elles contiennent que ces contributions peuvent être intéressantes. Il est d'ailleurs hors de doute — M. Mabie, dans son beau discours sur *la Place de Poe dans la littérature américaine* prononcé lors de l'inauguration, en 1903 du buste de Poe à Richmond, l'a reconnu (1) — que la critique française mérite d'être placée au premier rang pour la manière dont elle s'efforça toujours de faire rendre justice à Poe. Et ici, le premier nom qui vient à l'esprit est naturellement celui de Charles Baudelaire. La publication récente de ses *Œuvres posthumes* (2) est venue apporter un précieux complément aux notices dont il avait enrichi ses recueils de traductions et montrer une fois de plus l'incomparable pénétration dont il fit preuve dans ses analyses, le degré auquel il poussa son étude de l'œuvre de Poe (3).

M. Ingram (ouv. cité, p. 470) fait une remarque des plus intéressantes : que Baudelaire, trompé par la Notice de Griswold, cherche, comme le feront plus tard d'autres exégètes, à justifier les actions de Poe telles que les raconte son premier biographe.

Avant Baudelaire, d'autres avaient vanté la valeur des œuvres d'Edgar Poe. Dans *la Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1846, E. D. Forgues montre assez justement Poe logicien, pourchasseur de vérités abstraites, amoureux des plus excentriques hypothèses; et, accessoirement, Poe fantaisiste, inventeur de caprices purement littéraires.

Pour lui, l'art de Poe n'est point sans analogies avec celui d'Irving, de Godwin, de Brockden-Brown (il eût été plus juste de rappeler Swift et surtout de Foe) ; il conclut en prédisant que « le temps consolidera la réputation naissante du conteur étranger ».

Cet article assez clairvoyant, et, somme toute, plein de sympathie, donne à peu près la note des appréciations qui vont se succéder à mesure que seront connues et traduites les œu-

(1) Poe, *Œuvres*, t. II, p. xxiv.
(2) *Mercure de France*, 1908.
(3) La place manque pour insister sur ce point. Mais je voudrais au moins dire combien je fus ravi d'y trouver signalé (p. 247) un passage de l'*Essai sur Adam Locke*, dont l'extrême importance au point de vue de la méthode de Poe paraît avoir échappé à la plupart des commentateurs. Poe y montre comment les détails d'une histoire imaginaire doivent être inventés de façon à paraître vraisemblables et même vrais. (Cf. *Œuvres*, t. XV, pp. 126 sq.)

vres imaginatives de Poe. C'est ainsi que L. Cartier, dans *le Figaro* du 27 mars 1856, tient pour assuré que « le livre de Poe (traduit par Baudelaire) est destiné à modifier d'une façon sensible le caractère du roman moderne » — on conviendra que ce n'est point un mince éloge. Barbey d'Aurevilly reconnaît la force de l'écrivain américain, tout en lui reprochant son « panthéisme », son « matérialisme », le « mal de l'individualité » : singulière manière de voir, qui ne se modifiera guère de 1853 à 1883, date où paraît le dernier des quatre articles que Barbey consacra à Poe.

Un article assez développé, qui parut sous la signature de L. Étienne dans la *Revue Contemporaine* de 1857, est curieux à divers titres : l'auteur fait preuve de perspicacité en déclarant « ne pas avoir toute confiance dans Griswold parce qu'il *n'aime pas Edgar Poe* » ; et, comme pour servir d'avertissement à ceux qui veulent toujours commenter les œuvres en s'aidant de la vie — procédé souvent dangereux et qui contribue à égarer plus d'un commentateur de Poe, — il cherche à retrouver dans les Contes des indices sur l'itinéraire du prétendu voyage en Europe. La valeur critique de l'article est moyenne.

Une étude d'ensemble sur les poésies d'Edgar Poe, que publia en 1864 la *Nouvelle Revue de Paris*, fut probablement la première à paraître en France. Elle est des plus recommandables non seulement vu l'époque où elle fut écrite, mais pour de justes vues qu'elle contient. Elle a pour auteur M. Armand Renaud ; je ne crois pas que personne l'ait signalée jusqu'ici.

L'examen de tous les travaux qui suivirent serait long et parfois de médiocre utilité. Il convient de rappeler cependant, parmi les mieux faits, ceux de Mme Arvède Barine (dans *les Névrosés*) et de M. Teodor de Wyzewa (dans *les Ecrivains Etrangers*). L'étude critique d'Emile Hennequin (dans *les Ecrivains francisés*) mérite d'être placée à part : jamais on ne fit d'analyse plus fouillée ni plus juste. Tout au plus pourrait-on regretter que l'auteur ait omis de remonter aux œuvres critiques pour y rechercher la clef de la méthode dont l'application aux contes est montrée avec tant de clarté.

Mais il importe surtout de s'arrêter un moment à l'examen du volumineux *Edgar Poe* de M. Lauvrière, auquel recour-

ront probablement la plupart de ceux qui désirent s'aider du travail d'autrui pour mieux connaître un auteur.

M. Lauvrière s'est à coup sûr donné beaucoup de mal pour rédiger ce considérable ouvrage où il narre la vie, dissèque et juge l'œuvre entier. Je ne suis pas bien certain que ce n'ait point été une erreur, tout au moins en matière de critique littéraire, de vouloir trouver dans les écrits de Poe les éléments de démonstration d'une thèse de psychologie pathologique. Tout parti-pris initial devrait être écarté par l'exégète soucieux d'impartialité et même de clairvoyance, et il me paraît que le sien entraîne M. Lauvrière beaucoup trop loin. Je suis convaincu, par exemple, qu'un examen raisonné et purement intrinsèque des œuvres critiques de Poe y fera reconnaître toute autre chose que la « creuse fragilité » sur laquelle s'étend M. Lauvrière, et c'est bien l'avis de la plupart des commentateurs modernes. La condamnation des idées émises par Poe sur la prosodie — idées où certains voient au contraire une contribution aussi forte que lucide à l'étude de ce sujet si difficile, auparavant si négligé — me paraît également formulée avec quelque imprudence, vu surtout que les traductions faites par M. Lauvrière le montrent par endroits assez mal au courant des subtilités de la langue anglaise (1), et invitent donc à n'accepter certaines de ses conclusions, entre autres celles qui portent sur des points délicats comme la prosodie, que sous bénéfice d'inventaire.

§

Les opinions émises par la critique sur l'œuvre de Poe varient, somme toute, dans toute la mesure où elles peuvent varier chaque fois qu'est jugée une production que ne consacra point le *consensus populorum omnium* de la littérature. Elles sont parfois, ainsi qu'il arrive en bien des cas, contradictoires : un conte comme *le Puits et le Pendule* paraîtra médiocrement original à M. Woodberry, frappant par la nouveauté de l'invention à Hennequin et à M. Remy de Gourmont

(1) Je n'en citerai qu'un exemple. Les deux vers du *Corbeau* :

Much i marvelled this ungainly fowl to hear discourse so plainly,
Though its answer little meaning — little relevancy bore;

M. Lauvrière les traduit (p. 387) :

Je m'émerveillai fort *que ce disgracieux volatile comprît si bien la parole*
Quoique sa réponse n'eût que peu de sens et d'à-propos.

L'énormité du résultat auquel il arrive aurait bien dû révéler au traducteur qu'il faisait fausse route.

(dont les remarquables *Marginalia sur Poe* (1) devraient bien être suivis d'un ouvrage développé sur le même sujet). *Eureka* a provoqué et provoquera encore les controverses les plus disparates. Tout cela est dans l'ordre normal, et ne saurait étonner. Enumérer et discuter ces opinions nécessiterait un volume et non un article. J'espère en avoir dit assez pour montrer l'abondance des matériaux qui s'offrent aux curieux de la vie et de l'œuvre d'Edgar Poe. Si les présentes pages aident tant soit peu les chercheurs à se reconnaître au milieu du chaos des éditions, des biographies et des gloses, elles auront amplement rempli leur but (2).

M.-D. CALVOCORESSI.

(1) *Promenades littéraires*, par Remy de Gourmont, *Mercure de France*, 1904.

(2) On remarquera que nulle mention n'a été faite de travaux allemands. C'est pour la raison bien simple que l'auteur de cet article, malgré ses recherches, n'est point parvenu à en découvrir d'originaux. Il parut pourtant dans le *Magazin für die Litteratur des Auslandes* (1853-57) des articles qui ne doivent point être seuls de leur espèce, et dont l'un contient une remarquable traduction équirythmique du *Corbeau* par Mme Von Ploennies. L'absence d'index bibliographique du sujet s'avère une fois de plus regrettable.

Parmi les ouvrages en langue française, il convient d'en citer un excellent, trop spécial pour qu'il fût signalé dans le corps de l'article : la thèse de M. Patterson : *l'Influence d'Edgar Poe sur Ch. Baudelaire* (Grenoble, 1903).

KACIDAS MAURESQUES
DU Xe SIÈCLE

Ces poésies, écrites en Espagne, au xe siècle, par des Arabes, ont été découvertes à Tombouctou, dans les archives de l'ancienne Université de Sankoré.

Il y a trois siècles, avant les ravages exercés par les Touaregs, Tombouctou était encore le centre intellectuel et commercial le plus important de tout l'Islam. Lorsque les Arabes furent chassés de l'Espagne, un grand nombre de lettrés, attirés par le renom de Tombouctou gagnèrent cette ville après avoir séjourné au Maroc. Aujourd'hui, Tombouctou, n'est plus que ruines et désolation. De l'Université fameuse de Sankoré, il ne reste qu'une mosquée presque abandonnée, desservie par un marabout qui garde jalousement, dans sa case, quelques piles de volumes sans intérêt. Un soir, devant nous, le vieillard tira d'un grand coffre une sorte de boîte où s'amoncelaient des actes de ventes, des jugements de cadis e des versets du Koran. Enfin, il déroula un parchemin sur lequel étaient rédigées en pur arabe, sous une rubrique enluminée, ces kacidas, qu'il nous a permis de transcrire, et qui sont traduites ici littéralement.

FRANZ TOUSSAINT.

I

Plus blancs et plus gonflés de trésors que les tentes d'un émir, tes seins, ô ma bien-aimée, sont les tentes de mon amour.

Lorsque je cache, à midi, mon visage dans ta chevelure et que je cherche ton regard, tes yeux sont les deux étoiles qui illuminent la nuit embaumée où je défaille.

Si, un jour, ô ma bien-aimée, j'apprends qu'un autre a dormi dans ta chevelure et que tes yeux ont éclairé le visage de ce Maudit, je ne saisirai pas mon poignard, je n'achèterai pas du poison, mais je sifflerai mes lévriers et j'irai sur la route de Grenade, à l'endroit de notre premier rendez-vous.

Là j'enterrerai, pour l'éternité, le mouchoir de soie qui aura essuyé mes larmes.

MOKTAR BEN TAÏEB.

II

Quand, pour me faire ce signe, tu as passé la main à travers le grillage de ta fenêtre, toute la vie de mon corps s'est arrêtée.

Ni la lune dans la cour des Lions, ni la fleur du magnolia, ni la neige de la montagne, ni le marbre, ni le jasmin ne sont plus blancs que tes doigts où tes ongles brillaient comme des flammes.

A mes compagnons qui s'étonnaient de sentir soudain une odeur délicieuse, j'ai dit :

« C'est le bras de ma bien-aimée qui vient de passer à travers ce grillage, ce sont les roses de ses ongles qui ont embaumé le carrefour. Que la bénédiction de Dieu soit sur cette demeure où ma bien-aimée est prisonnière!

Et mes compagnons s'attristèrent, et mon cheval se mit à hennir, car l'arôme du bras de ma bien-aimée lui rappelait le parfum des grandes plaines qui sont au delà de la mer.

(*Inconnu.*)

III

« Alerte! décapuchonnez les faucons, lâchez les lévriers, heurtez les cymbales!

« Debout, femmes du gynécée... Je saurai bien vous tirer de votre sommeil hypocrite!

« Alerte, Mansour, Rahman! Plus vite! Préparez mes armes, harnachez les chevaux!

« Toi, Mansour, saute en selle, et va prévenir son père que je brûlerai toutes ses récoltes, si elle n'a pas regagné ma demeure au coucher du soleil...

« Meryem est partie pendant que je dormais! Elle est partie, l'impudique, avec un homme!

« Décapuchonnez les faucons, lâchez les lévriers, heurtez les cymbales!

« Que l'Ange noir se dresse sur leur route! Quel sortilège trouver pour que les faucons les rejoignent et leur crèvent les yeux, pour que les chiens sautent aux naseaux de leurs coursiers?

« Un feu me dévore! Mais leur sang coulera, car je les ferai fouetter avec des hampes de cactus, devant la mosquée, à l'heure de la prière troisième.

« Plus vite! décapuchonnez les faucons, lâchez les lévriers... »

Ainsi vociférait Abd-el-Talib, pendant que les femmes du gynécée pleuraient à genoux, pendant que les faucons décapuchonnés tournoyaient en plein ciel pour chercher leur route, pendant que Meryem, blottie, au jardin, dans un buisson de lauriers, apprivoisait un petit de rossignol, tombé d'une branche.

(*Inconnu.*)

IV

Si tu as dormi dans les oasis, alors compare à l'odeur qui monte des jardins, à l'aube, le parfum de sa chair.

Si tu n'as jamais vu de rose exténuée de soleil, ne parle jamais de l'éclat de ses joues.

Si tu n'as jamais vu de lys arrosé de lune, ne parle jamais de la blancheur de ses jambes.

Si tu as fait fondre contre tes dents des grains tièdes de raisin, alors évoque le goût de sa bouche pendant le baiser.

Si, au désert, la nuit, tu as cru entendre quelquefois la musique des constellations en marche, alors compare à cette harmonie la musique de sa voix.

Si tu n'as jamais pleuré d'amour, ne cherche pas à connaître celle qui m'aime.

DJELLOUL BEN HASSOUNA

V

Lorsque ma bien-aimée m'apparaîtra, le soir des épousailles, je veux qu'elle soit vêtue d'une robe verte comme l'étendard du Prophète.

Les servantes ne joncheront pas les dalles de corolles et de palmes, car je veux voir si le marbre ne frissonnera pas sous ses pieds.

Lorsque ma bien-aimée m'apparaîtra, le soir des épousailles, je veux que l'on arrête le jet d'eau de la cour, afin que j'entende mieux la chanson de mon cœur.

Lorsque ma bien-aimée m'aura ouvert ses bras, les servantes emporteront toutes les lampes, et je serai encore ébloui.

KHALIFE OSMAN

De la dynastie des Ommyades.— Cordoue.

PRAGMATISME

Cet article pourrait aussi bien s'intituler « Pro domo ». L'étude de M. Batault dans le *Mercure* du 1er décembre (1) m'oblige en effet à quelques rectifications. Ces rectifications ne sont pas sans importance, il me faut le dire, pour que le terme atténué dont j'use ici ne se confonde pas trop avec un euphémisme. Pourtant, je ne publierais pas cette réponse en cette place, si ce qu'elle implique de personnel n'entraînait des développements d'un ordre général, ne mettait en cause une notion autour de laquelle semble graviter l'intérêt de presque toutes les discussions philosophiques de l'heure présente : il s'agit de la notion du pragmatisme.

Il m'a semblé d'ailleurs qu'en cette revue, où j'ai exposé une part assez considérable de mes points de vue philosophiques, laisser passer les appréciations de M. Batault sur mes propres idées, sur mes évaluations relatives à la pensée de Nietzsche, sur les rapports de ma conception métaphysique de l'existence avec celle de Nietzsche sans y contredire, c'était les tenir pour valables, et c'est pourtant, sur bien des points, ce que je ne saurais faire.

M. Batault m'incrimine tout d'abord de bovarysme. Critique à la fois et fondateur de système, la préoccupation que j'aurais de faire triompher mes propres idées m'inclinerait à englober Nietzsche dans ma systématique, à l'accaparer pour un usage trop strictement personnel. Je jugerais l'œuvre de Nietzsche du point de vue du Bovarysme et comme étroitement liée à cette théorie. « Enfermer ainsi un auteur en des considérations systématiques personnelles, c'est là un fait de bovarysme, ou pouvoir de concevoir, non plus soi-même dans le cas présent — mais une œuvre, autre qu'elle n'est réellement. » Le reproche eût pu se trouver juste. C'est bien, en effet, en fonction de l'image que nous nous formons de nous-même, que nous composons celle des réalités extérieures à

(1) *Apollon et Dionysos. Leur vrai sens chez Nietzsche.*

notre moi. C'est en raison de cet égoïsme fondamental et vital, et qui cependant se leurre parfois sur son propre objet, que nous déformons les choses, car nous voulons qu'elles témoignent en faveur de l'opinion que nous voulons avoir de nous-mêmes. C'est pour ce motif aussi que nous les exaltons ou les déprécions selon qu'elles consentent au témoignage que nous exigeons d'elles ou qu'elles nous le refusent. La fausse conception que nous nous formons des choses est donc bien une conséquence de la fausse conception que nous nous formons de nous-mêmes, et j'étais sans doute exposé, comme tout autre, à tomber dans le travers où M. Batault veut que je sois en effet tombé. Seulement, et ceci me rassure, si cet accident était en réalité survenu, il aurait eu des conséquences entièrement opposées à celles que M. Batault dénonce.

Il y a certes de grandes analogies entre la conception que je me suis formée du phénomène de l'existence et celle que Nietzsche s'en est composée avant moi. La coïncidence entre les deux points de vue est même plus étroite que M. Batault ne semble le croire, je le montrerai tout à l'heure, et cette démonstration sera l'objet principal de cet article. Dans ces conditions, le bovarysme, ce pouvoir de nous donner le change sur nous-même, de nous évaluer au-dessus de ce que nous valons, ce pouvoir qui s'exerce toujours dans le sens de l'amour-propre et de la vanité, m'eût conduit, en tant que « fondateur de système » — c'est en cette qualité que M. Batault voit un obstacle à l'exactitude de mes points de vue critiques — à insister sur les différences qui me séparent de Nietzsche et non sur les ressemblances qui m'en rapprochent. D'autres formes de l'amour de soi et qui se trouvèrent plus puissantes, m'ont préservé de cette attitude. Il ne m'a pas semblé que que je dusse falsifier, ni chez moi, ni chez Nietzsche, des conceptions intimement liées au plus profond de ma sensibilité dans un but vain de paraître original, ni que le moyen de l'être fût de cesser d'être moi-même.

Il y a entre les tendances de Nietzsche et les miennes identité sur beaucoup de points. Or Nietzsche est mon devancier. C'est pourquoi je me suis appliqué dans tous les cas où cette identité existe à laisser la parole à Nietzsche pour exposer des idées qui sont aussi les miennes. Ainsi, dans *Nietzsche et la réforme philosophique*, où j'ai exposé au seul nom du philosophe

allemand et en apologiste plutôt qu'en critique, j'imagine, un point de vue destructeur de toute idéologie morale, une conception du monde sous le jour de la seule idée de force. De ce point de vue qui fut inauguré dans la philosophie contemporaine par Guyau en ce qu'il a d'essentiel, de ce point de vue qui était aussi le mien, et, pour des raisons peut-être plus voisines de celles de Guyau que de celles de Nietzsche, il m'a semblé qu'il n'était pas de plus génial protagoniste que Nietzsche, ni qui en ait tiré plus rigoureusement les déductions selon une méthode plus forte. Et c'est ainsi que, toutes les fois que la même identité s'est déclarée, j'ai donné le pas à la pensée de Nietzsche et dissimulé des points de vue personnels derrière l'exposition de ses thèmes. Il est pourtant d'une haute probabilité psychologique que je n'ai pas conservé cette attitude au delà des limites où elle avait sa raison d'être et que je n'ai pas accusé entre Nietzsche et moi des analogies qui n'existaient pas. Loin que l'amour de soi, qui est le principe du Bovarysme, dût me porter à agir de la sorte, il devait, au contraire, j'y insiste, me persuader de distinguer entre la pensée de Nietzsche et la mienne des différences ou des nuances là où il n'y en eût peut-être pas eu. . . . .

C'est contre ce bovarysme que je me suis tenu en garde. Je l'ai fait sans peine, persuadé que l'originalité d'un homme ne consiste pas à choisir et à rechercher des opinions qui n'aient jamais été professées par personne, mais à tenir pour siennes celles qui sont vraiment siennes, qui sont le développement spontané de sa sensibilité, qui répondent à un besoin impérieux du tempérament tout entier, et auxquelles on ne pourrait renoncer sans s'amputer. Que j'aie donc observé à l'égard de Nietzsche cette attitude que je m'étais prescrite, je veux le croire et je m'en flatte. Que j'aie dépassé la mesure, ainsi que M. Batault l'insinue, il y aurait là un fait de bovarysme à rebours fort invraisemblable : il me faudrait classer parmi les anormaux.

§

Si j'en viens à considérer l'article de M. Batault en ce qui a trait à mon désaccord avec M. Dumur, j'avoue en concevoir un peu plus que de l'étonnement. M. Batault défend contre M. Dumur la même thèse exactement que moi-même : *il n'y a pas contradiction dans la pensée de Nietzsche*. « Je veux,

énonce-t-il, m'attacher à démontrer dans la présente étude que Nietzsche est à la fois apollinien et dionysien sans que l'on puisse voir là l'ombre d'une contradiction, que ces deux états s'entremêlent de telle façon qu'il n'en peut être autrement, » Ai-je déclaré autre chose? Tout mon article sur *le Bovarysme de l'histoire* avait pour but de protester contre les affirmations de M. Dumur, selon qui Nietzsche, maître de la doctrine du surhumain, partisan théorique de l'évolution, du changement, de la vie se dépassant continuellement elle-même, se contredirait expressément en s'avérant pratiquement et dans le domaine des faits concrets l'ennemi né du mouvement, le partisan décidé de toutes les formes du passé et de la tradition.

Dans *le Surhomme contre Nietzsche*, M. Dumur, répondant à la défense que j'avais présentée de la pensée du philosophe, a très exactement précisé et la nature de cette polémique et la position que j'y ai prise. « Le débat, disait-il, se résume à ceci: Nietzsche est-il un révolutionnaire ou un classique ? Prend-il parti pour le mouvement ou pour la fixation dans une forme une fois accomplie? et pour employer un langage nietzschéen est-il un dionysien ou un apollinien ? — Ni l'un ni l'autre, répond M. Jules de Gaultier, car Nietzsche est avant tout un philosophe de la vie, et la vie apparaît comme un perpétuel compromis entre le mouvement et la fixation. Si Nietzsche cependant inclinait à favoriser l'un des deux termes de ce compromis, ce serait le mouvement, ainsi qu'en fait foi toute sa théorie du surhumain. »

Ce résumé est excellent et il indique encore, outre la nature du débat et la position que j'y ai prise, le moyen dont je me suis servi pour faire la preuve. J'ai fait appel à une théorie personnelle, déduite de la conception du Bovarysme, et selon laquelle la réalité, sous quelque aspect et dans quelque domaine qu'elle se formule, est toujours et partout un compromis, un fait d'équilibre plus ou moins instable entre deux états antagonistes du mouvement, entre un pouvoir d'impulsion et un pouvoir d'arrêt. Cette vue analytique sur la nature du réel me paraît tout à fait incontestable. Elle n'était pas contestée par M. Dumur qui semble, au contraire, en avoir parfaitement compris l'utilité pratique. J'étais donc en droit de m'en servir comme de tout autre moyen dialectique, comme de toute pro-

position logique propre à identifier un fait de nature inconnue sujet à contestation en le faisant entrer dans une catégorie connue. Or, cette conception de la réalité qui implique la présence en toute forme du réel d'un principe d'expansion et d'un principe de frein, d'un élément dionysien et d'un élément apollinien, cette conception du réel ne détermine aucunement dans quelle proportion ces deux facteurs antagonistes doivent se rencontrer en s'opposant pour que la réalité qu'ils composent et soutiennent soit plus ou moins parfaite. Des proportions de cet alliage, chaque appréciation individuelle décide seule en raison d'une idiosyncrasie de la sensibilité et de la mentalité. Cette idiosyncrasie individuelle une fois déterminée chez un homme va donc requérir un compromis également déterminé dans la constitution des phénomènes sociaux ou autres. Elle va requérir, en fonction de sa propre estimation, au sein de ces divers phénomènes et en vue de leur perfection, un rapport précis entre le pouvoir d'arrêt et le pouvoir d'impulsion dont l'antagonisme les constitue. Or, selon l'époque et le lieu, selon des circonstances de toute sorte, les phénomènes sociaux ou historiques présenteront, à n'en pas douter, par comparaison avec la mesure précise fixée par cette idiosyncrasie individuelle, ici un excès du pouvoir d'expansion, là un excès du pouvoir de frein. Pour ne pas se contredire, pour demeurer en harmonie avec elle-même, l'idiosyncrasie individuelle consi érée, c'est ici de celle de Nietzsche qu'il est question, devra, à l'occasion de ces réalités diverses, tantôt décider que le pouvoir d'arrêt n'y occupe pas une place suffisante et tantôt qu'il réagit avec excès. Contre M. Dumur prétendant que Nietzsche, à l'occasion de tous les phénomènes d'ordre concret et historique, prend parti pour le pouvoir d'arrêt contre le pouvoir d'impulsion, par où il se montrerait en contradiction avec sa conception théorique du surhumain, je me suis appliqué à montrer que Nietzsche prend parti tantôt en faveur du pouvoir d'expansion et tantôt en faveur du pouvoir d'arrêt, et qu'il demeure, ainsi, conséquent avec lui-même.

Sur ce point particulier de ma démonstration, M. Batault donne à penser que je n'ai invoqué en faveur de ma thèse qu'un fait unique, la Renaissance. J'en suis surpris, car si mes opinions peuvent prêter à discussion, les arguments dont je me suis servi, tels qu'ils sont énoncés dans les pages du *Mer-*

cure de France, forment une réalité suffisamment objective. Or j'ai montré Nietzsche prenant parti en faveur du pouvoir d'impulsion ou contre le pouvoir d'arrêt, ce qui est tout un, non seulement à l'occasion du principe de libération intellectuelle, sociale et même politique que renfermait à ses yeux la Renaissance, mais encore à l'occasion de l'Eglise et du Protestantisme. Ajouterai-je enfin que M. Dumur, déjà, accordait un parti pris de même sens en ce qui touche au Christianisme et à la culture dans le cas particulier que visent *les Considérations inactuelles?* Enfin, faut-il rappeler que la Renaissance, seul phénomène dont j'aurais évoqué le témoignage à l'occasion de ma thèse, est précisément celui à l'occasion duquel j'ai fait des restrictions, ou, tout au moins, des distinctions. J'ai noté que si, dans l'ordre de la pensée philosophique et sociale, Nietzsche apprécie et exalte la Renaissance comme un phénomène d'ordre dionysien, il l'apprécie et l'exalte au point de vue de la culture artistique, au point de vue des techniques d'art, comme un phénomène d'ordre apollinien, comme un phénomène où se fait sentir le frein de lois utiles. J'ai même montré Nietzsche adoptant la même attitude apollinienne à l'égard de toutes les grandes époques de la culture, culture grecque, culture latine, culture française des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Enfin, j'ai pris soin de dissocier l'idée de contrainte de celle de régression et l'idée d'impulsion de celle de progrès, montrant que Nietzsche, en faisant appel, tantôt à un principe d'impulsion, tantôt à un principe d'arrêt, n'avait jamais en vue que la perfection la plus haute de la réalité qu'il considérait. J'insistais, à ce sujet, sur le rôle majeur de l'inhibition dans la formation des organismes supérieurs. « C'est donc, disais-je, en considération de l'idée de perfection et d'évolution progressive que Nietzsche, dans ce domaine de l'art et à l'égard de circonstances et de périodes déterminées — non en toute occasion — (on ne le voit pas s'enthousiasmer pour les poèmes, de l'abbé Delille) — prend parti pour le pouvoir d'arrêt (1). »

Je tiens à dire que ces remarques formulées dans le *Mercure* du 16 novembre n'étaient pas tombées sous les yeux de M. Batault sans doute, lorsqu'il composa son étude *Apollon et Dionysos* publiée dans le *Mercure* du 1er décembre. Elles

(1) Echos du *Mercure* du 16 novembre 1908.

n'en sont pas moins la conséquence de toutes mes analyses précédentes qui les impliquent. Or, que fait M. Batault dans l'étude que je viens de citer? Il développe, d'une façon d'ailleurs fort intéressante, et enrichit d'arguments nouveaux le thème contenu dans l'écho du 16 novembre. « Je veux faire justice immédiatement, dit-il, du fait de contradiction dont M. Dumur incrimine Nietzsche, et montrer que, s'il considère les faits concrets du point de vue apollinien, c'est qu'il devait en être ainsi pour que son système fût dionysien. » Il eût fallu dire : pour que son système fût une réalité. Mais la façon en apparence outrée dont M. Batault exprime ici sa pensée n'est pas pour me déplaire. Du point de vue de la théorie du réel, les deux termes antagonistes qui entrent dans la composition de toute réalité sont indissociables, et c'est d'une façon toute abstraite et toute nominale qu'on les érige en entités distinctes. Il n'est pas de réactif qui parvienne à les isoler dans la nature des choses et l'existence de l'un est conditionnée par la coexistence de l'autre. C'est pour cela que Nietzsche, s'il tend à faire une part léonine dans la composition du réel à l'élément dionysien, ainsi que l'exprime M. Batault, ainsi que je l'ai moi-même énoncé dès mes premières considérations sur le philosophe du Surhumain où je montrais en cette tendance le trait caractéristique de la pensée de Nietzsche, — c'est pour cela que Nietzsche est contraint, afin que l'élément dionysien se formule, de faire appel au principe apollinien. Toute culture est donc un compromis, dans l'entité sociale où elle se déclare, entre une attitude dionysienne et une attitude apollinienne. Elle est bien, comme l'indique M. Batault, « une tentative de schématisation du monde » qui, quelle qu'elle soit, est en effet « apollinienne, puisque née d'une illusion systématisant le monde » ; mais elle n'est pas seulement cela, car la systématisation qui la marque de ce caractère apollinien serait sans contenu, si elle ne s'appliquait pas à la substance d'un flux dionysien antérieur. C'est donc bien à la notion du compromis qu'il en faut revenir, et le fait de culture, phénomène apollinien si on le compare aux périodes d'évolution qui du même coup le ruinent et le préparent, fait place lui-même, dans l'intimité de sa structure, et si on le considère isolément, au jeu des deux principes antagonistes. La mesure et le frein apollinien s'appliquent ici à l'afflux de la sève

dionysienne et lui imposent des formes. Lorsque cet afflux dionysien, qui a rendu possible une culture en lui fournissant une matière, se trouve épuisé, il est bon que cette culture disparaisse. Il faut alors, comme le dit Nietzsche, cité fort à propos par M. Batault, « remettre l'acteur dans l'action ». Il faut que la volonté de puissance, pour éviter un état de cristallisation où elle s'amoindrirait brise les formes où elle a marqué son empreinte et s'épanche au delà. « Accepter une culture, formule M. Batault, c'est profiter des expériences séculaires de l'espèce; s'y confiner, c'est renoncer au progrès, c'est vouloir échapper à l'élan vital qui nous emporte. Dès l'instant où l'intellectualité prime la volonté de puissance, — l'apollinisme, le dionysisme — l'espèce visée entre en décadence. » La réalité la plus parfaite, au gré de la conception nietzschéenne, consisterait donc en un compromis perpétuel entre l'exubérance de la folie dionysienne et le rythme mesuré de la sagesse apollinienne. On ne saurait faire de la conception du réel comme compromis entre deux états antagonistes une application plus précise que celle que renferment les considérations précédentes, en sorte que M. Batault, qui s'évertue à faire, au moyen d'analyses très fortement documentées d'ailleurs, la même démonstration que j'ai faite moi-même, use aussi, bien qu'involontairement sans doute, des mêmes moyens logiques. Il semble donc qu'il soit difficile d'échapper à cette conclusion : ou M. Batault englobe Nietzsche dans la systématique du Bovarysme, ou je n'en ai rien fait moi-même en faisant appel, en guise de moyen dialectique, et dans le but d'établir que la pensée de Nietzsche n'implique pas contradiction, à une conception à laquelle j'attribue une valeur générale, et purement méthodique et formelle.

§

J'entends bien que M. Batault s'est appliqué dans cette partie de son article à différencier les points de vue de Nietzsche de ceux que j'ai moi-même exposés. Il prétendait ainsi démontrer qu'en raison de cette divergence j'étais mal venu à défendre la philosophie de Nietzsche et la mienne propre par une même parade. C'est tout d'abord une double tâche que je n'avais pas à assumer, puisque M. Dumur ne mettait pas en cause mes propres points de vue, et qu'il semblait au con-

traire les accepter. Aussi, me suis-je borné à défendre Nietzsche par mes propres moyens dialectiques auxquels je viens de montrer que M. Batault ne se faisait point faute d'avoir lui-même recours. En outre, et c'est là surtout ce qui m'a mis dans la nécessité de répondre aux imputations de M. Batault, les opinions qu'il m'attribue comme critique de Nietzsche ne sont pas celles que j'ai émises et les positions qu'il m'attribue comme philosophe diffèrent parfois des miennes sur des points importants. Il me faut bien constater dans ces conditions que ses critiques ne s'adressent pas à moi, mais à un personnage fictif, à quelque avocat du diable, auquel il a assez indûment donné mon nom.

« Si M. Jules de Gaultier critique a vu combien étaient inséparables les deux notions apollinienne et dionysienne, et que c'est de leur compromis que la vie prend naissance, M. J. de Gaultier, philosophe spectaculaire, n'a pu interpréter ce compromis comme l'aurait voulu Nietzsche dans un sens dionysien. » Ainsi s'exprime M. Batault. Or, il importe fort peu que comme philosophe spectaculaire je tire du compromis entre le dionysisme et l'apollinisme des conclusions différentes peut-être de celles que Nietzsche en a tirées ; ce qui est en question, c'est de savoir quelle interprétation du phénomène, en tant que critique de la philosophie nietzschéenne, j'ai attribuée sur ce point à Nietzche. Or, M. Batault me force à répéter ce que j'ai rappelé déjà dans *le Bovarysme de l'Histoire*, où je notais qu'appréciant dès mon premier livre *De Kant à Nietzsche* la philosophie nietzschéenne, je constatais qu' « elle objective en une épopée l'une des deux tendances qui, se contredisant, constituent la vie phénoménale ». J'y voyais « le principe même du mouvement, d'une ascension sans limite et sans arrêt vers la hauteur ». A cette appréciation, j'ajoutais déjà, du point de vue de ma conception personnelle de l'existence, une critique, formulant : « Si cette tendance (celle qui s'exprime en la conception du surhumain) existait seule et sans contrepoids, la vie, emportée dans un vertige vers le futur, ne s'objectiverait en aucun paysage, en aucun présent. » Je me préoccupais donc déjà de distinguer les opinions de Nietzsche des miennes propres sur les points où elles ne coïncident pas, bien loin que je fusse préoccupé, selon l'énonciation de M. Batault, de défendre à la fois la philosophie de Nietzsche

et la mienne. Il est vrai de dire au contraire que toutes les fois que des différences se sont révélées entre l'une et l'autre, j'ai exposé d'une part le point de vue de Nietzsche, et j'ai réservé comme personnelle ma manière de voir différente. C'est ainsi notamment qu'à l'occasion de la controverse avec M. Dumur, dont M. Batault s'est constitué l'arbitre, dans l'article intitulé *Nietzsche contre le surhumain*, j'ai pris soin, comme je l'avais fait antérieurement dans *Nietzsche et la Réforme philosophique*, d'établir les mêmes distinctions et les mêmes réserves en opposant au fait esthétique, en fonction duquel l'existence me paraît justifiable, le principe strictement éthique sous le jour duquel Nietzsche entend l'expliquer. M. Batault ne fait encore que renforcer l'interprétation que je donnais alors de la pensée de Nietzsche, quand, l'interprétant à son tour d'après son dernier état, il montre que, pour le philosophe de *la Volonté de puissance*, les états de conscience et les divers modes de la culture n'ont pas eux-mêmes pour but, mais qu'ils sont des moyens pour une espèce donnée d'augmenter son pouvoir sur les choses. Cette interprétation du phénomène de l'existence n'est pas celle que j'en donne moi-même, mais c'est bien celle que j'attribue à Nietzsche, c'est bien celle, à mon sens, qu'il convient d'attribuer à sa philosophie pour en dégager la valeur originale, pour marquer la direction dans laquelle elle a été se précisant jusqu'à son ultime expression dans *la Volonté de puissance*. J'ajoute volontiers que, sur ce point, l'analyse de M. Batault est excellente.

De mon propre point de vue, cette conception nietzschéenne me paraît d'ailleurs plus partielle qu'inexacte. La conception spectaculaire, soit le point de vue de la vie se donnant elle-même à elle-même en représentation dans le fait de l'évolution phénoménale, implique une philosophie de l'acteur et une philosophie du spectateur. Or, la métaphysique nietzschéenne formule excellemment et de la façon la plus utile la philosophie de l'acteur. Nietzsche n'explique pas le mouvement du devenir par l'idée d'un but à atteindre. Cette conception, propre à tous les systèmes d'éthique finaliste, implique une contradiction que Nietzsche a dénoncée en une formule lapidaire : si le monde avait une fin, cette fin serait atteinte de toute éternité. A cette idée d'une fin à atteindre, expliquant le mouvement de

l'évolution par l'idée d'un état d'imperfection actuel progressant vers un état de perfection absolue, il a donc substitué, avec le surhumain, avec la conception de la vie se dépassant continuellement elle-même, un moteur en quelque sorte *causa sui* qui, tirant de soi-même, de sa propre tendance, sa raison d'agir, engendre nécessairement un principe d'action indéfini. Le mouvement du devenir n'est plus ici seulement un moyen, il est à la fois but et moyen : la vie se dépasse continuellement elle-même dans le but à tout instant atteint de se dépasser elle-même. C'est toujours sous cette forme que j'ai conçu, et que j'ai présenté la métaphysique nietzschéenne et si cette conception ne se confond pas avec la mienne, j'ai toujours soigneusement distingué par où elle en différait, en sorte que cette différence, loin de m'induire jamais à tirer à moi en les déformant les conceptions de Nietzsche, m'a induit à les préciser par l'opposition où elles entraient avec mes propres manières de voir.

En ce qui touche à la conception métaphysique de la vie se dépassant constamment elle-même, l'opposition, je le répète, avec mon propre point de vue n'est pas aussi complète qu'il semble à M. Batault. Cette conception de Nietzsche est une de celles qui me séduisent le plus, tout au moins par ce qu'elle nie et dans la mesure où elle s'oppose à l'idée du mouvement comme moyen d'un repos, à l'idée du devenir comme d'un état imparfait, s'acheminant vers la perfection de l'être ; — car les idées d'être, de perfection, d'absolu et de fin m'ont toujours paru inséparables de l'idée de néant. Aussi, je ne voudrais pas même entreprendre de dissuader ceux qui trouvent dans cette théorie nietzschéenne cette justification complète de l'existence que toute métaphysique se propose de procurer et qui doit apaiser l'inquiétude de l'esprit. Je n'en propose pas moins une autre solution, ne réussissant pas pour mon compte à trouver en celle-ci cet apaisement définitif.

Préoccupé de nier ce que comporte de messianique le principe de finalité dans les diverses conceptions religieuses et morales de l'existence, Nietzsche a atteint son but d'un seul et unique bond de l'esprit; mais, emporté par la violence de son élan, il l'a aussi, à mon sens, dépassé. Ce qui me paraît inacceptable dans le principe téléologique, c'est ce messianisme qu'y a introduit le pessimisme religieux, impuissant à se satisfaire dans le présent immédiat et rejetant toute réalisation

dans l'éternel futur, dans ce que Nietzsche appelle un arrière-monde. C'est à cette conception que se heurte l'aphorisme du maître de *la Volonté de puissance*. Mais, ce messianisme ôté, le principe téléologique demeure, selon moi, valable, comme expression d'un besoin intellectuel. Il se confond avec le besoin analytique de l'esprit créé par l'évolution du devenir et par le moyen duquel seulement le devenir s'anime de la conscience de soi, besoin selon lequel l'esprit ne se tient en possession de quelque réalité que s'il en connaît le comment et le pourquoi. Comprendre une chose, c'est pour l'esprit la concevoir en fonction d'un moyen qui la procure, c'est-à-dire, en même temps, en fonction d'une fin à atteindre. C'est à ce besoin que toute hypothèse métaphysique doit à mon sens répondre. Entraîné par son ardeur à détruire toute idéologie, Nietzsche supprime le pourquoi en l'identifiant avec le comment : l'état de conscience est le moyen de plus de puissance et le plus de puissance réalisé n'est encore que le moyen de réaliser plus de puissance. Paradoxalement, l'assouvissement de la tendance qu'il met ici en jeu consiste dans le fait de se retrouver toujours inassouvie après chacun de ses sursauts. J'admire le tour de force dialectique et l'héroïsme de la conception. Je n'y trouve pas une justification métaphysique telle que la forme de l'esprit la réclame, telle qu'elle me semble réalisée dans la conception spectaculaire qui assigne pour raison d'être à l'existence la joie même de son apparition à sa propre vue, apparition dramatique, dont l'instinct de grandeur nietzschéen, selon lequel la vie tend à se surpasser constamment elle-même, peut être tenu pour le moyen. C'est, en effet, cet instinct de grandeur et d'héroïsme, c'est cette frénésie d'action s'assouvissant de sa propre et de sa seule violence qui enrôle et retient sur la scène, au-dessus de laquelle s'accoude et se penche la joie spectaculaire, la troupe d'acteurs forcenés qui assurent la pérennité du spectacle.

§

Si M. Batault n'était pas fondé à voir dans cette différence, que j'ai pris soin de signaler moi-même, une cause de partialité en ce qui touche à mon interprétation de la philosophie de Nietzsche, cette différence n'en existe pas moins entre mes conclusions à finalité spectaculaire et celles de Nietzsche, qui impliquent exclusion de l'idée même de finalité. Elle existe

assez exactement dans la mesure où M. Batault l'a signalée. Mais de ces conclusions spectaculaires, et qui ont pour effet de substituer à une appréciation de l'existence fondée sur les valeurs éthiques une appréciation fondée sur les valeurs esthétiques, M. Batault a pris texte pour classer ma philosophie dans une catégorie exactement opposée à celle dans laquelle elle doit prendre place. Voici une motion métaphysique sur laquelle j'ai voté blanc. M. Batault m'a fait voter noir, et ceci surtout exige une rectification. « M. J. de Gaultier, dit-il, s'est affirmé philosophe intellectualiste... Tandis que pour lui l'intelligence et la conscience sont primordiales et capitales, le philosophe de Zarathoustra ne les considère l'une et l'autre que comme surajoutées, et n'y voit qu'un moyen, admirable sans doute, qu'un instrument parfait et parfois dangereux, dont se sert une espèce animale pour donner à sa volonté de puissance le plus libre épanouissement possible. » M. Batault établit ici entre intelligence et conscience une synonymie qui n'existe aucunement dans ma pensée. Je mets à part la conscience dont la réalité se confond à mes yeux avec la réalité même de l'existence. Concevoir une existence qui n'aurait pas conscience de soi me paraît la plus étonnante des contradictions et j'ai peine à croire que Nietzsche y soit tombé. Je reconnais que les textes cités par M. Batault, que d'autres textes encore, pris dans *la Volonté de puissance*, où je vois, avec M. Batault, l'expression la plus parfaite de la pensée de Nietzsche, paraissent impliquer cette interprétation si les mots y doivent être pris au sens littéral. Mais je crois que le terme *conscience*, dans ces divers textes, n'a pas la signification précise qu'il assume quand on l'oppose, comme je vais le faire, aux termes *intelligence* et *raison*. Je crois que la signification qui demeure attachée à ces deux derniers termes, au terme *intelligence* spécialement, pourrait être identifiée avec celle que Nietzsche attachait au mot *conscience*, en sorte que mon point de vue apparaîtrait en réalité assez voisin du sien. Peu importe d'ailleurs, et je ne fais ces réserves à l'égard de la pensée de Nietzsche que dans un but d'équité critique et sans prendre absolument parti : c'est mon propre point de vue qui est ici en cause et dont j'entends rétablir le caractère pragmatiste.

Nous ne pouvons penser ni raisonner en dehors des formes selon lesquelles — en fait — s'est constituée notre mentalité.

Or ces formes nous obligent à constater qu'aucune existence n'est possible qu'elle n'implique connaissance d'elle-même, et il nous faut conclure à une relation indissoluble entre le fait d'existence et le fait de connaissance qui ne sont que les deux termes analytiques de la même entité métaphysique. J'appelle fait de conscience le fait élémentaire où s'exprime cette relation indissoluble et cette relation, qui absorbe l'intégralité du fait de conscience, est entièrement indépendante des modes particuliers selon lesquels elle se formule ; elle n'implique aucune nécessité de coordination, ni de rationalité. L'intelligence et la raison sont donc des faits secondaires et dérivés, ce sont des conséquences empiriques de la relation particulière selon laquelle le fait de connaissance s'est opposé au fait d'existence, au cœur de l'entité métaphysique, pour composer l'univers sur lequel nous spéculons. L'intelligence exprime plus spécialement l'ensemble des réactions appropriées par lesquelles les individus concrets, enfantés par le mouvement de division de l'existence avec elle-même, répondent pour se conserver et pour s'accroître à la pression des autres individus. La raison est l'ensemble des moyens le plus communément en usage et qui réussissent le mieux dans ce conflit d'intérêts et d'ambitions. Les moyens logiques ne sont pas à mettre à part ; mais ils sont à la base des autres moyens, ce sont les plus parfaits peut-être et les plus généraux parmi les moyens de puissance. Activité intellectuelle, activité raisonnable présentent les paysages de conscience les plus complexes et les mieux enchaînés. De là vient une propension à laquelle Nietzsche a sans doute cédé, à les confondre avec le fait de conscience lui-même auquel ils fournissent seulement son contenu. Tandis que le fait de conscience s'identifie pour moi avec le fait même de l'existence, l'intelligence et la raison appartiennent au symbolisme du mouvement de la matière, de l'espace, de la durée, sont les moyens de la représentation où l'existence s'apparaît à elle-même.

Les formes mentales qui se sont développées en nous nous amènent donc à reconnaître que l'existence est conditionnée par le fait d'opposition où elle se divise au sein de son propre concept en objet et en sujet. Mais, issues elles-mêmes de cet acte de division qui les conditionne, il leur faut confesser leur impuissance à imposer à cet acte une loi, à le subsumer sous

l'une des catégories rationnelles où leur activité s'exprime. Cela signifie que la relation entre la part objective et la part subjective en lesquelles l'existence se décompose se formule indépendamment de toute logique, de toute mesure que nous puissions lui appliquer, indépendamment de toute prévision imaginable, en sorte que l'exercice de l'activité mentale, l'usage des formes logiques auxquelles il nous faut bien recourir pour construire nos pensées, nous contraignent de stipuler l'antériorité de l'illogique sur le logique, nous contraignent à attribuer à l'existence une genèse irrationnelle. Telle est en son essence la métaphysique du Bovarysme. L'esprit s'y attache à se conformer strictement à ses propres lois, et cette stricte observance le conduit à cette ultime proposition selon laquelle l'existence, conditionnée par la connaissance d'elle-même, se conçoit nécessairement autre qu'elle n'est dans la division d'elle-même en objet et en sujet de connaissance. Mais à cette extrémité logique, l'esprit reconnaît, en cet acte de division auquel il doit sa propre existence et celles de toutes ses modalités, un principe qui échappe à ses prises, un principe d'arbitraire ou d'aléa pour lequel il n'a pas de mesures.

Cette conception du monde est entièrement pragmatiste et on n'en peut imaginer qui le soit davantage. Tout le pouvoir de la logique et de la raison y sert à démontrer la genèse irrationnelle de l'existence, à subordonner l'intellect à l'action. M. Batault se trompe donc étrangement quand il me range dans le camp des philosophes intellectualistes. Je suis en métaphysique essentiellement pragmatiste, et il n'est pas de position philosophique à laquelle je tienne davantage. Tous mes ouvrages la supposent, et non content de placer l'irrationnel au principe des choses, j'ai montré, dans *les Raisons de l'Idéalisme* et dans *le Commentaire aux Raisons de l'Idéalisme*, que l'irruption de cette activité irrationnelle pouvait se manifester à l'occasion de chaque série nouvelle de phénomènes venant à s'ajouter, au cours du progrès de l'évolution, aux séries qui composent l'univers. Pourvu, disais-je, qu'en fait ces séries nouvelles se développent sous la dépendance des séries précédentes, cela suffit pour qu'elles entrent dans la composition de l'univers en cours. Cette condition remplie, elles peuvent être telles ou telles et je ne vois

que le déterminisme de la force pour décider de celles qui occuperont la place, si cette place est trop étroite pour toutes. L'hypothèse formée par M. Boutroux avec *la Contingence des lois de la Nature*, bien que je n'en accepte aucunement certaines déductions, non seulement n'a pas d argument contre elle, mais c'est un fait de dogmatisme entièrement illégitime que d'introduire, avec la notion de cause engendrant des effets déterminés, le principe de nécessité au delà du besoin de l'esprit. J'ai montré, dans *les Raisons de l'Idéalisme*, le caractère mythologique de la notion de cause et que la causalité n'est sans doute que la divinisation, la cristallisation dans l'absolu d'un état de fait, d'un fait de constance entièrement suffisant pour construire la science. La conception du monde que je me suis formée et que j'ai exposée est donc toute pragmatique : elle fait place, en son principe et à l'extrémité de son développement, à l'action de l'irrationnel. C'est sur cette action que je me suis fondé pour donner le monde comme incalculable et, dans *la Dépendance de la Morale et l'Indépendance des mœurs*, pour montrer que le phénomène des mœurs, par la situation qu'il occupe à l'extrémité de l'évolution biologique, soit à l'extrémité de la dernière série de phénomènes apparue, échappe, dans son devenir et dans sa partie vivante, à la possibilité d'une détermination scientifique.

§

Si le terme pragmatisme a un sens en métaphysique, je ne vois pas, je le répète, qu'il puisse s'appliquer plus heureusement à aucun système d'idées qu'à celui que je me suis appliqué à construire. Cela n'implique pas, toutefois, il s'en faut du tout au tout, que je sois pragmatiste à la façon des philosophes américains qui, sous couleur de spéculation et sur la base de quelques développements théoriques,—souvent remarquables, mais dont on trouverait dans Nietzsche le point de départ, —font le plus généralement œuvre de propagande, sont les protagonistes d'une cause particulière, d'un point de vue de moralité déterminé, et, plaidant en faveur d'un parti pris de sensibilité, se manifestent hommes d'action plutôt que philosophes. La pratique intellectuelle à laquelle mes conclusions aboutissent est, à vrai dire, à l'antipode de la pratique morale pour laquelle ils combattent. Mon point de vue suppose dépassé le

stade de la morale. Ce n'est pas un point de vue d'immoralisme ni même d'amoralisme ; au sens où j'entends la morale, l'amoralisme n'est pas possible. Une société qui vit vit toujours en vertu d'une certaine manière d'être qui lui permet précisément de vivre et qui constitue précisément une morale. Cette morale, dont elle est pourvue par la force des choses, elle la consacre encore et l'entretient par des fictions. Le philosophe n'a pas à intervenir dans la composition de ces fictions. C'est là l'œuvre d'hommes préoccupés de toute autre chose que de connaissance et qui, s'adressant à la partie la moins évoluée des sociétés, sont tenus peut-être d'avoir recours à des fables. En créant la fiction du surhumain, je noterai que Nietzsche a fait don à la morale de la présomption la plus noble et la plus haute qui ait jamais été invoquée. Cette présomption, Nietzsche ne l'ignore pas, n'en est pas moins une fiction. Elle ne peut agir que par contagion et par suggestion, ou plutôt elle est un des modes de la contagion et de la suggestion. Tout demeure, en réalité, soumis au jeu de la force, la *volonté* de puissance n'étant qu'un des effets, une des manifestations de la puissance.

Oui, le vouloir est un fait aussi positif, aussi *involontaire* que le pouvoir : on n'est pas en réalité plus libre de vouloir que de pouvoir. Ce vouloir dont toute morale se réclame n'est donc qu'un mode de la puissance et quand il est suscité par bovarysme, par contagion et par suggestion, il ne se réalise que dans les cas et dans la mesure où il rencontre une puissance adéquate lui permettant de se réaliser. La volonté de puissance réussit ou ne réussit pas. Elle a pour conséquence ici un succès et là une faillite. J'ai cherché à distinguer au contraire quel est le phénomène constamment réalisé dans tout processus vital et auquel aboutit, d'une façon constante, inévitable, le mode d'action qui se manifeste dans l'existence sous la forme et par les procédés du devenir, quels qu'en soient les modes, heureux ou malchanceux. Or, ce phénomène constamment réalisé, c'est la projection dans le champ de la conscience d'une forme déterminée de l'action, d'un aspect particulier du monde. A supposer même que, par la suite, cet état de conscience lui-même et non, comme je le conçois, le mouvement seul qui en a sculpté les contours, serve à composer et à produire de nouveaux processus de puissance, comme

le veut Nietzsche, ces processus n'en aboutissent pas moins eux-mêmes à des états de conscience. L'état de conscience est inséparable de la vie, il éclaire chez chaque individu des diminutions aussi bien que des accroissements de puissance, en sorte que celui qui apprend à se placer au point de vue de la contemplation de ce qui apparaît dans la conscience, celui qui apprend à situer sa joie dans le spectacle et non dans la sensation immédiate se crée un motif de joie dont l'existence ne peut jamais le priver, se compose un point de vue duquel il peut toujours justifier l'existence. — J'ai montré, dans *les Raisons de l'Idéalisme*, que cet état, qui trouve sa réalisation plénière dans le sentiment esthétique et y montre son excellence, est mêlé sous sa forme élémentaire de perception, puis sous les formes de la curiosité, depuis les plus vulgaires jusqu'aux plus nobles, à toutes les modalités de l'existence.

Sous le jour de quelque hypothèse que l'on envisage l'existence, le caractère constant du point de vue spectaculaire s'oppose donc au caractère aléatoire du point de vue de la volonté de puissance. Car, si l'existence est un tout donné, il faut admettre que tout accroissement de puissance sur un point est compensé par une diminution de puissance sur un autre. Si, au contraire, notre univers est un phénomène composé d'éléments à nombre indéterminable, si de nouveaux courants de forces y peuvent à tout instant pénétrer, les états de puissance créés par des combinaisons antérieures y peuvent être à tout instant bouleversés par d'autres. Mais, tandis qu'elle augmente ou qu'elle diminue en quelque objet, la puissance demeure le moyen de composer le drame et le roman de l'univers. Elle aboutit toujours à la production du phénomène, et tandis qu'elle semble, tandis qu'elle se persuade n'avoir qu'elle-même en vue, elle ne réussit jamais qu'à composer le réel; elle est plus artiste qu'elle ne croit. Le sentiment de la volonté de puissance est donc une des formes de l'illusion. C'en est la forme la plus élevée, la plus fondamentale aussi, mais qui fait dépendre de nous ce qui n'en dépend pas L'attitude spectaculaire et esthétique, au contraire, fondée sur la connaissance de la nécessité de l'illusion, me paraît seule correspondre avec nécessité à la fin qui s'y voit à tout instant réalisée au cours d'un devenir incessant.

Ainsi le point de vue que j'ai déjà, bien partiellement encore,

exposé en quelques ouvrages aboutit bien à une conception de nature intellectualiste, mais cette conception intellectualiste, quant aux conséquences où s'exprime l'activité de l'existence, est la suite d'une conception essentiellement pragmatiste en ce qui touche à la genèse de cette activité. Les deux points de vue sont liés, l'un est la conséquence de l'autre : l'existence se formule, s'invente et s'improvise, dans l'opposition, au sein de sa propre substance, de l'objet et du sujet, telle est la prémisse, et, de ce que cet acte analytique est antérieur à toutes les catégories intellectuelles et logiques qu'il engendre par la suite, il résulte que nous ne pouvons attribuer à l'existence aucune intention qu'elle n'y manifeste expressément. Or, que le mouvement arbitraire selon lequel l'existence se formule ait créé, en fait, les formes intellectuelles et logiques, qu'à travers ces formes le monde, constamment renouvelé en quelques-unes de ses parties, nous apparaisse comme un spectacle incessant, qu'il soit à tout moment un fait de connaissance, c'est ce que la simple analyse du jeu de l'existence et du mode d'activité qui s'y développe impose sans conteste. De ce fait à tout instant réalisé, de ce but à tout instant atteint, tout le reste, tout le mouvement engagé dans la course éperdue de la causalité, tout le reste, y compris les fins éthiques illusoires qui accélèrent, dirigent ce mouvement et le sculptent dans la glaise de la moralité, tout le reste, avec son absence de but et son illusion du but, avec son destin indéfini et son mirage de fins diverses, tout le reste semble n'être que le moyen. L'acte spectaculaire, tel qu'il se réalise dans notre esprit, apparaît donc avec vraisemblance comme la fin que le mouvement de l'existence atteint à tout instant au cours de la genèse phénoménale. L'intellectualisme auquel j'aboutis en guise de morale, — l'homme se proposant pour règle de réaliser en lui, avec l'attitude esthétique, la fin recherchée par l'activité de l'univers, — cet intellectualisme est donc bien une conséquence du pragmatisme métaphysique qui est mon point de départ.

Cette revendication d'une attitude pragmatiste à l'encontre du caractère intellectuel que l'auteur d'*Apollon et Dionysos* signalait dans mes points de vue, tel était l'objet principal de cet article. Quant à quelques insinuations plus particulières, contenues dans l'étude de M. Batault, je n'y insisterai guère. Selon M. Batault, j'aurais choisi, pour en faire état, dans l'œuvre

de Nietzsche, un passage isolé où serait exprimée une manière de voir en contradiction avec l'orientation générale de la pensée de Nietzsche. C'est ce qu'il faudrait voir. La citation que vise M. Batault a trait à la Renaissance et à la Réforme, elle se trouve dans les échos du *Mercure* du 10 septembre et je la rappelle en bas de page (1). Or, si je l'ai choisie entre beaucoup d'autres, c'est précisément pour son caractère général et parce qu'elle résume en une opposition où l'attitude de Nietzsche se précise par l'énumération de ses préférences et de ses antipathies l'un de ces grands courants d'idées qui émanent des sources mêmes de sa sensibilité et systématisent sa philosophie, pour qui sait les distinguer, avec beaucoup plus de rigueur que ne ferait une logique abstraite. Nietzsche, dans cet aphorisme crucial, n'exprime pas seulement son admiration pour la Renaissance, où il voit un principe d'élargissement de la vie, une manifestation vraiment dionysienne, il y exprime aussi sa répulsion à l'égard de la Réforme, où il voit, non certes un fait apollinien, mais plus strictement, selon ma propre terminologie, un principe d'arrêt, un frein grossier et trop rude, un renforcement du souci religieux, une restauration du sentiment chrétien. On pourra trouver dans ses œuvres des correctifs à ces manières de voir, car le philosophe d'*Aurore*, esprit clairvoyant au plus haut point, malgré sa fougue et sa passion, s'est appliqué toujours à distinguer les nuances, à tenir compte de la multiplicité et de l'enchevêtrement des motivations qui composent les états psychologiques. Mais ces restrictions, qui sont loin d'être des contradictions, n'auront, au contraire, un sens que par rapport au jugement porté par cette sensibilité directrice qui s'est en quelque sorte photographiée dans la citation que j'ai reproduite.

J'ai peine à croire que M. Batault puisse s'écarter sérieuse-

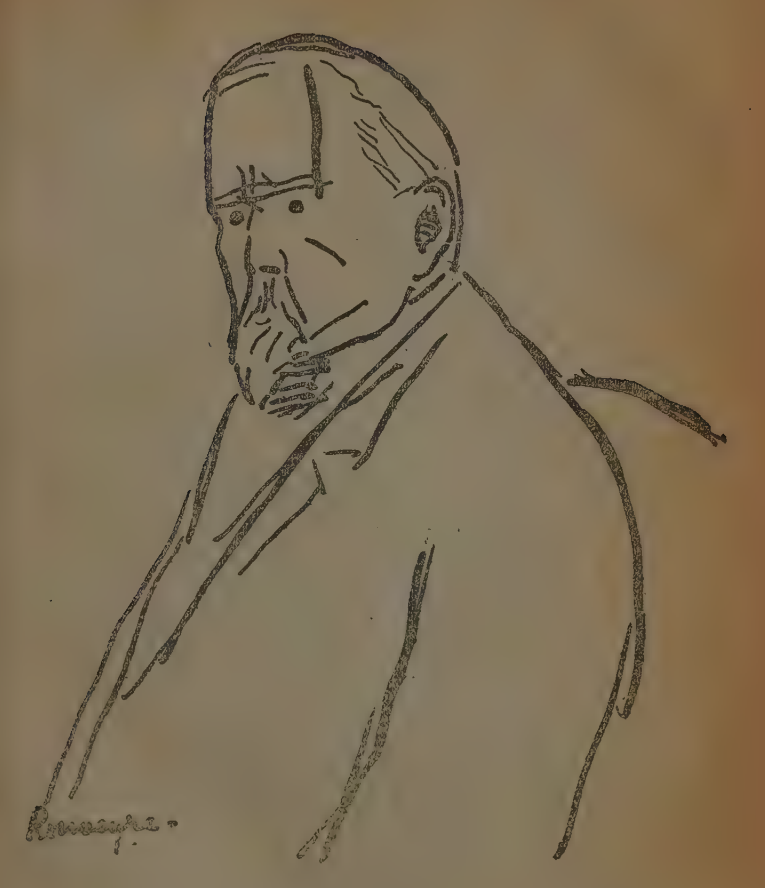
(1) « La Renaissance italienne cachait en elle toutes les forces positives que nous devons à la civilisation moderne : par exemple, affranchissement de la pensée, mépris des autorités, triomphe de la culture sur l'orgueil de la lignée, enthousiasme pour la science et le passé scientifique des hommes, libération de l'individu, chaleur de pensée véridique et aversion pour l'apparence et le simple semblant » ; et Nietzsche ajoute : « Contre la Renaissance s'élève alors la Réforme allemande comme une protestation énergique d'esprits restés en arrière, qui n'étaient pas encore rassasiés de la conception de l'univers du Moyen-âge et à qui les signes de sa décomposition, l'aplatissement et l'aliénation extraordinaires de la vie religieuse, au lieu de les faire palpiter de joie, comme il convient, donnaient un profond chagrin. » *Humain trop humain*, p. 263.

ment sur ces deux points de mes appréciations et je ne vois pas qu'il ait produit contre elle aucun argument d'aucune sorte. Je ne puis prendre, en effet, pour des arguments, quelques phrases désobligeantes à mon endroit, où, à l'occasion de cette citation, mes procédés d'exposition de la pensée de Nietzsche sont incriminés et, quant au plaidoyer en faveur des formes d'art de la Renaissance comme phénomène apollinien, il ne fait, je l'ai déjà noté, que reproduire et développer sous un aspect nouveau l'indication que j'ai donnée dans les échos du *Mercure* du 16 septembre dernier. Il n'infirme en quoi que ce soit l'appréciation portée par Nietzsche sur le caractère dionysien de la Renaissance en général. Ce caractère dionysien se manifeste d'ailleurs dans la conception même de l'art du seizième siècle, — dont la technique seule est apollinienne, — conception qui laisse pénétrer la vie, la vie charnelle avec sa magnificence dans les représentations où s'exubère le génie des sculpteurs et des peintres délivré des contraintes antérieures. Il se manifeste dans l'épanouissement de l'instinctivité passionnelle, dont un Nietzsche place les excès mêmes bien au-dessus de la pratique et de la basse motivation des vertus chrétiennes. M. Batault ne reconnaîtra-t-il pas dans ces points de vue l'expression la plus saillante de la pensée la plus constante de Nietzsche (1)? Une coterie, entends-je dire, s'efforce, en Allemagne, d'infliger à l'auteur de *l'Antechrist* des inclinations chrétiennes. Je ne puis croire que ce paradoxe pieux trouve en France des protagonistes.

Pour terminer, je ne célerai pas ma surprise à entendre M. Batault m'inviter à reconnaître que l'œuvre de Nietzsche n'est pas « entachée de cent contradictions irréductibles », qu'elle « se présente comme une des synthèses les plus grandioses qui soient de la vie ». Car, enfin, la polémique que j'ai engagée avec M. Dumur avait-elle donc d'autre objet que d'établir cela même?

JULES DE GAULTIER.

(1) En ce qui touche à l'évaluation que j'ai prêtée à Nietzsche à l'égard de la Renaissance et de la Réforme, en ce qui touche à la signification antagoniste qu'il attribuait à ces deux faits, voir dans le *Mercure de France* du 15 janvier qui me parvient après la composition de cet article et tandis que j'en corrige les épreuves (pages 250 et 251 *Ecce homo*) une « réplique » de la citation dont M. Batault conteste la valeur générale. On y trouve formulé avec plus de violence encore que dans *Humain trop humain* et avec une netteté aussi décisive le parti-pris formel que j'ai attribué à Nietzsche sur ces deux questions.



JULES RENARD

POÈMES

—

VILLAS DU LAC LÉMAN...

Villas du lac Léman,
Quand je vois vos solides murs, vos volets pâles,
Vos toits de tuiles sombres, et vos claires fontaines,
Quand je vois vos platanes droits, vos sycomores,
Vos noyers écailleux au feuillage de bronze,
Vos pelouses, pleines de narcisses blancs, et d'ancolies,
Les rochers gris et noirs de vos ports assoupis
Où des escaliers lents s'enfoncent dans l'eau bleue,
Où des cygnes naviguent, suivis de leurs petits
Soyeux et mous comme un joujou de peluche grise,
O maisons sans passé, simples, fraîches et graves,
Je souris en pensant à ces villas romaines,
A leurs salles sans meubles, à leurs fresques éteintes,
A leurs oliviers secs, à leurs cyprès en deuil,
Au feuillage pointu et cassant de leurs chênes,
A la croûte de tuf de leurs jeux d'eaux jaunâtres,
A leurs temples de plâtre, à leurs loggias de stuc,
A leurs dieux de ciment et de brique, dont les pluies
Ont mutilé les nudités grotesques.



RETOUR

Ma terre m'a dit :
Ton cœur n'attend-il pas le printemps, cette année ?
Ne lis-tu pas, dans la coupe d'or des primevères,
Les fertiles promesses que j'accomplis toujours ?

Crains-tu que les chatons carmin des peupliers
Ne jettent plus aux vents leurs semences errantes,
Et que les paysans trient si bien leurs graines
Qu'il n'y ait plus de fleurs au milieu de mes blés ?

Terre aimée,
Pourquoi m'as-tu laissé partir ?
J'ai vu plus d'un printemps déjà avant le tien.
Autour de temples roux j'ai vu des anémones;
J'ai vu passer, parmi les amandiers en fleurs,
Des cortèges de filles qui portaient sur leurs têtes
Des paniers de citrons, et chantaient en marchant.
J'ai vu s'agenouiller des chèvres alezanes
Sur le sable violet de la mer Ionienne,
L'Etna s'envelopper dans un velours prunelle,
Et des étoiles vertes escarboucler la nuit.

Maintenant que je sais ton climat si changeant,
Ton soleil embué si pâle, ton ciel si tendre,
Puis-je encore désirer, comme les autres années,
Tes églantiers exsangues, tes averses, tes vents,
Les brumes de tes fleuves trop pleins d'eaux sombres,
Et tes côtes de craie maussade écrasées
De cumulus grognons?



LA RUE

« Le Peuple, réservoir de toute justice. »

Sur mon papier, ma plume fait une ombre jaune.
Voici le jour.
Il faut éteindre, il faut ouvrir.

Des cris, déjà des batailles !
Deux chiens se mordent ; deux bonnes femmes
Les séparent, en s'engueulant.

Un volet de fer grince, s'enroule.
Les petites blanchisseuses pâles
Entrent, traînant leurs talons.

De gros typos en blouse noire,
Entre le bistro et la casse,
Une bouteille à la main
Font la navette.

Tes balances sonnent comme des cloches,
Comme de fausses cloches, boucher !
Bats ta viande, pare ta viande ;
Pèse à faux poids ta viande rouge.

Et toi, « vieux habits, vieux galons »,
Qui attires sur toutes les portes
Les nez pointus des boutiquières,
Les payes-tu à juste prix ?

La brave marchande au panier,
Mère des occasions uniques,
S'essouffle dans mon escalier,
Pour monter jusqu'à mon palier,
Une vieille poule au lieu d'un poulet.

Les boueux, serviteurs-électeurs,
Au bruit flasque de leurs poubelles,
S'envoient, sur l'asphalte mat,
Des ordures et des injures.

Et le petit tapissier brun,
Loustic, logique, raisonneur et malin,
Qui, dans une « toilette » de lustrine,
Porte ses outils et ses clous,
En sifflotant s'en va comme de coutume
Faire sans conscience sa tâche d'aujourd'hui.



OU ASPIRES-TU ?

Je te tiens dans mes mains, brave tête,
Qui ne te reposes jamais.
Tu es battante, tu es brûlante.
Où t'élances-tu, aujourd'hui?
Où aspires-tu, tête brûlante?

Il n'y a, ici, ni prairies,
Ni fleurs, ni arbres, ni genêts,
A peine quelque tamaris.

Rien que des chaumes jaunes, du sable,
Des pommes de terre rabougries,
Et des murets de pierres sèches.

Où aspires-tu, tête brûlante ?
Rien que du sel ! Rien que du vent !

Quelques maisons grises, raides,
Aux toits d'ardoise rouillée.

Des croûtes de bêtes pustuleuses
Qui bruissent en sécrétant leurs coques
Sur des roches plates, défaites, ternes,
Comme d'immenses peaux de bœufs morts.

Où aspires-tu ?
Il n'y a que des voiles tannées qui partent,
De petits flots pressés qui écument, s'écroulent ;
Il n'y a que la mer qui monte
Vers le ciel qui descend.

Le grand ciel lavande-pâle,
Circulaire, altéré, muet,
Qui descend vers la mer violette...
Le ciel concave, le ciel vide.

Où aspires-tu, tête brûlante ?

ANDRÉ SPIRE

LE POÈME DE MIRÈIO

(A PROPOS DU CINQUANTENAIRE)

—

Le cinquantenaire de *Mirèio* va être célébré cette année par les admirateurs de Frédéric Mistral avec une ferveur joyeuse; des fêtes s'organisent; on se prépare à inaugurer un *Palais du Félibrige* dans lequel Mistral installe le Musée provençal antérieurement dénommé *Museon Arlaten;* et même une statue du poète sera élevée, sur une place publique d'Arles, pour donner à ces solennités un air d'apothéose.

C'est le 2 février 1859 que parut le poème de *Mirèio*, salué dès son apparition par des cris d'enthousiasme et qui, après cinquante ans, retrouve toujours le même succès. La vie du poète de Maillane s'est ainsi déroulée paisiblement; aucun nuage n'est venu obscurcir son horizon toujours aussi bleu qu'un beau ciel du midi. Les fées provençales, venues sans doute des rochers de Baux, ont présidé avec une fidèle bienveillance à cette destinée merveilleuse qui commence avec un chef-d'œuvre et qui semble ne pas devoir finir, mais seulement continuer dans l'immortalité.

Cette histoire est si étonnante qu'on croit avoir affaire à quelque demi-dieu; essayer de la raconter comme on raconte les actions des hommes, c'est presque une profanation. Cependant Mistral nous y invite : Ses *Mémoires et Récits* disent sa jeunesse avec une sincérité et un réalisme parfaits. Encouragé par cet exemple, nous essaierons de résumer ce que le poète a voulu nous apprendre sur les origines de son chef-d'œuvre et d'épingler quelques notes très simples au chapitre qu'il a lui-même consacré à l'épopée de *Mirèio*.

§

Le poème de *Mirèio* a été publié en 1859; mais il était sur le chantier depuis plusieurs années.

La vocation poétique de Mistral s'est éveillée de très bonne heure. Au pensionnat de M. Dupuy, dans la ville d'Avignon, il avait eu comme professeur Roumanille, le conteur pro-

vençal, qui fut le père du Félibrige. En cachette, durant les offices, l'élève s'amusait à traduire en vers provençaux les Psaumes de la Pénitence; le surveillant Roumanille, arrivant derrière lui à l'improviste, le surprit un jour et lui confisqua ses quatrains pieux. Les vers furent portés au chef de l'institution qui, lui aussi, s'essayait quelquefois — sans trop de succès d'ailleurs — à la poésie provençale; ce bon M. Dupuy fut d'avis qu'on ne devait pas contrarier les goûts poétiques de Mistral. Roumanille, enchanté d'une telle réponse, ne craignit plus d'encourager ces dispositions littéraires.

Après vêpres, raconte le poète de *Mirèio*, quand, autour des remparts d'Avignon, nous allions à la promenade, il m'interpella en ces termes :

— De cette façon, mon petit Mistral, tu t'amuses à faire des vers provençaux?

— Oui, quelquefois, lui répondis-je.

— Veux-tu que je t'en dise, moi? Ecoute.

Et Roumanille, d'une voix sympathique et bien timbrée, me récita *Les deux Agneaux*, et puis *Le petit Joseph*, et puis *Paulon*, et puis *Le Pauvre*, et *Madeleine*, et *Louisette*, une vraie éclosion de fleurs d'avril, de fleurs de prés, fleurs annonciatrices du printemps félibréen qui me ravirent de plaisir et je m'écriai :

— Voici l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière!

L'amitié constante des deux écrivains provençaux date de cet entretien. On ne saurait exagérer l'influence bienfaisante que Roumanille eut sur Mistral; quelle reconnaissance ne doit-on pas garder au conteur avignonnais pour avoir deviné et encouragé le génie de son jeune élève, pour l'avoir guidé dans ses premiers essais, pour l'avoir soutenu dans son œuvre d'épuration et d'ennoblissement de la langue, dans ses efforts artistiques et patriotiques!

Mistral fit aussi la connaissance, dans cette même pension Dupuy, d'un jeune homme de Châteauneuf-du-Pape, élève un peu irrégulier, romanesque et déjà très galant avec les Avignonnaises, qui s'appelait Anselme Mathieu; ce fut un des sept compagnons qui plus tard fondèrent le Félibrige; il est connu dans la littérature provençale sous le nom de *poète des baisers*.

Mistral termina ses études secondaires au mois d'août 1847; Roumanille, qui était entré comme prote à l'imprimerie Se-

guin, profitait de cette situation pour préparer à peu de frais la publication de son premier recueil intitulé : *Les Pâquerettes*. Les amis de la pension Dupuy eurent la primeur de ces poésies qu'ils lurent ensemble sur les épreuves.

Une fois bachelier, le Maillanais revint à son village et y resta, durant toute une année, au *mas* paternel; il observait les travaux des champs, mais n'y prenait pas une grande part; bientôt ses parents, ne voulant pas qu'il « bayât à la chouette ou à la lune », l'envoyèrent à Aix faire ses études de droit.

Avant de partir pour la Faculté, Mistral eut, à Maillane, une amourette qui ne paraît pas avoir eu beaucoup d'influence sur sa vie, mais qui donne lieu dans ses *Mémoires* à des réflexions très importantes pour le poème de *Mirèio*. Une jeune fille du nom de Louise s'était éprise de Mistral; il ne répondit qu'à demi à ses avances; à quelque temps de là, cette Provençale prit le voile et mourut, peu d'années après, avec la douleur de n'avoir pu faire partager son ardent amour. Mistral explique ainsi sa froideur :

A cet âge, s'il faut tout dire, je m'étais formé une idée, et de l'amante et de l'amour, toute particulière. Oui, je m'étais imaginé que, tôt ou tard, au pays d'Arles, je rencontrerais quelque part une superbe campagnarde, portant comme une reine le costume arlésien, galopant sur sa cavale, un trident à la main, dans les *ferrades* de la Crau, et qui, longtemps priée par mes chansons d'amour, se serait, un beau jour, laissé conduire à notre *mas*, pour y régner, comme ma mère, sur un peuple de pâtres, de *gardians*, de laboureurs et de *magnanarelles*. Il semblait que, déjà, je rêvais de ma Mireille; et la vision de ce type de beauté plantureuse qui, déjà, couvait en moi, sans qu'il me fût possible ni permis de l'avouer, portait grand préjudice à la pauvre Louise, un peu trop demoiselle au compte de ma rêverie...

Mistral séjourna durant trois ans dans la ville d'Aix (1848-1851); il y mena joyeuse vie en compagnie d'Anselme Mathieu qui, au lieu de « se morfondre à éplucher le Code », s'en allait, comme un troubadour d'autrefois, « sous le balcon d'une belle baronne, étudier à loisir les douces *Lois d'Amour* ». Mistral consacrait déjà une partie de ses loisirs à écrire des poésies provençales. Le recueil collectif publié, en 1852, sous ce titre : *les Provençales*, contient dix pièces de

lui parmi lesquelles un *Bonjour à tous*, où était raconté cet apologue :

Nous trouvâmes dans les berges, — revêtue d'un méchant haillon, — la langue provençale : — en allant paître les brebis, — la chaleur avait bruni sa peau ; — la pauvre n'avait que ses longs cheveux — pour couvrir ses épaules. — Et voilà que des jeunes hommes, — en vaguant par là — et la voyant si belle, se sentirent émus. — Qu'ils soient donc les bienvenus, — car ils l'ont vêtue dûment — comme une demoiselle.

Déjà commençait le magnifique réveil de la littérature provençale. Dans son livre sur *les Précurseurs du Félibrige*, Donnadieu a montré comment cette renaissance s'annonçait depuis le début du siècle ; vers 1850, une jeunesse active et douée de rares qualités artistiques ne se contentait plus de publications isolées ; elle s'unissait pour coordonner et fortifier ce mouvement méridional ; elle se groupait surtout autour de Roumanille, à Avignon. Théodore Aubanel, qui avait seulement vingt-deux ans, avait déjà publié ses pièces sur *le Neuf Thermidor*, sur *les Faucheurs*, sur *la Toussaint*. Chaque ville avait son poète. L'ambition des jeunes provençaux croissait avec leur succès : Sainte-Beuve, parlant des *Crèches* de Roumanille, avait écrit qu'elles étaient « dignes de Klopstock » !

Telles étaient les dispositions de ce Cénacle lorsque, en 1851, après avoir obtenu son diplôme de licencié en droit, Mistral va revenir, pour toute sa vie, à son village de Maillane.

§

Le père de Mistral laissa pleine liberté à son fils dans la direction de son existence. La résolution du jeune homme était déjà prise le jour de son retour à Maillane. Nous lisons dans les *Mémoires et Récits* :

Là même, — à cette heure, j'avais mes vingt et un ans, — le pied sur le seuil du mas paternel, les yeux vers les Alpilles, en moi et de moi-même, je pris la résolution : premièrement, de relever, de raviver en Provence le sentiment de la race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle des écoles ; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font toutes une guerre à mort ; troisièmement, de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie.

Tout cela, vaguement, bourdonnait en mon âme ; mais je le sentais comme je vous le dis. Et plein de ce remous, de ce bouillonnement de sève provençale qui me gonflait le cœur, libre d'inclination envers toute maîtrise ou influence littéraire, fort de l'indépendance qui me donnait des ailes, assuré que plus rien ne viendrait me déranger, un soir, par les semailles, à la vue des laboureurs qui suivaient en chantant la charrue dans la raie, j'entamai, gloire à Dieu ! le premier chant de *Mireille*.

Ce poème, enfant d'amour, fit son éclosion paisible, peu à peu, à loisir, au souffle du vent largue, à la chaleur du soleil et aux rafales du mistral, en même temps que je prenais la surveillance de la ferme, sous la direction de mon père qui, à quatre-vingts ans, était devenu aveugle.

Mistral mentionne que, peu de temps après, arriva la nouvelle du coup d'Etat du 2 décembre 1851. Le poème de *Mirèio* a donc été commencé durant l'automne de cette même année. Quels que soient le parfait naturel et l'élégante facilité de toutes les œuvres mistraliennes, il n'est pas douteux que le poète de Maillane a toujours composé très lentement apportant dans le développement de son sujet, comme dans le choix de l'expression et dans le rythme, des scrupules extrêmes.

Aussi, malgré sa longue et laborieuse carrière, il laissera un petit nombre de volumes Mettons à part son dictionnaire provençal : *Lou Tresor dou Felibrige* : il reste trois épopées : *Mirèio*, *Calendau*, *Nerto*, un drame : *la Reino Jano*, un recueil de poésies lyriques : *lis Isclo d'Or*, et ses *Mémoires*, qui forment seulement un volume. C'est une bonne leçon que la préparation lente, patiente, de tous ces chefs-d'œuvre !

Durant sept ans, Mistral consacra le meilleur de sa vie à son poème Il avait dans la ferme de son père un rôle de simple surveillance ; et même François Mistral prenait soin de ne pas troubler les travaux poétiques de son fils :

Quelquefois, quand le travail était pressant, qu'il fallait donner aide, soit pour rentrer les foins, soit pour dériver l'eau de notre puits à roue, il criait dehors :

— Où est Frédéric ?

Bien qu'à ce moment-là je fusse allongé sous un saule, paressant à la recherche de quelque rime en fuite, ma pauvre mère répondait :

— Il écrit.

Et, aussitôt, la voix rude du brave homme s'apaisait en disant :

— Ne le dérange pas.

Car, pour lui, qui n'avait lu que l'Ecriture Sainte et *Don Quichotte* en sa jeunesse, écrire était vraiment un office religieux...

Le nom de *Mirèio* est maintenant assez répandu en Provence. On a pu songer à organiser, pour le prochain jubilé de Mistral, un hommage collectif de toutes les femmes et jeunes filles portant le nom de Mireille. Ce nom était pour ainsi dire inconnu avant Mistral; lui-même ne l'avait entendu prononcer que dans sa maison, par sa grand'mère et par sa mère. En parlant d'une fillette, on disait, pour la flatter ou en manière de plaisanterie : « Tiens, voilà Mireille mes amours! » Il est fort probable que c'était là le refrain de quelque ancienne chanson populaire. Mais nul n'en savait davantage. C'était « une histoire perdue, dont il ne subsistait que le nom de l'héroïne et un rayon de beauté dans une brume d'amour ».

Le sujet du poème est-il emprunté à des aventures observées directement par l'auteur?

De plan, dit Mistral, en vérité, je n'en avais qu'un à grands traits, et seulement dans ma tête. Voici : je m'étais proposé de faire naître une passion entre deux beaux enfants de la nature provençale, de conditions différentes, puis de laisser à terre courir le peloton, comme dans l'imprévu de la vie réelle, au gré des vents!

Il est possible que l'intrigue ne soit pas tout à fait imaginaire; Mistral semble en faire à moitié l'aveu; parlant de son poème, il dit : « peut-être, sait-on? — fut-il, par cette intuition qui appartient aux poètes, la reconstitution d'un roman véritable. » Nous nous ferions un scrupule d'essayer de pénétrer le secret de Mistral; il le livrera — s'il lui plaît — et quand il le jugera utile.

Tous les personnages de *Mirèio* vivent en pleine réalité provençale : ils sont d'admirables types du terroir arlésien. Mistral n'avait qu'à ouvrir les yeux pour les voir autour de lui :

Le *Mas du Juge*, à cette époque, était un vrai foyer de poésie limpide, biblique et idyllique. N'était-il pas vivant, chantant autour de moi, ce poème de Provence avec son fond d'azur et son encadrement d'Alpilles? L'on n'avait qu'à sortir pour s'en trouver tout ébloui. Ne voyais-je pas Mireille passer, non seulement dans mes rêves de jeune homme, mais encore en personne, tantôt dans ces gentilles fillettes de Maillane qui venaient, pour les vers à soie, cueillir la feuille

des mûriers, tantôt dans l'allégresse de ces sarcleuses, ces faneuses, vendangeuses, oliveuses, qui allaient et venaient, leur poitrine entr'ouverte, leur coiffe cravatée de blanc, dans les blés, dans les foins, dans les oliviers et dans les vignes ?

Les acteurs de mon drame, mes laboureurs, mes moissonneurs, mes bouviers et mes pâtres ne circulaient-ils pas, du point de l'aube au crépuscule, devant mon jeune enthousiasme? Vouliez-vous un plus beau vieillard, plus patriarcal, plus digne d'être le prototype de mon maître Ramon, que le vieux François Mistral, celui que tout le monde et ma mère elle-même n'appelaient que *le Maître ?*

Mistral trouva autour de lui de précieuses sources de renseignements et d'expressions : d'abord le cousin Tourrette, un « songe-fête » quelque peu fainéant qui connaissait à merveille la Crau et la Camargue; il gagnait sa vie dans des métiers d'occasion : tondeur de troupeaux, dépiqueur, faucheur de marais, saunier, quelquefois même diseur de contes à qui les fillettes donnaient un sou chacune par veillée afin de lui entendre raconter ses belles histoires. Il y avait aussi le bûcheron Siboul, un grand observateur du Rhône; et le voisin Xavier, un « paysan herboriste »; et le berger Jean, qui connaissait les étoiles, et le laboureur Jean Roussière, qui apprit au poète l'air de *Magali.*

Tandis que Mistral travaillait au poème de *Mirèio*, il ne cessait pas de suivre le mouvement de renaissance provençale et de s'y associer de toutes ses forces. Le 29 août 1852, eut lieu à Arles une réunion d'écrivains provençaux présidée par le docteur d'Astros et à laquelle prirent part notamment Mistral, Roumanille, Aubanel et Anselme Mathieu. Jasmin, qui déjà voyait d'un œil jaloux les succès de ses rivaux de Provence, refusa avec mauvaise grâce de se rendre à cette assemblée; les Nîmois Reboul et Jules Canonge tinrent au contraire à exprimer leur sympathie par des lettres chaleureuses. La presse fut favorable à cette tentative et, par exemple, *l'Illustration* de 18 septembre 1852 publia les portraits des littérateurs provençaux.

L'année suivante, un autre congrès fut réuni à Aix, sur la convocation de J.-B. Gaut. Emile Zola, qui assistait à cette réunion du 21 août 1853, y a fait allusion dans un discours prononcé à Sceaux en 1892 :

J'avais, dit-il, quinze ou seize ans, et je me revois, écolier échappé

du collège, assistant à Aix, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, à une fête poétique un peu semblable à celle que j'ai l'honneur de présider aujourd'hui. Il y avait là Mistral déclamant *la Mort du Moissonneur*, Roumanille et Aubanel sans doute, d'autres encore, tous ceux qui, quelques années plus tard, allaient être les félibres et qui n'étaient alors que les troubadours.

Les *troubadours* de 1853 n'allaient pas tarder à devenir des *félibres*. Le 21 mai 1854, au castel de Font-Ségugne, près de Gadagne (Vaucluse), sept compagnons : Paul Gièra, Roumanille, Aubanel, Anselme Mathieu, Brunet, Tavan et Mistral décidèrent de fonder, sous le nom assez mystérieux de *Félibrige*, une association pour le réveil du patriotisme méridional et le maintien de la langue d'oc ; le *Chant des félibres*, publié en 1855, disait leur programme dans des strophes ardentes :

Nous sommes des amis, des frères, — étant les chanteurs du pays ! — Tout jeune enfant aime sa mère, — tout oisillon aime son nid : — Notre ciel bleu, notre terroir — sont, pour nous autres, un paradis.
Tous des amis, joyeux et libres, — de la Provence tous épris, — C'est nous qui sommes les *félibres*, — les gais *félibres* provençaux !
En provençal, ce que l'on pense — vient sur les lèvres aisément. — O douce langue de Provence, — voilà pourquoi nous t'aimerons ! — Sur les galets de la Durance — nous le jurons tous aujourd'hui !...

La première manifestation du *Félibrige* fut la publication, en 1855, de cet *Almanach provençal*, délicieuse anthologie annuelle éditée aujourd'hui encore, à Avignon, par la librairie de Mme Roumanille et qui veut être, comme l'affirme une inscription de sa couverture, « la joie, la consolation, le passe-temps du peuple du Midi ».

Durant cette même année 1855, Mistral fit avec Anselme Mathieu son premier voyage en Camargue et aux Saintes-Maries ; il visita ainsi toute la contrée où devait se dérouler la dernière partie de *Mirèio*. Ayant perdu son père, au mois de septembre 1855, Mistral dut quitter le *Mas du Juge* et vint habiter avec sa mère la maison de Maillane, qui lui avait été attribuée dans le partage. C'est là qu'il mit la dernière main à son poème.

§

Nous avons ainsi suivi, au jour le jour, la vie de Mistral,

pour découvrir les origines de son inspiration; nous tenions à montrer que son œuvre n'est pas le fruit d'un génie vivant à l'écart de son temps, mais la plus belle manifestation d'un mouvement littéraire conscient de sa direction et de sa force, l'expression la plus parfaite des sentiments d'une époque, l'image exacte de tout un peuple.

L'épopée rustique de *Mirèio* était à peu près terminée. Mistral reçu la visite — qu'on pourrait appeler providentielle — d'Adolphe Dumas. Ce poète — dont Lamartine a fait un vif éloge dans un de ses *Entretiens* — était originaire de la vallée de la Durance; il avait été chargé par M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, de recueillir les chants populaires de la Provence. Ayant entendu parler de Mistral, il venait lui demander quelques indications pour son travail. Le poète de Maillane lui chanta l'aubade de *Magali* et lui fit connaître quelques fragments de *Mirèio*. Adolphe Dumas fut ravi de cette visite; il allait se faire à Paris — avec une intelligente bienveillance, — l introducteur de Mistral. En effet, peu de semaines après cette rencontre, le jeune Maillanais, ayant l'occasion de faire route avec son ami Ludovic Legré, partit à l'improviste pour Paris. Il n'eut garde d'oublier la maison d'Adolphe Dumas et, sur la demande de celui-ci, il lui fit la lecture de tout son poème. Après avoir entendu le douzième et dernier chant, Adolphe Dumas écrivit au directeur de la *Gazette de France* cette lettre étonnante :

La *Gazette du Midi* a déjà fait connaître à la *Gazette de France* l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien. On me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie Française viendra dans dix ans consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles; mais je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler, aujourd'hui, le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et des Scipions...

On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains, il a douze chants. Il est signé Frédéric Mis-

tral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux, et de ma responsabilité, qui n'a que l'ambition d'être juste.

A faire de semblables prédictions, on court le risque d'être dans une posture ridicule devant la postérité. Il y avait pour Adolphe Dumas un mérite singulier à se porter ainsi garant du génie d'un poète de vingt-cinq ans, du génie d'un écrivain de langue d'oc, devant les Parisiens sceptiques, narquois et blasés. De fait, la lettre insérée par la *Gazette de France* fit un peu sourire; toutefois l'enthousiaste dévoûment de Dumas ne se décourageait pas; il conduisit son jeune ami à Lamartine et le *Quarantième entretien* du *Cours familier de littérature* nous dit avec quelle cordialité il fut reçu chez le poète des *Méditations*.

Mistral ne fit pas un long séjour à Paris; il retourna bien vite à Maillane et s'occupa de faire éditer son poème, dont l'imprimerie Seguin, à Avignon, reçut le manuscrit.

§

Le poème parut au début le 2 février 1859. Si, quelque jour, la correspondance de Mistral est publiée, on saura toutes les admirations passionnées qu'il a inspirées. Voici quelques-uns des témoignages qui nous sont connus. Lamartine, qui reçut le premier exemplaire de *Mirèio*, écrivit bien vite à Reboul :

J'ai lu *Mirèio*... Rien n'avait encore paru de cette sève nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai tellement été frappé à l'esprit et au cœur que j'écris un *Entretien* sur ce poème. Dites-le à M. Mistral. Oui, depuis les Homérides de l'Archipel, un tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé. J'ai crié comme vous : c'est Homère.

Adolphe Dumas donna à Lamartine des notes bibliographiques sur Mistral et le renseigna sur le village de Maillane. Peu de temps après — au mois d'avril 1859 — parut le *Quarantième entretien* du *Cours familier de Littérature*, intitulé: *Littérature villageoise; apparition d'un poème épique en Provence*, et qui est consacré tout entier à *Mirèio*.

A distance, ce *Quarantième Entretien* paraît à beaucoup d'esprits comme l'origine de la renommée de Mistral. Il n'en est rien. Nous ne voulons pas nier l'importance de cet article,

qui fut comme une accolade solennelle de la muse française à la muse provençale. Mais qu'on veuille bien s'en rappeler la date: avril 1859. Avant sa publication, le succès de *Mirèio* était déjà assuré.

Nous avons montré quelle place Mistral tenait jusque-là dans le mouvement provençal. Il était l'ami d'enfance de Roumanille ; dès 1852, il avait publié diverses pièces dans le recueil collectif des *Provençales;* il avait pris part à la première assemblée d'Arles, et à l'assemblée d'Aix ; il avait été un des sept fondateurs du Félibrige et un des premiers rédacteurs de l'*Almanach Provençal.* Loin d'être un inconnu en Provence, il était tout à fait au premier rang.

Aussi, dès l'apparition de *Mirèio*, la presse provençale salua Mistral comme le représentant le plus éminent de la renaissance méridionale. Parmi les comptes-rendus, on doit admirer l'étude, parfaitement exacte, écrite par Roumanille dans *le Mémorial d'Aix* du 20 février 1859.

Nous sommes heureux et fier de l'annoncer : l'épopée de la Provence vient d'éclore. Sous la forme d'un récit à la fois épique et populaire, un jeune poète du midi de la France, M. Frédéric Mistral, vient de traduire, dans sa langue maternelle, son enthousiasme pour son pays et pour les mœurs homériques de nos campagnes.

L'ancienne épopée chantait les guerres héroïques, les sanglantes mêlées, les longs assauts, les conquérants illustres ; et, attentifs, les peuples et les rois écoutaient avec orgueil les chantres et leur gloire.

Mais, de nos jours, les combats meurtriers n'inspirent plus guère les poètes ; les rivalités de peuple à peuple tendent de plus en plus à s'éteindre, et du cœur de chaque homme, du cœur de chaque nation, s'élève une aspiration ardente vers la poésie universelle. Les peuples comprenant enfin leur solidarité, cherchent à se connaître, car ils veulent s'aimer. Et qui, mieux que le poète, peut faire connaître et aimer son pays? Voilà pourquoi Mistral a chanté la Provence, pourquoi il l'a chantée en langue provençale; pourquoi il a chanté l'amour et non la haine, la paix des champs et non la guerre, les grandes scènes de la vie rurale et non les glorieux carnages.

L'amour, éternel foyer de la poésie, forme le sujet principal du poème de M. Mistral. Sous le ciel d'Arles, autour d'une belle jeune fille, de Mirèio, l'action déroule, en douze chants et en stances de sept vers, ses nombreuses péripéties ;

Les laboureurs, les pâtres, les bouviers, les pêcheurs, les marins, les vieux soldats de nos grandes guerres sont les héros du drame ;

et le ciel et l'enfer prennent part à l'action, et s'intéressent à la passion du jeune couple.

Qu'on se rassure : on netrouvera pas ici ce merveilleux invraisemblable, ces fictions allégoriques, dont la froide intervention a glacé tant de poèmes : le merveilleux employé par M. Mistral se retrouve tout entier dans les croyances des populations pour lesquelles et au milieu desquelles chante le poëte.

La nationalité provençale se reflète dans ce livre, comme se reflètent dans les rapides flots du Rhône les splendides monuments de ses villes riveraines et les grands peupliers blancs de ses bords.

Mœurs, foi, légendes, glorieux souvenirs, langue, usages, costumes, monuments, travaux, jeux, fêtes, paysages, passions, caractères, tout ce qui attache à la patrie, tout ce qui fait pleurer l'exilé, tout est là, tout s'y déroule, non pas avec la monotonie du poème descriptif, mais avec l'intérêt, la chaleur, la rapidité, la variété, la noblesse du récit épique.

M. Mistral, pour accomplir cette œuvre, était, il faut le dire, dans d'admirables conditions : il est né, il a grandi, non pas à la ville, non pas au village, mais à la ferme (qu'il n'a quittée que pour recevoir une brillante et complète éducation, et dans une famille patriarcale, qui elle-même cultivait son champ avec la bêche et la charrue. Il a donc pu tout à loisir soit aux longues veillées d'hiver sous la vaste cheminée, dans la bergerie et dans l'étable, soit au milieu des labours, des moissons ou des fauches, soit dans ses pérégrinations aux nombreuses votes de Provence, il a pu recueillir, de la bouche même des derniers croyants, les tentatives épiques de nos campagnes, et les rattachant à une action unique, élever à sa patrie un impérissable monument.

Les principaux articles publiés furent à Nîmes, ceux de Jules Canonge (*Opinion du Midi*), d'Ernest Roussel (*Courrier du Gard*), d'Alphonse Gazay (*Revue méridionale*); à Marseille, ceux de l'abbé Bayle (*Gazette du Midi* et *Revue de Marseille*), et de Ludovic Legré (*Sémaphore*) ; à Avignon, celui de J. Courtet (*Mémorial de Vaucluse*), l'article quelque peu prude de l'abbé Monier dans la *Revue des bibliothèques paroissiales* et celui du Baron Robert dans *l'Estafette de Vaucluse ;* à Arles, celui de Clair dans *le Courrier des Bouches-du-Rhône ;* à Castres, celui de V. Canet dans *l'Echo du Tarn.*

Le 12 mars 1859, la ville de Nîmes convia les chefs du Félibrige : Roumanille, Aubanel et Mistral à une grande fête. Les trois amis eurent un accueil enthousiaste, et reçurent des couronnes qui leur furent remises par le poète Reboul. Dans

le banquet qui leur fut offert, celui-ci porta un toast à *Mirèio :*

Je bois, dit-il, à *Mireille*, le plus beau miroir où jamais la Provence se soit mirée.

Et faisant allusion au prochain voyage de Mistral à Paris, il ajouta :

Mistral, tu vas à Paris, souviens-toi qu'à Paris les escaliers sont de verre ! N'oublie pas ta mère ! N'oublie pas que c'est dans un mas de Maillane que tu as écrit *Mirèio*, et que c'est là ce qui te fait grand ! N'oublie pas que c'est un bon catholique de la paroisse Saint-Paul qui a posé la couronne sur ta tête.

Mistral, voyant le succès de son poème auprès de ses compatriotes, voulait aller le faire consacrer par l'opinion parisienne. Il y était encouragé par Adolphe Dumas, qui, avec Reboul, lui servait d'aimable intermédiaire auprès de Lamartine. Le rôle d'Adolphe Dumas dans les débuts de Mistral est de tous points admirable ; nous avons dit les services rendus à Mistral en 1858 ; on pourrait citer encore une lettre de lui parue dans *la Patrie* (26 mars 1859).

Mistral s'en vint donc à Paris ; il fut accompagné dans ses visites par Anselme Mathieu, qui a écrit un récit de ce voyage dans l'*Almanach provençal* de 1860, par Eugène Garcin et par Adolphe Dumas. Tous les salons s'ouvraient devant le jeune triomphateur.

Parmi ceux qui se montrèrent le plus bienveillants, il y eut J. Autran, Méry, Mme Charles Reybaud, le banquier Millaud, Mme Louise Colet, le docteur Yvan, Mignet, Ernest Legouvé, Villemain. Alfred de Vigny, serrant Mistral sur son cœur, lui dit : « Laissez que je vous embrasse ! Ce baiser d'un vieux poète de l'Académie vous portera bonheur. »

A Paris comme en Provence, *Mirèio* eut, comme on dit, « une excellente presse ». Henri d'Audigier (*La Patrie*, 16 mars et 16 avril 1859), Louis Jourdan, de Toulon (*Le Causeur*, 20 mars 1859), Paul d'Ivoi, d'Avignon (*Le Messager de Paris*, 14 avril 1859), Armand de Pontmartin (*L'Union*, 16 avril 1859), Jules de Saint-Félix (*Le Courrier de Paris*, 19 avril 1859), Barbey d'Aurevilly (*Le Pays*, 27 avril et 10 mai 1859), Taxile Delord (*Le Siècle*, 30 avril 1859 ; *Le Magasin de librairie*, 13e livraison), Louis Ratisbonne (*Le*

Journal des Débats, 1er et 2 mai 1859), Guttinguer (*La Gazette de France*, 13 mai 1859), Charles Lenormant (*Le Correspondant*, 25 septembre 1859), Clément Caraguel (*L'Opinion nationale*, 5 septembre 1859), Saint-René-Taillandier (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1859); Pierre Véron (*Le Charivari*, 10 avril 1859; *Paris-Journal*, 29 avril 1859), Hippolyte Lucas (*Le Siècle*, 21 avril 1859), Léon de Wailly (*L'Illustration*, 24 avril 1859), Jules de Prémaray (*La Patrie*, 29 avril 1859), Albéric Second (*L'Univers illustré*, 14 mai 1859), tels sont les heureux critiques qui eurent la bonne fortune de parler du chef-d'œuvre et de voir leurs éloges confirmés par la postérité !...

Mistral ne se laissa pas séduire par les joies du boulevard. Il n'a jamais méprisé Paris et s'est toujours tenu parfaitement au courant de la vie parisienne, surtout pour ce qui concerne les lettres et les arts. Mais sa vie devait se poursuivre ailleurs : ces quelques voyages ne sont que des épisodes, assez courts, dans son existence toute provençale, toute campagnarde ; depuis sa naissance, Mistral ne s'est jamais éloigné de Maillane que pour quelques semaines, sauf lors de ses études à Avignon et à Aix. Donc, raconte Anselme Mathieu, après avoir fait à ses amis de Paris les visites nécessaires, Mistral, rassasié de gloire, nous dit : « Maintenant, il y en a assez, et même trop! Si vous voulez venir, demain je pars pour Maillane : il me tarde d'embrasser ma mère. » — « Eh bien ! lui répondit Adolphe Dumas, ce soir, il faut venir serrer la main de Lamartine, et puis tu partiras. »

Cette rencontre des deux poètes fut touchante; Lamartine reçut Mistral, en compagnie de Mme de Lamartine et de Mme de Cessia; il lut le *Quarantième entretien* et voilà que tout à coup Mistral se mit à fondre en larmes, tant il était ému. Cet *Entretien*, s'il n'est pas, comme nous l'avons marqué, l'origine du succès de Mistral, en est certainement la plus glorieuse consécration.

Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours : il y a une vertu dans le soleil... Un poète homérique en ce temps-ci... un poète de vingt-cinq ans qui, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste où les scènes descriptives de l'*Odyssée*

d'Homère et les scènes innocemment passionnées du *Daphnis et Chloé* de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme, sont chantées avec la grâce de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio, est-ce là un miracle ? Eh bien! ce miracle est dans ma main; que dis-je? il est déjà dans ma mémoire, il sera bientôt sur les lèvres de toute la Provence...

Plus loin, Lamartine compare Mistral à Virgile, à l'Arioste, au Tasse, à Burns ; et l'on peut trouver un peu inutiles ou surannés tous ces rapprochements, mais ils étaient très flatteurs pour un jeune poète.

L'article se poursuit avec le même ton d'admiration. L'auteur raconte comment il fit la connaissance de Mistral, qui lui fut présenté par Adolphe Dumas ; il esquisse un portrait d'une remarquable exactitude :

Le jeune Provençal était à l'aise dans son talent comme dans ses habits ; rien ne le gênait, parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler, ni à s'élever plus haut que nature. La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne, aux bergers comme aux rois la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité...

Par une description de Maillane et une courte histoire de la vie de Mistral, Lamartine place l'œuvre dans son cadre :

C'est ce pays qui a fait le poème : on peint mal ce qu'on imagine, on ne chante bien que ce que l'on respire. La Provence a passé tout entière dans l'âme de son poète ; *Mireille*, c'est la transfiguration de la nature et du cœur humain en poésie dans toute cette partie de la basse Provence comprise entre les Alpines, Avignon, Arles, Salon et la mer de Marseille. Cette lagune est désormais impérissable; un Homère champêtre a passé par là. Un pays est devenu un livre...

Vient ensuite une analyse détaillée du poème où sont intercalés de nombreux fragments. La conclusion de l'étude se ressent un peu d'une légère erreur commise par Lamartine. Sachant, par Adolphe Dumas, que Mistral était du « village » de Maillane, l'auteur de *l'Entretien* l'a trop considéré comme un paysan. Mistral était, en réalité, un « propriétaire » campagnard, un « bourgeois » de Maillane ; Lamartine le représente comme un travailleur de la terre :

O poète de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres et peut-être inconnu à toi-même, rentre humble et oublié dans la mai-

son de ta mère ; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu faisais hier ; bêche avec ta houe le pied de tes oliviers ; rapporte pour tes vers à soie, à leur réveil, les brassées de feuilles de tes mûriers ; lave tes moutons au printemps dans la Durance ou dans la Sorgue ; jette là la plume et ne la reprends que l'hiver, à de rares intervalles de loisir...

Mais combien cette illusion bien expliquable est rachetée par les louanges qui suivent.

Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre ; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésigènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats ! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es : *Tu Marcellus eris !*

Mistral garda à Lamartine une reconnaissance fidèle ; on en trouvera un témoignage dans l'élégie qu'il écrivit, en 1869, à l'occasion de la mort du poète des *Méditations*, et qui a été publiée dans le recueil *les Iles d'or*. Voici la pièce qu'il adressait à Lamartine après l'entrevue de 1859 ; quelques vers en ont été extraits pour servir de dédicace à la deuxième édition de *Mirèio*, qui parut le 8 septembre de la même année :

Si j'ai le bonheur de voir ma petite barque s'aventurer sur l'onde, — sans craindre l'hiver, — à toi bénédiction, ô divin Lamartine, — qui en as pris le gouvernail.

Si, à ma proue, il y a un bouquet, bouquet de lauriers fleuris, — c'est toi qui me l'as fait ; et si ma voile est enflée, — c'est que le vent de ta gloire — a soufflé dedans.

Donc comme un pilote qui d'une église blonde — gravit la colline, — et sur l'autel du Saint qui l'a gardé sur l'onde — suspend un petit navire,

Je te consacre Mireille, c'est mon cœur et mon âme, — c'est la fleur de mes ans : — c'est un raisin de Crau qu'avec toute sa feuille — t'offre un paysan.

Lorsque, généreux comme un roi, tu me rendis illustre, — au milieu de Paris, — tu sais qu'à ta maison le jour où tu me dis : — *Tu Marcellus eris*,

Comme fait la grenade au rayon qui la mûrit, — mon cœur s'ouvrit : — et, ne pouvant trouver plus tendre langage, — en pleurs se répandit.

La gloire était ainsi venue au grand Provençal. L'année même de sa publication, *Mirèio* commença son tour du monde grâce à une traduction anglaise de Suzanne Asselin. Aimé Pichot, dans *la Revue britannique*, Eugène Garcin dans *la Libre Recherche* (Bruxelles, août 1859), Victor Duret, de Genève, dans *la Bibliothèque Universelle*, Moritz Hartmann, dans la *Kœlnische Zeitung* (14 avril 1859) lui préparèrent un public international. Après cinquante ans, le prix Nobel a montré, une fois de plus, cette renommée mondiale et cette universelle admiration.

Le poète, suivant le conseil de Reboul, n'a oublié ni sa mère, ni son pays ; il est resté non pas le laboureur ou le berger que rêvait Lamartine, mais le chantre de la Provence ; tout en écrivant de nouveaux chefs-d'œuvre, il a su ne pas manquer « le chef-d'œuvre de sa vie : le bonheur dans la simplicité ».

On peut lire le souhait suivant dans le *Cours familier de littérature :*

Si nous étions riche, si nous étions ministre de l'Instruction publique, ou si nous étions seulement membre influent d'une de ces associations qui se donnent charitablement la mission de répandre ce qu'on appelle les bons livres dans les mansardes et dans les chaumières, nous ferions imprimer à six millions d'exemplaires le petit poème épique, et nous l'enverrions gratuitement, par une nuée de facteurs ruraux, à toutes les portes où il y a une mère de famille, un fils, un vieillard, un enfant capable d'épeler ce catéchisme de sentiment, de poésie et de vertu, que le paysan de Maillane vient de donner à la Provence, à la France et bientôt à l'Europe.

Jusqu'ici aucun Mécène, aucune « Œuvre des bons livres », aucun ministre n'a fait cette généreuse distribution, mais la renommée s'est chargée de répandre le chef-d'œuvre. Au printemps prochain, si les lecteurs de *Mirèio* voulaient tous venir fêter Mistral, il faudrait les réunir dans les immenses plaines de la Camargue ou de la Crau.

FRÉDÉRIC CHARPIN.

DEVANT MESSINE

(FRAGMENT D'UN JOURNAL [1])

—

25 juillet 1896. — Dès le matin, lever du soleil sur Messine : une ville entourée d'un seul palais (côté port) dans le style royal de Louis XIV ; palais rapiécé, noir par places, reblanchi en d'autres, écroulé parfois, complet souvent ; cela à un tel degré qu'au premier coup d'œil on croirait à une abondance de maisons diverses. Derrière cette longue ligne de grandeur, décadence et misère de l'aristocratie, apparaissent des clochers frêles, quelques dômes, dont un très grand (sans doute celui de la cathédrale), un large cloître avec deux tours carrées percées de charmantes fenêtres à la Giotto ; et, derrière cela, des forts sur des collines, et de hauts monts montrant leurs flancs couverts d'arbres, de bruyères, d'abondantes et vives végétations. La cime de ces monts est échancrée de pins, d'arbustes en petites files, se relâchant par endroits, apparaissant plus serrées par d'autres.

Un côté de la ville — vu du vaisseau que je monte — semble modernisé ; ce ne sont que docks, hangars, magasins ; mais on peut s'en détourner sans rien perdre de l'ensemble, qui reste, ainsi, beau, avec ses murs de pierre usée et dorée, ses façades vénérables et imposantes.

Auprès du port, non loin d'une laide baraque, attire la statue d'un homme nu, qui semble surgir de la mer, tant sa blancheur éclate ; elle est faite de ce beau marbre transparent que le temps polit si aisément et que l'on trouve seulement sous cet heureux climat.

Je me suis un instant arrêté à contempler cette ville déchue qui fut une des gloires navales du Passé. C'était l'Europe revenue, mais revenue avec son histoire et son charme. Louange à Dieu que ce soit Messine la première parmi les villes que je dois revoir en cette froide contrée qui, hélas ! détruit tous les jours, sous un souffle de mercantilisme et d'utilité, ce

(1) Du Grand Kaire d'Egypte à la Grenade d'Andalousie.

qui peut enchanter l'esprit, charmer l'imagination et éveiller le souvenir !

§

La nuit, comme le vaisseau ralentissait sa marche, je m'étais levé et j'avais regardé la lune sur la mer, je cherchais Messine, et je ne découvrais au loin qu'une tour et une ombre rouge mêlée au ciel. Comme une hostie sous le voile qui recouvre l'ostensoir, la lune, dans la hauteur, était drapée d'un grand nuage ; la mer, sous elle, se tordait en mille contorsions ; et je me plaisais à croire qu'elle était cet Enfer peint par le Dante, bondé de damnés. Je la comparais aussi, la voyant près du bateau, à peine remuée et veinée d'écume, à une grande dalle de marbre bleu. Plus loin, au large, je croyais assister à la résurrection des morts, tant les flots s'agitaient sous le blanc suaire de la clarté, comme l'eussent fait des êtres sortant de leurs sépulcres aux accents impérieux de la trompette du Jugement-Final.

La lumière de la Lune avait un éclat tellement surnaturel, en cette nuit, que seule cette scène y semblait possible. Un poète eût pu tirer de cette évocation une description magnifique.

§

Le Soleil s'est peu à peu levé, et Messine nous est apparue comme un décor qui se peint et s'achève. Tout à coup, elle a resplendi, et la pleine lumière y a posé les dernières touches. Les façades ont perdu leur taciturnité, les montagnes leur indécision, les plus lointaines maisons ont voulu se montrer au voyageur, et leurs claires murailles ont crié à la clarté : « Nous voilà ! » L'eau est devenue d'un bleu intense, des barques multicolores l'ont allumée de leurs vibrations, des voiles se sont enflées, et nous avons vu venir vers nous les productions de cette île majestueuse qui désormais, comme un tableau, sera sous nos yeux jusqu'à ce soir.

O palais patriciens, ô clochers,couvents et cloîtres ! ô sommets, ô temps passés pour qui la majesté et la gloire étaient un culte, soyez ma contemplation d'aujourd'hui devant les flots de cette belle mer d'azur !

§

Visite médicale à bord. Deux ou trois piteux hommes de

science, laids comme leur science elle-même, en casquette, en redingote, en boutons dorés, binocles et lunettes. On nous a alignés, et les trois cent cinquante soldats qui reviennent d'Abyssinie, déchirés, mutilés, malades, ont défilé devant eux. Puis a commencé la scène la plus stupide que je sache :

Deux pauvres diables de passagers, qui n'avaient que leurs effets, ont voulu débarquer. On les a retournés en tous sens, sentis, tâtés, oscultés, puis on a jeté leurs paquets dans une cuve, les a dépouillés du peu qu'ils avaient ; et tout cela avec le superbe mépris du maître pour l'esclave, de l'autoritaire pour l'inférieur.

Enfin, après cette scène *d'inquisition médicale*, on les a laissés aller avec leur bagage ruisselant.

Pendant ce temps le vapeur s'était entouré d'une superbe éclosion de fruits, de citrons, de pains frais et dorés, de toutes sortes de choses délicieuses que les Messiniens venaient nous offrir ; mais le médecin sanitaire était debout sur la passerelle et les empêchait d'aborder.

Alors, nous qui, depuis quatre jours, sommes privés des bonnes productions de la belle Terre, qui sommes sans boire une eau propre, sans manger un pain frais, nous avons vu partir ces barques savoureuses, nous avons vu s'éloigner tout ce paradis flottant de la gourmandise.

En vain les pauvres bateliers, à genoux dans leurs canots, ont supplié à mains jointes, au nom de Marie, l'inflexible médecin. Il les a repoussés comme des bêtes malsaines, leur refusant le salaire espéré, et à nous la bienvenue de la terre nouvelle.

§

C'est peut-être au retour du sol natal que nous devons les romances que nous joue et chante maintenant, dans la cale du vapeur, un Napolitain. C'est peut-être à cette belle journée qui m'a déjà ravi, c'est peut-être à la vue glorieuse de ce port heureux ? Il traduit maintenant par sa musique la joie générale de ceux qui l'écoutent et qui, comme moi, sont émus.

Après ces trois années dans une ville orientale, qui n'est plus qu'un palais en ruines, où la poésie du peuple, qui fut si ardente, va s'éteignant, il m'est cher de retrouver tous les chefs-d'œuvre du goût, toutes les merveilles d'un art spiri-

tuel : l'Architecture, la Peinture, la Musique, la Poésie. Ah ! tout cela qui veut se survivre ! Je revis les émotions oubliées, j'en perds de nouvellement acquises sur la terre sereine dont nous sommes si loin, déjà.

I

Pour produire la Beauté, il faut la force, le pouvoir, l'autorité. Si la puissance est trop étendue, doit trop embrasser, elle se perd comme une goutte de miel dans un verre d'eau ; si elle sait s'assigner une limite égale à ce qu'elle peut, elle réalise énormément ; au lieu d'aller en surface, elle va en profondeur.

Ainsi, pensais-je à la vue de cet immense palais qui se présente à la mer comme un décor des temps éteints.

L'Italie, qui est la patrie des arts et qui a construit des ensembles grandioses, doit tout ce qu'elle a fait à ses républiques nobles, à ses patriciens, à son pouvoir particulier. Il y avait alors aristocratie et liberté, il y avait alors entente commune et indépendance individuelle, avec cette différence que c'étaient les individualités supérieures qui triomphaient, alors que, dans nos républiques démocratiques, la distance qui sépare l'homme d'esprit de la brute est méconnue.

Ce palais m'en offre un exemple. Vieilli, déchu, tombé, il présente encore une idée grandiose de la conception antique, du gouvernement ancestral, où le goût était le fondement des œuvres comme le juste et le bien devaient en être la raison.

La république démocratique étant passée là, ce beau palais a été morcelé, qui en a pris une part, qui une autre ; celui-ci a conservé le tout intact, celui-là a supprimé les colonnes, celui-là, trouvant le faîte trop haut, l'a renversé; bref, en peu de temps, ce qui n'était qu'ordre et harmonie est devenu ruine et chaos.

Les salons se sont transformés en boutiques, en cafés, en hôtels; des annonces ont été placardées, des enseignes écrites sur les pierres dorées ; de vagues voyageurs ont remplacé les navigateurs hardis d'autrefois ; le port est devenu une gare, une station cosmopolite. Plus de riches galères, plus de royales nefs apportant les dépouilles de l'Orient, couvrant la côte de la mer de tissus féeriques, de broderies, d'orfèvreries, et faisant jaillir à l'horizon, de leurs richesses latentes, les beautés qui recouvrirent, depuis, le sol natal.

Temps vraiment grandioses, et trop tôt évanouis sous la grossièreté barbare, où l'art et l'amour divin avaient pris toute la place dans le cœur des hommes.

Aujourd'hui ces splendides leçons, ces exemples mémorables sont insultés, raillés, détruits par le premier occupant venu, qui, sourd à leur langage, aveugle à leur beauté, les soumet à la vileté du commerce ou à l'utilitarisme industriel...

Mais si nous avons à nous plaindre de la laideur envahissante, remercions cependant Dieu de nous avoir permis de rencontrer encore quelques traces de beauté, ces traces sont consolantes, elles sont réconfortantes; car elles font réfléchir, montrent la voie, et enflamment pour le bon combat. Puissent nos fils les trouver encore!

§

Midi. — Toujours en face de Messine dont la vue de plus en plus me charme. Je remarque qu'ici tout est plus coloré qu'en Egypte. Je l'attribue à la mer, dont la force bleue relève le ton de tout. Elle est d'un azur réellement intense, et sert de fond à ces canots pleins de paysans et de marchands dont les costumes n'ont en eux-mêmes rien que de fort banal, mais qui deviennent sur ce fond marin d'une saturation extraordinaire.

Je ne m'étonne pas que les coloristes aient été, en général, des habitants de villes près de l'eau, voire sur l'eau : Titien, Tintoret, Véronèse, etc.

§

Quand je considère sur le port, lointain, de Messine la ligne sombre des voitures et des passants, qui roule au bas de ce long palais comme un grand serpent noir; quand je vois ce palais qui les domine et qui fait un si beau cadre à ce port et à ces monts élevés, je me dis: l'homme, si peu qu'il semble par lui-même, est vraiment un être dont la présence prouve la grandeur de Dieu. Cet homme, si petit, si effacé du point d'où je le regarde, est cependant l'auteur de ces architectures grandioses auprès desquelles il rampe et disparaît. Et ces architectures, ne sont-elles pas *lui* bien plus que lui-même, puisqu'elles sont plus durables que sa propre vie, puisqu'elles sont une image de son esprit, de son génie, de tout ce qu'en général il néglige : ce par quoi il est seulement, pourtant!

Aux pieds de ces grands monts, déployant toutes les richesses

et les variétés de la nature livrée à elle, ces architectures nobles et calmes font un heureux appel à la beauté supérieure : elles offrent, au seuil de cette mer qu'elles honorent, l'hommage de l'être à ses destinées inconnues, son besoin d'ordre, de paix et dejoie, sa soif de splendeur, sa faim de repos dans la gloire.

§

Esthétiquement, c'est principalement en ces contrées montagneuses qu'un art de cette sorte fait valoir toute sa beauté : en une plaine nue et plate il paraîtrait froid et monotone, n'engendrerait que l'ennui.

Il faut qu'un monument complète en quelque sorte le lieu où on le place, comme la parure enjolive une belle femme, comme un costume traditionnel s'adapte à un peuple.

Il est certain qu'en elles-mêmes ces surfaces, percées de fenêtres symétriques et divisées par des colonnes, n'ont rien d'extraordinaire et deviendraient facilement banales en un autre site ; mais ici elles sont d'un effet parfait et que l'on ne peut oublier. Elles ajoutent à la sauvagerie du paysage quelque chose de calme, d'ordonné, de pensif, de majestueux, et à la richesse de cette mer si belle répondent merveilleusement leur façade de pierre dorée et leur air grave et patricien.

La ligne, raide partout ailleurs, de leur fronton, disparaît dans des groupes d'édifices placés derrière et étagés sur les pentes de la montagne. Tout ce qui est pierre semble s'unir à la pierre et tout ce qui est construction à ce qui est construit. La ville ne paraît plus être qu'une seule masse, doucement nuancée, ayant pour entrée ces portes royales, ayant pou front ces colonnes, ces pilastres, ces fenêtres ornées de festons.

Plus haut, elle est dominée par les multiples accidents des collines, les unes plus basses et plus rapprochées, les autres plus lointaines, plus élevées et plus effacées.

Ainsi ce palais, dont la régularité eût pu devenir morose, est mouvementé, orné par cette nature sauvage et variée ; il est échancré par la silhouette blanche de la cité qu'il enserre ; flèches, tours, clochers, dômes le dominent ainsi que des fleurs gracieuses jaillissant d'une corbeille.

§

Tout à l'heure, près du vapeur, il y avait une barque, et dedans des chanteurs. Le plus jeune pouvait avoir dix ans, il

avait une voix criarde de fillette et faisait solo, tandis qu'un autre, de quinze ans au plus, sur une harpe, l'accompagnait. Tous les soldats, accourus au bastingage, écoutaient avec respect le chant sicilien de cet enfant; ils y trouvaient déjà, sans doute, l'air natal.

Voilà un spectacle qui ne se voit qu'ici ; car quelles gens pourraient vivre chez nous du seul amour du chant ? Cependant ces chanteurs avaient leur barque et s'étaient dérangés d'assez loin. Il fallait donc qu'ils fussent assurés d'une recette.

§

A propos de la couleur du pays, il m'est venu plusieurs réflexions :

J'ai pensé qu'il serait d'abord fort dangereux de s'y abandonner absolument, car elle mènerait à une imitation plus ou moins sotte de la nature sans choix. En second lieu, parce qu'elle pourrait obstruer la recherche du style et gêner la pensée, que l'on peut occuper plus hautement.

J'y ai vu beaucoup de causes de la décadence moderne.

Il est assez curieux de remarquer, en effet, que toute chute se produit dans les arts par suite d'un amour exagéré de certaines de leurs parties prises séparément, et spécialement de la couleur.

Les grands coloristes ont fermé la grande ère du grand art.

La part qui lui reviendrait serait donc l'application de ce qu'elle offre de propice à l'expression à des œuvres de réflexion.

Facilement, devant ce charme de la couleur, on se trouverait entraîné à copier sans idée, sans conception ; et quelque belle chose que l'on pût faire, on courrait le danger de s'inférioriser jusqu'à la passivité.

La couleur de l'Egypte était plus étrange et plus intime que celle que je découvre en Italie, plus grave et plus forte. Elle était moins opposée, moins contrastée, plus soutenue. Celle de ce pays est un opéra brillant, un chant passionné, où toutes les ressources du vif sont dépensées; c'est la profusion, l'abondance, la dispersion et, comme le caractère de ce peuple, c'est une expansion, mais rien de plus.

L'observation que je viens de faire quant au caractère de la couleur, du pays et des hommes, m'est encore confirmée par

la cuisine italienne. En cette cuisine, tout est pour la fleur du goût. Ainsi, telle soupe composée de légumes variés, de pâtes et de condiments, offre d'abord une surprise agréable; mais cette première impression passée, l'huile lourde, tout l'incongru du mélange est éprouvé; et il ne reste que malaise et dégoût.

Les femmes italiennes, sans doute, ont les mêmes inconvénients; séduisantes de prime abord par mille recherches et afféteries de parure, n'offrent-elles pas en peu de temps à l'esprit le fatigant spectacle du factice et de l'artificiel?

§

Dans le train, du Kaire à Port-Saïd, en longeant l'isthme de Suez, en regardant la nature cultivée et la nature inculte (désert et lacs d'eau), je pensais à ces trois caractères de l'Architecture : largeur, hauteur, profondeur.

Les plaines cultivées, entourées de bosquets d'arbres, illustrées de palmiers, enrichies de bois, s'étageant, se superposant, se perdant à l'infini, et établissant comme des jalons démonstratifs de la distance, me rappelaient l'architecture gothique, laquelle semble avoir appliqué son vouloir à la hauteur et à la profondeur.

Au contraire, le désert me rappelait les architectures païennes, aux horizontales prolongées, aux surfaces nues et rarement ornées, aux évolutions lentes.

Aujourd'hui, devant Messine, cette observation me revient, et je la trouve réalisée; car cette longue chaîne de palais ne présente en vérité que l'image d'une enceinte agréablement décorée de fenêtres et de pilastres, de portes et d'architraves; alors que les églises, d'un style plutôt gothique, qu'elle enserre s'élancent au-dessus d'elle et donnent la sensation de la hauteur. Leurs flèches, s'aiguisant en aiguilles et présentant plusieurs profils, y ajoutent la sensation de la profondeur, ainsi que leurs portails creux et ouvragés.

De ce principe, il me semble que l'on puisse déduire trois caractères affectés par l'architecture et recherchés dans les autres arts à l'époque de la Renaissance.

A cette période, en effet, l'architecture se fait remarquer par la division des surfaces. La sculpture par l'élancement vers la hauteur, soit dans la proportion, soit dans le style,

et la peinture par la profondeur, soit dans la perspective linéaire, soit dans l'application de la couleur.

§

Cinq heures du soir. — Nous quittons Messine.

Le pont est plein de passagers, et nous sommes envahis.

Ce sont, pour la plupart, des gens du peuple, des travailleurs, qui vont à Gênes chercher la correspondance pour la République Argentine.

J'ai devant moi une fillette charmante : coiffure à la grecque, jupe longue, tablier blanc à ruchés, châle de couleur vive ; elle tient à la main un petit éventail, cet éventail japonais de deux sous, que l'on trouve à cette heure aux doigts des femmes du monde entier. Avec ce bibelot elle a des airs très sérieux et très charmants de petite infante. A côté de moi toute une famille : la mère, trois enfants, le père ; ce dernier d'allure brutale et sanguine.

Dans le costume de l'homme, rien que de l'ouvrier, et une assez laide casquette ; dans celui de la femme, rien que de la campagnarde ; et pourtant on sent autre chose : moins de fond vulgaire que chez nous, dans cette classe.

Pendant que tout le monde s'est installé, les enfants ont hurlé, fait grand tapage ; puis, le père les ayant giflés largement, chacun à leur tour, ils se sont endormis et les voici dans un profond sommeil. Notre homme alors a tiré sa guitare, et, assis auprès de sa femme, qui allaitait le plus petit, il s'est mis à chanter. On sentait qu'il chantait pour lui, et que nos visages nouveaux ne l'intimidaient pas ; on sentait, à la manière dont allait sa voix, qu'il était entraîné par un plaisir secret ; et il a chanté très bien, et une très belle romance.

Pendant qu'il était ainsi plongé dans les délices de l'art instinctif, sa femme le voulait interrompre de paroles et de gestes, le rappeler sans doute à des *réalités* immédiates ; mais il était si bien à son bonheur de faire des accords et de fuser sa voix qu'il lui répondait de la tête, sans s'arrêter ni se perdre.

Ce n'est que lorsque le bateau a sifflé le départ qu'il s'est levé et a déposé son instrument, pour voir une dernière fois Messine.

§

Parmi les visages des femmes siciliennes, je retrouve un

lointain air arabe et espagnol. Il y en a une toute brune au teint vraiment beau d'orange; mais les traits sont plus épais, les articulations, les attaches plus vulgaires ; la grâce naturelle semble éteinte. . . . .

On voit que la culture féminine est moins grande en ce pays qu'en Orient; la femme n'est pas un objet de luxe, mais d'utilité, elle est domestiquée. Je veux dire par là qu'elle est plus pliée aux besoins d'une utilité laide et contre nature.

§

A l'avant du navire, j'ai vu tout à l'heure un prisonnier. On l'avait couché, garrotté, dans l'étable où se mettent les bœufs dont on pourvoit la cuisine aux occasions de grands voyages.

Deux gendarmes italiens étaient auprès de lui, et un soldat montait la garde devant sa porte.

Le costume de ce prisonnier est assez bizarre : il est vêtu d'un sac qui lui tient les bras, d'un chapeau blanc rayé de noir et dont les bords sont étroits, d'un pantalon de toile claire ; il est chaussé de souliers noirs ouverts découvrant des chaussettes blanches.

Son visage a quelque chose d'égaré, de fou; il ressemble un peu au Charles Baudelaire qui est gravé en tête des *Fleurs du Mal*. Il tient sa tête très relevée et regarde tout le monde avec un mépris qui n'est pas exempt d'inquiétude. L'air qu'il affecte est de quelque fierté.

Les coins de sa bouche sont retroussés par des tics nerveux.

Qu'a fait cet homme? Je l'ignore, et personne n'a pu me le dire. Il m'a frappé de crainte et de pitié. J'ai senti une chose irrémédiable et terrible.

§

26 juillet. — Deloin nous avons assisté au lever du soleil sur Naples. On vante beaucoup cette vue et ce spectacle. Cependant, pour un voyageur venant d'Orient, l'aspect des villes européennes, composées d'une foule de petites boîtes carrées, se superposant, manque d'attraits. On a comparé Naples vu de la mer à Constantinople.

Ayant admiré cette dernière, je me crois en droit d'affirmer que rien ne me semble plus faux. Comment, en effet, oser dire qu'une ville surmontée de coupoles blanches, de minarets, de

tours, enveloppée généralement de vapeurs couvrant ses constructions basses, et semblable, à distance, avec ses flèches claires et fines, à quelque autel sacré dominé par ses cierges, comment comparer cette évocation mystique à Naples, qui semble un amas de pierres qu'aurait jetées pêle-mêle quelque géant, au pied du Vésuve. Du plus loin, on ne distingue ici que la disproportion sans caractère de grands palais rouges et moroses, de casernes, de docks ou de quelques constructions industrielles.

La lumière, la mer, voilà le charme de cette vision ; mais est-il besoin de venir à Naples pour cela ? Il y a cent ports d'Orient qui font pour l'œil un tableau plus magnifique.

Notre nuit a été détestable. Dans cette cale pleine de bruits et de conversations, trop pleine pour que chacun y ait trouvé la place nécessaire à s'étendre, nous n'avons pu dormir.

Ce matin, nous avons enfin touché Naples. On a débarqué les trois cents soldats ; puis le prisonnier étrange a été emmené par ses deux gendarmes.

L'après-midi, quand fut terminée la visite du bord, qui se prolongea plusieurs heures, nous pûmes, sans difficulté, descendre à terre...

(1896.)

ÉMILE BERNARD.

LE MARIAGE, L'AMOUR ET L'INDÉPENDANCE DES MŒURS

—

Il y a, comme chacun sait, de bonnes et de mauvaises mœurs. Chacun sait aussi que l'avenir sait parfois tirer des mauvaises mœurs les conséquences les plus heureuses pour « l'honnêteté publique ». Bossuet voit dans cette revanche mystérieuse les desseins de la Providence, Pangloss ceux de la Destinée, et Hartmann, métaphysicien allemand, « les ruses de l'Idée inconsciente »; il y a sur ce sujet des pages très sérieuses de William James et de Lester Ward, quelques aphorismes de Nietzsche et un joli conte d'Oscar Wilde.

Il faut donc savoir être tolérant pour les mauvaises mœurs, celles-ci peuvent être le commencement de la sagesse. Aussi nul doute par exemple que le catholicisme ne favorise bien plus que le protestantisme l'indépendance des mœurs. Un des esprits libres de notre temps, qui n'en compte pas tellement encore, M. Remy de Gourmont, ne déclarait-il pas plaisamment un jour qu'à son avis le catholicisme était une des formes les plus acceptables de l'irréligion? Dans une leçon qu'il consacrait à Cournot, au collège de France, quelque temps avant de mourir, Tarde ne disait-il pas que si Nietzsche avait vécu à l'époque de Léon X celui-ci en eût fait un protonotaire apostolique (1)?

Simple boutade, dira-t-on, mais qu'elle aurait plu à Stendhal, qui était un connaisseur! « Crois ou ne crois pas ce qu'on t'enseigne, dit le ministre de la cour de Parme à Fabrice dans *la Chartreuse* (2), mais ne fais jamais aucune objection. Figure-toi qu'on t'enseigne les règles du jeu du whist, est-ce que tu ferais des objections...? » Et, pourvu qu'on s'en tienne aux règles, le jeu permet tant de liberté! « La religion réformée est aussi favorable aux maris que la catholique est favorable aux amants. L'une va seulement à s'abstenir de ce

(1) *L'Accident et le rationnel en histoire. Revue de Métaphysique et de Morale*, 1901.

(2) Edit. Calmann-Lévy, p. 114.

qui est défendu; l'autre, qui admet les mérites des bonnes œuvres, se permet de faire un peu de mal qu'on lui défend sur ce qu'elle fait beaucoup de bien. » Un autre amateur, Casanova, confirme sur ce chapitre Saint-Evremond (1). « L'alliance des êtres les plus opposés, Dieu et le diable, écrit-il quelque part dans ses *Mémoires*, est immanquable dans la tête d'une femme vaine, faible, voluptueuse et timide. Un prêtre avait dit à [Mme X. C. V.] qu'en convertissant son mari elle s'assurait le bonheur éternel, car l'Ecriture promet en termes formels âme pour âme à tout convertisseur qui amène dans le giron de l'Eglise un païen. Or, comme Mme X. C. V. avait converti son mari, il ne lui restait plus rien à faire. Néanmoins elle mangeait maigre aux jours prescrits, mais c'était parce qu'elle le préférait au gras. »

Telle est la liberté que laissent les règles du jeu à une époque paisible. Mais survienne une crise, tout va changer. On ne saurait exagérer les conséquences désastreuses qu'eut finalement pour l'indépendance des mœurs la Révolution. La réaction qu'elle entraîna marque dans l'histoire de notre société une date qu'on ne se rappelle pas assez aujourd'hui. Il y eut entre 1790 et 1820, des pertes irréparables pour l'esprit français. « Il semble qu'on s'attache ici à ajouter à la rigueur de son sort, écrit de Trêves, en 1791, la duchesse de Saulx-Tavannes à la comtesse de Chateaubriand restée à Paris (2). La ville est un vrai tombeau et la société est fort analogue à l'habitation. Elle est composée de dévots qui exercent une tyrannie et une intolérance sans exemple. Si l'on ne va au sermon quatre fois par semaine et à vêpres tous les jours on est presque regardée comme impie... Nous voudrions, ajoute-t-elle, avoir les contes de Voltaire en vers, mais nous craignons que l'on ne puisse les avoir séparés du reste de ses œuvres. Vous seriez bien aimable de vous en informer, de les faire acheter et de les envoyer chez moi à mon laquais, qui doit m'envoyer une caisse. » Ah! charmante duchesse, pour avoir demandé de Trèves les contes de Voltaire, il vous sera beaucoup pardonné!

Mais qu'est-ce à dire à Paris même une vingtaine d'années plus tard? La police est à toutes les portes et la méfiance dans

(1) *Mémoires*, t. IV, p. 57.
(2) Pierre de Vaissières : *Lettres d'Aristocrates*, p. 385.

tous les cœurs. « Pourvu qu'on ne plaisantât, ni de Dieu, ni des prêtres, ni du roi, ni des gens en place, ni de tout ce qui est établi, pourvu qu'on ne dît du bien ni de Béranger, ni des journaux de l'opposition, ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de tout ce qui se permet un peu de franc parler on pouvait librement raisonner de tout (1). » « On hait la pensée dans vos salons, fait dire ailleurs Stendhal au conspirateur Altamira (2), il faut qu'elle ne s'élève pas au-dessus de la pointe d'un couplet de vaudeville : alors on la récompense. Mais l'homme qui pense, s'il a de l'énergie et de la nouveauté dans ses saillies, vous l'appelez cynique. N'est-ce pas ce nom-là qu'un de vos juges a donné à Courier? Vous l'avez mis en prison ainsi que Béranger. Tout ce qui vaut quelque chose chez vous par l'esprit, la Congrégation le jette à la police correctionnelle et la bonne compagnie applaudit. C'est que notre société vieillie prise avant tout les convenances. Je ne vois en France que de la vanité. Un homme qui invente en parlant arrive facilement à une saillie imprudente et le maître de la maison se croit déshonoré. » La pointe d'un couplet de vaudeville ? Quel censeur s'y risque même? « Ici on cause si facilement, si poliment, si agréablement, mais presque de rien, nous dit le polonais Kozmian, à Paris en 1829, du salon de Mme de Jumilhac, sœur du duc de Richelieu (3). C'est un feu d'artifice qui plaît tant qu'il brûle, mais ne laisse aucun souvenir. Penser n'est point ici une nécessité, il suffit de bien tourner des phrases. Je ne vois même pas qu'on y coure après l'esprit, après les bons mots. »

Il faut à ceux qui reviennent les privations de l'exil ou une bonne humeur étonnante pour ne pas sentir le froid qui règne désormais dans les salons. Le baron de Frenilly rencontra un jour, après la Révolution, chez M. Suard, l'abbé Maury et l'abbé Delille. « L'abbé Maury ne cessa de parler, l'abbé Delille ne desserra pas les dents. En sortant l'abbé Delille disait : « Il n'y a plus de conversation à Paris. » — Ma foi, disait l'abbé Maury, il faut convenir qu'on ne cause qu'en France (4). » Si l'on cause maintenant, c'est à voix basse.

(1) Stendhal : *Le Rouge et le noir.* Edit. Calmann-Lévy, t. II, p. 2-3.
(2) *Ibid.*, t. II, pp. 46-47.
(3) *Revue de Paris*, 15 janvier 1900, p. 315.
(4) *Souvenirs du baron de Frenilly. Compte-Rendu de l'Acad. des Sc. mor. et pol.*, juin 1907, p. 696.

« Le genre des soirées parisiennes, écrit encore Kozmian en 1829 (1), veut qu'il n'y ait jamais de conversation générale. On forme des a parte et chacun cause avec sa chacune dans un coin, de manière à ne pas se gêner mutuellement. » Mieux vaut ce genre encore, dira-t-on, que l'attitude des hommes et des femmes aux soirées musicales de la marquise de Ségur en 1801. « On eût dit des ennemis en présence, raconte Mme Vigée-Lebrun (2). Pas un homme ne venait de notre côté, à l'exception du maître de maison, que son ancienne coutume de galanterie engageait à venir adresser aux femmes quelques mots flatteurs. » A ce nouveau genre il n'y a qu'une Mme de Genlis qui pourrait applaudir : dans son austérité ne refuse-t-elle pas maintenant d'enseigner à la fois à deux personnes de sexe différent, ne va-t-elle pas imaginer la bibliothèque définitivement morale : d'un côté « les auteurs mâles », de l'autre « les auteurs femelles ». « Et non seulement, raconte Mme Henriette Herz (3), les uns et les autres avaient des cases séparées, mais il y avait même, pour plus de sûreté, entre les cases une distance raisonnable. » Quelle décadence!

La femme, style Empire, a déjà perdu tout son charme. « Ne trouvez-vous pas qu'elle a l'air d'une élégie? dit un mondain en apercevant dans un salon quelque beauté.— Vous croyez, ce serait donc une femme mariée (4). » Pauvre élégie de 1810, plus vertueuse encore en 1820! Missionnaires de France, Pères de la Foi l'ont confessée. « Elle a des principes, elle fait maigre, elle communie et va très parée au bal, aux Bouffons, à l'Opéra. Son directeur lui permet d'allier le profane et le sacré. Toujours en règle avec l'Eglise et avec le monde, elle offre une image du temps présent qui semble avoir pris le mot de légalité pour épigraphe (5). » Où est le temps où Mme de Neste et Mme de Polignac se battaient au pistolet au Bois de Boulogne pour l'amour du maréchal de Richelieu? Ah! que Balzac a raison de dire (6) : « Autrefois les grandes dames aimaient avec affiche, journal à la main et annonce, aujourd'hui la femme comme il faut a sa petite passion réglée comme du papier de

(1) *Art. cit.*, p. 320.
(2) *Souvenirs*, t. III, ch. VII.
(3) *Mme Henriette Herz. Sa vie et ses souvenirs. Revue rétrospective.* 1885, pp. 250-251.
(4) Balzac, *la Paix du ménage*, édit. Michel Lévy, p. 52.
(5) Id., *Etude de femme*, p. 1.
(6) *Autre étude de femme*, édit. Michel Lévy, p. 77.

musique, avec ses croches, ses noires, ses blanches, ses soupirs, ses points d'orgue, ses dièses à la clef. » Aussi quel chaste morceau joue-t-elle! « Mme Alfred de Noailles fait profession d'une raison froide, écrit Kozmian en 1829 (1); elle couvre de ridicule le sentiment, l'enthousiasme, elle est toute Française. » « L'imprévu produit par la sensibilité, note en effet Stendhal (2), est l'horreur des grandes dames; c'est l'antipode des convenances. »

L'affaissement des grandes fortunes qui remonte à la seconde moitié du XVIIIe siècle (3), mais que la Révolution a brusquement accéléré, achève ce désastre féminin. On s'élève de nos jours, dans certains milieux, contre l'usage de doter les jeunes filles qui se marient. On déclare volontiers cette coutume mesquine et bourgeoise, sans prendre garde que la dot a toujours été pour une femme la meilleure garantie d'indépendance. Fontenelle, dans un projet de République, demandait bien que les jeunes filles n'eussent rien en mariage, mais il prétendait aussi qu'elles pussent répudier leur mari sans en être répudiées. Toute la culture, toute la liberté féminine, qu'on rencontre à certaines époques, dans la société, ne s'expliquent en grande partie que par la fortune personnelle des femmes. La ruine de celles-ci, au contraire, explique seule l'amoindrissement de leur rôle social. Ce qui est arrivé à l'aristocratie de la Restauration peut servir d'expérience à toutes les classes. « Aujourd'hui, note Balzac, la femme quittée par son mari, réduite à une maigre pension, sans voiture, ni luxe, ni loge, sans les divins accessoires de la toilette, n'est plus ni femme, ni fille, ni bourgeoise, elle est dissoute et devient une chose (4). » Et sur ce point comme sur tant d'autres qui intéressent la société, Stendhal est d'accord avec Balzac (5) : « En province, les maris sont les maîtres de l'opinion. Un mari qui se plaint se couvre de ridicule, chose tous les jours moins dangereuse en France, mais sa femme, s'il ne lui donne pas d'argent, tombe à l'état d'ouvrière à quinze sous par journée, et encore les bonnes âmes se font-elles un scrupule de l'employer. »

Aussi comme tout le monde est sage! « Toute apparence de

(1) *Art. cit.*, p. 327.
(2) *Le Rouge et le noir*, t. II, p. 16.
(3) *Souvenirs du baron de Frenilly*, *op. cit*, mai 1907, p. 568.
(4) *Autre étude de femme*, p. 77.
(5) *Le Rouge et le Noir*, I, p. 132.

galanterie est sévèrement bannie des mœurs de la province. On a peur d'être destitué. Les fripons cherchent un appui dans la congrégation et l'hypocrisie a fait les plus beaux progrès dans les classes libérales. » Le peintre Delecluse, qui fait la même remarque en 1825 dans ses *Souvenirs* (1), rapporte, d'après Duvergier de Hauranne, une anecdote bien amusante à ce sujet. Chatillon, le fameux danseur qui avait fait sous l'Empire l'admiration des salons de Paris, était passé, sous la Restauration, chef du premier bureau des Affaires ecclésiastiques au ministère de l'Intérieur. Duvergier de Hauranne, qui l'avait connu une quinzaine d'années auparavant s'avisa d'entrer le voir un beau jour qu'ayant eu affaire au ministère il passait devant son bureau. « J'entamai, conta Duvergier de Hauranne à Delecluze, la conversation sur le même ton que nous prenions autrefois entre nous, mais, au bout de quelques instants, mon homme m'a pris par le bras et m'a dit : « Ah ! depuis que nous nous sommes vus, je suis bien changé ! Mes idées ont pris un autre cours et j'ai réformé ma conduite et mes discours. Je dois cet heureux changement aux conférences de M. de Frayssinous, dont j'ai suivi les conseils et, à vous dire la vérité, je vous engage à en faire autant. » Après avoir dit ces mots il appelle un garçon de bureau auquel il demanda à quelle église on prêchait le jour et quel était le bon prédicateur de la journée. Puis il ordonna qu'on lui apportât son déjeuner. J'étais un peu désappointé d'un tel changement. Sur ces entrefaites on apporta au saint homme une aile de poulet qu'il se mit en devoir de manger. Pendant ce repas, j'allais et venais et prenant machinalement un almanach je m'aperçois tout à coup que le quantième correspond à un jour de jeûne. Eh ! mais, lui dis-je, il me semble que, malgré les rigueurs de votre conduite ordinaire, vous vous permettez quelques petites inexactitudes. C'est jeûne aujourd'hui. — Allons donc. — Tenez, voyez ! — Ah ! mon Dieu c'est ma femme qui est cause de cela. Elle ne m'a pas averti ! La b..gresse ! Et encore c'est que le déjeuner a été vu dans les bureaux. » Stendhal n'aurait pas inventé la dernière phrase !

Dans cette société sérieuse et morale chacun doit être à sa place et n'en pas bouger. Le mariage vous offre sa retraite plus ou moins austère où l'on vous prie de rester en paix. Dans

(1) *Revue rétrospective. Nouv. série*, t. X, pp. 63-64.

le derniers tiers du XVIII[e] siècle les célibataires étaient la coqueluche de la société (1). Maintenant on les tient en suspicion.

« Un père de famille, déclare sentencieusement l'avocat Loiseau (2), est un ennemi constant des agitations civiles : la moindre insurrection populaire le fait trembler. Dieu tutélaire d'une épouse sensible et d'une famille nombreuse, il ne soupire qu'après leur bonheur et la tranquillité du pays. Le célibataire voit au contraire d'un œil indifférent s'élever un orage révolutionnaire. Ses affections étant concentrées dans son individu, il calcule froidement s'il ne doit pas secouer lui-même la torche fatale. » Pour n'être pas exposé à « secouer la torche fatale » mariez-vous donc, et c'est tout au plus, note Delecluze (3), si vous serez en grâce en ayant deux enfants.

Et pourtant filles et garçons se marient désormais plus tard. En vain Portalis, justifiant la différence d'âge établie pour la majorité matrimoniale entre l'homme et la femme, dans le projet de loi sur le mariage formant le titre V du Code civil, a-t-il défendu la cause de la beauté (4). « Une fille qui languirait péniblement dans une trop longue attente perdrait une partie des attraits qui peuvent favoriser son établissement. » Sans doute on ne lui répondit pas comme fit de nos jours un sénateur à l'un de ses collègues qui développait le même argument (5) : « L'esthétique, quelque hommage qu'il faille rendre à la beauté, chose passagère, ne doit pas déterminer l'œuvre nécessairement impérissable des lois. » Mais une insensible évolution des mœurs va reculer chez la femme l'âge du mariage ; une floraison nouvelle apparaît qui s'entoure immédiatement d'épines pour se protéger : « la jeune fille ». « La naissance de cette nouvelle unité sociale, écrit M. Remy de Gourmont, se marquerait, si on voulait bien la chercher (6), à quelques années près. Les lettres à Emilie sur la mythologie, de Demoustiers, sont de 1798. Les Contes à ma fille, de Bouilly, sont de 1809. Le premier de ces livres est destiné aux jeunes filles, à celle du XVIII[e] siècle, à celles qui sont sensibles, qui parlent d'amour et peut-être sans ignorance ; il ne convient pas à « la

(1) *Souvenirs du baron de Frenilly, art. cit.*, p. 575.
(2) *Traité des enfants naturels*, Paris, 1819, pp. 3 et 4.
(3) *Souvenirs inédits. Rev. rétrosp.*, 1889, 2, p. 64.
(4) Portalis : *Discours, rapports et travaux inédits sur le Code civil publiés par le vicomte Frédéric Portalis*. Paris, 1844 p. 169.
(5) Catalogne. *Journal officiel. Doc. parl. Sénat.*, 1906. *Annexe*, n° 490, p. 435.
(6) *La Jeune fille d'aujourd'hui, Mercure de France*, octobre 1901, p. 8.

jeune fille. » Demoustiers prépare à la volupté. Bouilly prépare au devoir, il s'adresse à un être nouveau, « la jeune fille ». Vers cette date les livres abondent dans le goût de celui de Bouilly qui est un mélange affreux de raison et de sentimentalisme.

« La jeune fille » sera bien gardée. On lui donnera pour gouvernante Mme de Genlis. Elle sera odieusement charmante. « Aglaé, élevée par une tante spirituelle et dévote, a d'excellents principes, de l'esprit comme un ange, cause à ravir sans être bavarde, écrit comme un ange avec une écriture superbe et met l'orthographe comme moi. Elle est adroite, dessine bien et joue du piano comme Mlle Tourterelle et déchiffre tout à livre ouvert (1) » Pauvre ange et dans quelles mains! « Plusieurs de ces vieilles femmes, écrit Stendhal dans *Lamiel* (2).qui dans leur jeunesse ont eu la facilité de mœurs d'usage en France avant le règne de Napoléon, doivent bien se moquer au fond du cœur de la gêne atroce qu'elles imposent aux jeunes filles qui ont seize ans en 1829. » Celles-ci entrent dans la vie à l'âge où leurs aînées, une quarantaine d'années plus tôt, feignaient d'en sortir désabusées. « J'ai vu commencer [vers 1780] une mode qui était le triomphe du bon ton sur la Nature, raconte le baron de Frenilly (3), les jeunes femmes ne dansaient plus dès qu'elles avaient un enfant. Elles vous disaient avec leur vingt ans et une figure de rose : « Je suis trop vieille, je ne danse plus. » Et après la Révolution ces vieilles de vingt ans avaient retrouvé leurs jambes et dansaient à 30 ans sans quitter la place. »

Trente ans! l'âge où, selon Chamfort (4), les femmes commencent à garder leurs lettres d'amour. Mais comme tout est changé, c'est l'âge maintenant où les femmes vont commencer à les écrire. « Aujourd'hui, écrira spirituellement, en 1836, Mme de Girardin, dans une de ses *Lettres parisiennes*, Julie ambitieuse et vaine commence par épouser volontairement à 18 ans M. de Volmar, puis, à vingt-cinq ans, revenue de la vanité, elle s'enfuit avec Saint-Preux par amour. Car les rêves du jeune âge maintenant sont des rêves d'or-

(1) Mme de Genlis : *Lettre à Casimir Baeker*, 23 octobre 1811, dans *Minerva*, 10 juillet 1902, p. 72.
(2) Edit. Stryenski, p. 114.
(3) *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 681.
(4) *Œuvres*, t. II, p. 146.

gueil. Voyez donc un peu les femmes passionnées qui de nos jours font parler d'elles, toutes ont commencé par un mariage d'ambition, toutes ont voulu être comtesses, marquises, ou duchesses avant d'être aimées. Ce n'est qu'après avoir reconnu la vanité de la vanité qu'elles se sont résolues à l'amour. Il en est, de même, qui ont recouru naïvement après le passé et qui, à vingt-huit ou trente ans, se donnent avec passion au jeune homme obscur qu'à dix-sept ans elles avaient refusé d'aimer. M. de Balzac a donc raison de prendre la passion où il la trouve, c'est-à-dire hors d'âge. M. Janin aussi a raison de dire que cela est fort ennuyeux, mais si cela est fort ennuyeux pour les lecteurs de romans, c'est bien plus triste encore pour les jeunes hommes qui rêvent d'amour et qui en sont réduits à s'écrier avec transports : Que je l'aime, oh! qu'elle a dû être belle! »

Mais qui songe à rêver d'amour? Si celui-ci au XVIIIe siècle touche trop à l'épiderme, depuis la Restauration il craint presque d'y toucher. « L'amour prend la couleur de chaque siècle, écrit Balzac (1). En 1822, il est doctrinaire. Au lieu de le prouver comme jadis par des faits, on le discute, ou le disserte, on le met en discours de tribune. » Mais surtout on le cache. « Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, les deux amants sont l'un à l'autre de par la nature, qu'ils s'appartiennent de droit divin, malgré les lois et les conventions humaines (2). » Lorsqu'une quarantaine d'années auparavant, dans quelque salon, Chamfort discourait ainsi, on peut imaginer qu'il ralliait facilement toutes les bonnes volontés. Il s'agit bien des lois! « Les lois qui règlent nos actions, déclare la paysanne de Restif (3), sont des conventions humaines faites pour certaines raisons, valables pour certains esprits, baroques et dignes du mépris des gens sensés. » Il est vrai que cette paysanne est « pervertie », comme toute bergère qui se respecte et comme la veuve dont parle Diderot dans *Jacques le Fataliste* (4), qui « disait plaisamment de la religion et des lois que c'était une

(1) *La Femme de 30 ans*, p. 23.
(2) Chamfort : *Œuvres*, t. I, p. 413.
(3) *La Paysanne pervertie*, lettre XCVIII.
(4) *Œuvres*, t. VI, p. 256.

paire de béquilles qu'il ne fallait pas ôter à ceux qui avaient les jambes faibles ». Mais il en est tant de valides ! Hélas! quarante ans plus tard, la Révolution les a brisées. On dirait que la France n'est plus qu'un vaste dortoir de convalescents.

Aimer au-dessus des lois après M. de Bonald! Quand le *Moniteur* insère, le 6 août 1821, la condamnation de *Jacques le Fataliste*, il faudrait une singulière audace. « Vous êtes à la fois un poète et une poésie, écrit Canalis à Modeste Mignon, dans le roman de Balzac(1). Vous avez en vous quelque chose de plus précieux que la beauté, vous êtes la fantaisie... » Fantaisie ! comme le mot est doux parmi tant de morale!... « La démarche blâmable chez les jeunes filles vouées à une destinée ordinaire change pour le caractère que je vous prête; dans le grand nombre d'êtres jetés par le hasard de la vie sociale sur la terre pour y composer une génération, il est des exceptions. Si votre lettre est la terminaison de longues rêveries poétiques sur le sort que la loi réserve aux femmes ; si vous avez voulu, entraînée par la vocation d'un esprit supérieur et instruit, apprendre la vie intime d'un homme à qui vous accordez le hasard du génie, afin de vous créer une amitié soustraite au commun des relations avec une âme pareille à la vôtre, en échappant à toutes les conditions de votre sexe, certes vous êtes une exception. La loi qui sert à mesurer les actions de la foule est alors trop étroite pour déterminer notre résolution. Mais le mot de ma première lettre revient alors dans toute sa force, vous avez fait trop ou pas assez... Prouvez-moi que vous avez une de ces âmes auxquelles on passe la désobéissance à la loi commune...Destinée à la vie bourgeoise, obéissez à la loi de fer qui maintient la société. Femme supérieure je vous admire, mais je vous plains si vous voulez obéir à l'instinct que vous devez réprimer : ainsi le veut l'Etat social. L'admirable morale de l'épopée domestique intitulée *Clarisse Harlowe* est que l'amour légitime et honnête de la victime la mène à sa perte, parce qu'il se conçoit, se développe et se poursuit malgré la famille. La famille a raison contre Lovelace. La famille, c'est la société. »

Où Balzac moralise, un Stendhal se contente de constater sans aller plus loin. Il y a, dans *Lucien Leuwen*, une page charmante à cet égard, celle où Lucien se rencontre avec

(1) *Modeste Mignon*, lettre VI.

Mme de Chastelles. « Dans la simplicité noble du ton que Lucien osa prendre spontanément (avec elle) il sut faire apparaître, sans se permettre assurément rien qui pût choquer la délicatesse la plus scrupuleuse, cette nuance de familiarité délicate qui convient à deux âmes de même portée, lorsqu'elles se rencontrent et se reconnaissent au milieu des masques de cet ignoble bal masqué qu'on appelle le monde. Ainsi des anges se parleraient qui, partis du ciel pour quelque mission, se rencontreraient par hasard ici-bas. Cette simplicité de ton n'est pas, il est vrai, sans quelque rapport avec la simplicité de langage autorisée par une ancienne connaissance, mais, comme correctif, chaque mot semble dire : « Pardonnez-moi pour un moment, dès qu'il nous plaira de reprendre le masque, nous redeviendrons complètement étrangers l'un à l'autre, ainsi qu'il convient ; ne craignez de ma part pour demain aucune prétention à la connaissance et daignez vous amuser un instant sans tirer de conséquence (1). » Les femmes sont un peu effrayées de ce genre de conversation ; mais en détail elles ne savaient où l'arrêter. Car à chaque instant l'homme qui a l'air si heureux de leur parler semble dire : « Une âme de votre portée doit négliger des considérations qui ne sont faites que pour le vulgaire, et sans doute vous pensez avec moi que... » Mais le vulgaire maintenant est partout, c'est la sécurité des honnêtes gens.

La vie d'une grande ville toutefois empêchera toujours une liberté de disparaître complètement. « Il s'est introduit et naturalisé dans nos mœurs publiques et dans nos habitudes privées, écrira en 1844 un critique du *Constitutionnel* (2), un genre d'unions qui ont cru pouvoir se passer de l'intervention légale. Ces unions se piquent souvent de vertu et de fidélité. Elles vivent tolérées, quelquefois même honorées et dans une sécurité complète. Le théâtre, ce censeur et cet instituteur des mœurs, a rompu à l'égard de ces faux ménages le long silence qu'il avait gardé. La comédie nouvelle leur montre qu'ils vivent dans un calme funeste à eux et aux autres et, par le sentiment qu'elle leur inflige, elle les somme d'entrer dans la loi commune et les pousse à entrer dans la société. Ce sujet a d'a-

(1) *Lucien Leuwen*, p. 145.
(2) Briffaut, compte-rendu du *Ménage parisien*, dans *le Constitutionnel* du 29 janvier 1844.

bord une opportunité qui lui concilie la bienveillance et il entre de plain-pied dans les mœurs. »

Le principe des mariages privés avait été défendu sous la Révolution. La comédie s'en était déjà mêlée à cette époque : le 9 brumaire au III, *l'Abréviateur universel* reproduisait une lettre curieuse d'un de ses lecteurs : « Concitoyen, on joua le 4 brumaire, sur le théâtre de l'Egalité, faubourg Germain, section Marat, à Paris, un intermède mêlé de musique, intitulé le mariage Jean-Jacques Rousseau, sujet tiré des lettres ou des *Confessions* de Jean-Jacques. Mariage fait en plein champ, sans le ministère ni de prêtre, ni d'aucun officier public, beaux discours sur les devoirs des époux, contre le célibat. » Oudot, député de la Côte-d'Or, avait défendu les mêmes idées à la Convention. « La Constitution ne regarde plus le mariage que comme un contrat civil, mais elle ne défend pas de contracter une union moins solennelle. Si le mariage est une convention formée par le consentement des parties contractantes, les mariages privés en sont de véritables auxquels il ne manque que la forme. Vous ne devez donc pas les flétrir en donnant exclusivement à ceux qui sont solennisés par la loi la qualification de légitime. » Ces mariages privés cependant n'eurent qu'une faveur passagère. Mais la coutume s'en continua dans les milieux populaires. Le docteur Villermé, au cours de son enquête sur les classes ouvrières, les notait à Mulhouse en 1838 et, remarque curieuse, on voyait là une importation parisienne. « (Les ouvriers), écrit Villermé (1), appellent ces sortes d'unions des mariages à la Parisienne et ils ont même fait pour les exprimer le verbe allemand *Parisieren*, Pariser, c'est-à-dire faire comme à Paris. » Il n'est donc pas étonnant qu'à Paris, quelques années plus tard, *le Ménage-parisien* ait paru une comédie d'actualité.

Dans ces mariages privés pourtant la femme court à cette époque plus que jamais les plus gros risques. Non seulement l'union libre ne crée pas d'obligations à l'homme, mais elle jette sur ceux qui la pratiquent une sorte de défaveur légale qui leur interdit de s'assurer la moindre sécurité pécuniaire. Et c'est compréhensible : le jour où l'union libre présenterait, d'une manière ou d'une autre, des garanties sensiblement équivalentes à celles du mariage, il est probable que

(1) *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers...*, 1840, I, p. 33.

celui-ci perdrait dans plus d'un cas sa faveur traditionnelle. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait, depuis bien longtemps, cherché à priver de toute sécurité possible les relations établies en dehors du mariage. La Révolution s'était montrée plus libérale cet à égard. L'Empire et la Restauration reprirent, avec plus de sévérité que jamais, la politique matrimoniale de l'ancien régime. Le Code civil contient un article qui sera jusqu'à nos jours le protecteur de l'honnêteté publique : Art. 6. « On ne peut déroger par des conventions particulières aux lois qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs. »

Ah ! de cet ordre public et de ces bonnes mœurs quelle histoire amusante il faudra écrire un jour ! Immédiatement la caricature de la Restauration se présente au souvenir : cet ouvrier qui, prêt de quitter son fils, lui donne ses derniers conseils : « Méfie-toi, petit, des messieurs de la ville, de ceux qui parlent bas, de ceux qui parlent haut surtout. Quand on te parlera religion, prends garde à ta poche, mais quand on te parlera morale, prends garde à toi. » Une fois de plus il faudra l'habileté des notaires pour apaiser la conscience publique ; mais les notaires parfois sont imprudents et les consulte-t-on toujours? On sait que dans la série de ses amants, Ninon de Lenclos eut Gourville après Villarceaux. Et qui sait ? n'eut-elle pas aussi un « caprice » pour le neveu de Gourville ? Quoi qu'il en soit, elle eut pour celui-ci un souvenir charmant avant de mourir. Le dix-neuf décembre 1704 elle écrivait dans son testament (1) : « Je donne à M. de Gourville, neveu de M. de Gourville, pour les obligations que j'ay à l'oncle ma maison où je loge et à cause que je l'ay toujours et personnellement aimé. » Quelle phrase dangereuse ! des obligations envers un amant ! L'aveu d'une autre tendresse ! Ah ! n'écrivez jamais cela dans vos testaments, Ninons qui vivez de nos jours ! Il faut, pour une donation, que l'affection soit honnête. Ce sont de très distingués professeurs de droit qui vous le disent (2). Un président de la Cour de cassation persuada quelque temps à celle-ci de fermer le dessus des yeux (3). C'était pourtant un catholique. On prétendit qu'il

(1) *Testament de Ninon de Lenclos* publié par le vicomte de Grouchy, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, 1893, p. 93.
(2) Labbé sous Cassation, 15 juillet 1878 (*Sirey*, 79, 1,393) ; A. Colin (*Dalloz*, 1907, 1, 137).
(3) Président Bonjean (Cassation, 21 juillet 1868. *Sirey*, 1868, 1,411).

n'écoutait que « la théorie pure (1) ». Quand il disparut, l'ordre moral se rétablit sous toutes les toques.

Il serait à souhaiter, cependant, pour la cause de l'indépendance des mœurs, que le Code pût s'accommoder de plus de liberté. On a réformé le mariage, on parle de l'accommoder encore aux nouvelles tendances, mais on néglige trop de modifier ce qu'on pourrait appeler les « à côté » du mariage, cet esprit général qui tient continuellement en suspicion les unions plus libres. Ordre public ! Bonnes mœurs ! Si, dans certains domaines, on se défait peu à peu de cet esprit de la Restauration, qui a pesé sur nous jusqu'à nos jours, on devrait tenir à ne plus s'attarder, à d'autres égards, à la conscience des robins de l'ancien régime.

ALFRED DÉTREZ.

(1) Labbé, *note citée.*

LES SOUTIENS DE L'ORDRE

(*Suite* [1])

—

XIX

La société de chasse de Vince avait lancé un appel à tous les chasseurs de la région.

Ils vinrent se réunir, nombreux, au café du Globe, un soir, autour de tables chargées de bocks. Des commerçants, des industriels, jusqu'à des fonctionnaires, s'y rencontrèrent. Le café du Globe, dont les vastes salles étaient vides, d'ordinaire, s'emplit d'une clientèle inaccoutumée. Il y avait jusqu'au chef de cabinet du préfet, serré dans des vêtements à dessein étroits, et dont un faux-col trop haut emprisonnait le cou à la manière d'un carcan. Il s'appelait M. de Bergerac; il se vantait volontiers d'avoir chassé le lion, quand il habitait l'Algérie, autrefois. M. de La Musardière lut une lettre de M. de La Goize. Celui-ci s'excusait de ne pouvoir être présent. Il annonçait qu'il adhérait d'avance aux décisions qui pourraient être prises.

Tout d'abord, l'assemblée, ainsi qu'il convient à toute assemblée, fut pleine de confusion. Il en était qui se provoquaient à parler, puis hésitaient, et enfin s'y refusaient, comme par modestie. Cette manière aurait pu se prolonger longtemps, si M. de La Musardière, en qui demeurait l'aptitude à commander, n'avait, le premier, pris la parole. Il parla longtemps des joies de la chasse, et du bonheur éprouvé à être ensemble, des traditions françaises. L'impression fut que ses idées étaient larges, mais ses projets non moins irréalisables. Il émit jusqu'à celui d'une chasse aux flambeaux, avec piqueurs à cheval et meutes hurlantes. On convint qu'il possédait une imagination grandiose. Il y avait là un ancien avoué, devenu suppléant du juge de paix de Vince. Il était énorme et gras, et s'appelait Gourdol. Il opina que cette

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 176, 177 et 178.

chasse devait être, avant tout, une occasion de dîner fort gaillardement. Son opinion eut du succès. M. de La Musardière répliqua, en riant, que la splendeur de ses projets n'empêcherait pas le reste ; il se vantait d'être une des bonnes « fourchettes » de la région.

Quelqu'un fit observer qu'il s'agissait d'abord de décider où se ferait la chasse. Au-dessus de Beauséjour, s'étend un vaste plateau boisé, coupé par un ravin d'une étendue de plusieurs kilomètres, profond et large. M. de La Musardière opina que c'était là une situation excellente.

Il fut approuvé, et presque aussitôt l'on décida que cette chasse aurait lieu le troisième dimanche de novembre. Un dîner réunirait, le soir, les chasseurs à Vince, à l'hôtel de la Croix d'Argent.

— Messieurs, s'écria alors le notaire Crottet, tout cela est fort beau, mais nous n'avons pas décidé quel gibier nous chasserons.

M. de La Musardière déclara qu'à Beauséjour il y avait des lapins, mais il était d'avis qu'on chassât le daim.

Un chasseur fit remarquer timidement qu'on ne rencontrait pas de daims dans les bois de Beauséjour.

Cette observation fut accueillie par un murmure méprisant. Gourdol répliqua que rien n'est plus simple que de se procurer un daim. Il en profita pour affirmer sa préférence pour le chevreuil. Il le jugeait une bête plus distinguée et de chair plus fine. A l'appui de cette opinion, Gourdol prétendit que le Président de la République, à Rambouillet, ne chasse que le chevreuil.

Il en résulta que les opinions se divisèrent. M. de La Musardière rallia autour de lui l'opposition au ministère, qui tint pour le daim, tandis que le parti du gouvernement voulut le chevreuil.

— Il est impossible de rien faire en France, murmura M. Crottet dans son groupe ; ne voyez-vous pas que la question devient politique ? les républicains se passionnent pour le chevreuil, tandis que les réactionnaires et les modérés veulent le daim.

On vota à mains levées ; le daim l'emporta. Le procureur, M. Demort, se pencha vers le chef de cabinet :

— Je crois, dit-il, que ce n'est point ici la place d'un fonctionnaire.

M. de Bergerac répondit qu'une autre fois on ne l'y verrait pas. « Ce choix de daim, ajouta-t-il, indique suffisamment que les réactionnaires sont la majorité. »

— Avez-vous remarqué, dit M. Demort, que les officiers ont tous voté contre le chevreuil ?

— Il fallait s'y attendre, reprit M. de Bergerac. Voilà qui prouve que la République a d'excellentes raisons d'être vigilante.

Il fut décidé que deux daims seraient achetés à Lyon, au jardin d'acclimatation. M. de La Musardière se fit fort d'obtenir quatre cavaliers trompettes d'un régiment de cavalerie de la garnison. On les habillerait de rouge, et ils sonneraient du cor. Cette proposition fut acclamée.

M. de Bergerac, en quittant la salle, salua avec froideur M. de La Musardière. Il apparut alors nettement que le choix du daim était une protestation déguisée contre la politique ministérielle.

— Monsieur l'abbé, disait, le lendemain, M. de La Musardière à M. l'abbé Picquenet, j'ai compris, hier, que le gouvernement a de nombreux adversaires. Les élections ménageront des surprises. Ces réunions permettent le rapprochement inattendu de gens qui s'imaginent souvent très éloignés par les opinions. Il est bien certain qu'hier nos amis ont tous voté pour le daim, et ils étaient les plus nombreux.

XX

C'étaient deux vieux daims, nés de parents captifs depuis plusieurs générations. Ils n'avaient jamais dépassé la pelouse où ils étaient nés, et où ils vivaient prisonniers, pour le plaisir des familles. Quelquefois, des enfants leur jetaient des pierres, afin de les voir bondir à la manière des bêtes sauvages. Des promeneurs, rien qu'à les regarder, prenaient le désir des voyages. Accroupis sur un lit de foin et de gazon, ils considéraient les verdures lointaines et inaccessibles. Quelquefois, ils se dressaient contre les grilles, sur leurs pattes nerveuses et fines, flairaient, puis revenaient se coucher en rond, ou bien, avant de s'étendre, ils galopaient autour de leur prison et broutaient le gazon maigre et rare.

Un jour, une pancarte blanche, accrochée aux grilles, annonça en lettres noires qu'ils étaient à vendre.

Ce fut alors que M. de La Musardière et M. Crottet allèrent à Lyon pour s'en rendre acquéreurs. Avant de les acheter, le comte demanda au gardien s'ils étaient méchants.

— Je ne les connais pas, répondit l'homme ; mais il en est de dangereux qui foncent sur les chasseurs.

— Diable ! fit M. Crottet.

— Vous le voyez, s'écria héroïquement M. de La Musardière, nous pouvons avoir une chasse mouvementée. Je le savais, en proposant le daim. C'est d'ailleurs une bête plus aristocratique que le chevreuil ; aujourd'hui, le chevreuil est servi sur toutes les tables. Notre chasse, je vous assure, sera belle Quoi de plus beau qu'une chasse ? On est grisé par l'odeur de la poudre, l'air vif du matin, les sonneries des trompes. Tout cela est magnifique, monsieur.

— Notre chasse sera belle, grâce à vous, monsieur le comte, répondit M. Crottet. Et c'est là, ajouta-t-il plus bas, ce qui rendra furieux nos adversaires.

— Certains, cependant, diront encore, reprit M. de La Musardière, que les conservateurs compromettent le succès de toutes les entreprises dont ils se mêlent, tandis qu'on ne peut rien faire sans nous. N'est-ce point nous, encore, qui donnons de l'argent aux élections, quand il s'agit de lutter contre les candidats anarchistes, ou qui ne valent guère mieux ?

— Evidemment, s'écria M. Crottet, que les plaintes de M. de La Musardière flattaient.

M. Crottet était le notaire de l'aristocratie de Vince et des environs. Il avait de l'élégance et des manières de bonne compagnie.

— Je suis d'une vieille famille de robe, disait-il volontiers.

A la vérité, la tradition orale rapportait que son grand-père était commissaire de la Convention à Vince. Il avait autrefois fait couper la tête des grands-parents de ceux avec qui les petits-fils entraient en coquetterie. La partie des bois de Beauséjour qui appartenait à M. Crottet provenait, disait-on, des biens nationaux. Mais sa fortune effaçait ces souvenirs, et le notaire était uni à ceux que ses ancêtres avaient pillés, par le souci de conserver leurs dépouilles.

La chasse partit de Vince au lever du soleil. M. de Bergerac s'abstint d'y venir, ainsi que le procureur, M. Demort. Les chasseurs étaient au nombre d'une centaine. La plupart portaient des guêtres de cuir, qui emprisonnaient leurs jambes, et atteignaient leurs genoux. Des provisions de munitions chargeaient leurs ceintures. Il en était dont le chapeau s'ornait d'une plume, ce qui leur donnait un air chevaleresque. Des commerçants y coudoyaient des industriels, des officiers en civil, des hobereaux, mais M. de Larmance ne s'y trouvait point, n'étant pas encore revenu de son voyage de noces, qu'il prolongeait.

Au départ de Vince, les cors jouèrent. Les sonneurs précédaient les voitures où les chasseurs s'entassaient. La matinée était humide et froide. Une brume glacée s'élevait, et les champs apparaissaient étincelants de givre.

Malgré les appels des cors, la chasse traversa Vince sans éveiller ni curiosité ni émotion, à cause de l'heure matinale. Il n'en fut pas de même à Beauséjour, où elle était attendue comme un événement. Elle entra, précédée par les gamins du village. Les habitants, pour la plupart, regardaient passer les chasseurs avec ce certain respect qu'inspirent aux esprits simples les gens fortunés.

Le menuisier Charlou, qui, les poings sur les hanches, considérait le cortège en souriant narquoisement, interpella le buraliste Piédaloup.

— Alors, lui dit-il, les bourgeois s'en vont donc aujourd'hui tirer le lapin ?

Ces paroles froissèrent Piédaloup ; il se considérait comme un bourgeois.

— Je ne m'en plains pas, répondit-il ; je vendrai, ce matin, du scaferlati supérieur. Et puis, ce n'est pas pour chasser le lapin, qu'ils sont venus, mais pour chasser le cerf.

— Le cerf ! s'écria Charlou ; ben, moi ! ça ne m'en impose pas qu'ils chassent le cerf. Mais je ne savais pas qu'il y eût de ces bêtes-là à Beauséjour.

— Quand il n'y en a pas, on en achète, répondit aigrement Piédaloup.

— C'est donc des cerfs de ménagerie? Fallait le dire ! Charlou s'en alla, en crachant à terre avec mépris.

Sève ne se montra pas; il regarda le cortège, caché der-

rière les rideaux de ses croisées. Il ne voulait pas, disait-il, paraître se déranger pour de semblables plaisanteries, dignes d'un âge de barbarie. Il prétendait représenter à Beauséjour l'intelligence, la science et l'humanité.

M. de La Musardière, M. Crottet et leurs domestiques étaient partis en avant, avec les cages qui contenaient les daims.

Peu à peu, la brume s'était dissipée ; un soleil jaune d'automne perçait les nuages. Les chasseurs s'essaimèrent derrière les arbres et les buissons, en silence. Gourdol, qui soufflait et suait, avait apporté un pliant, pour se tenir sans fatigue à l'affût, assis, le fusil entre les jambes.

M. de La Musardière fit à ses domestiques ses dernières recommandations.

— Prenez garde, leur dit il, quand vous rendrez la liberté à ces animaux ; il en est qui sont méchants ; ils pourraient se retourner contre vous avec furie.

Une fanfare de cors éclata ; c'était lesignal. Des têtes émergèrent des buissons, un frémissement parcourut les crêtes. Les chiens aboyèrent ; une des cages venait d'être ouverte.

— Vous allez voir, avait dit M. de La Musardière à M. Crottet. Ce sera le cas de dire que nos fauves vont filer comme des daims.

Ils virent alors un daim sortir, et regarder, comme étonné. Puis un frisson l'agita tout entier, et il partit en bondissant. Les cors sonnaient ; les chiens hurlaient ; le daim, poursuivi, courait, affolé ; mais bientôt ses pattes engourdies par une trop longue captivité se fatiguèrent. Il essaya de gravir l'un des talus du ravin. L'abri d'un buisson, tout en haut, l'attirait. De la terre et des pierres glissèrent. Deux coups de feu éclatèrent. L'animal parut perdre pied, roula jusqu'au fond, entraîné par un rocher, resta un moment accroupi, puis se releva. Il se tenait sur trois pattes, tout gémissant ; un peu d'écume coulait de sa gueule, et il regardait devant lui, douloureusement. Alors, M. de La Musardière se glissa tout près, et tira presque à bout portant ; la bête bondit deux fois, puis s'affaissa lourdement.

M. de La Musardière, tout heureux, se dressa. Des chasseurs, de divers côtés, l'imitèrent. Très gravement, il coupa le pied du daim mort.

— Ce soir, dit-il, je l'offrirai à Mme de La Musardière.

Et l'autre daim? Les chasseurs réclamaient le second daim.

Celui-ci se montrait récalcitrant. A peine venait-il de sortir de sa cage qu'aussitôt il y rentrait, pour s'y blottir, comme autrefois, au jardin d'acclimatation, quand les enfants lui jetaient des pierres. Plus les cors sonnaient, plus les chiens aboyaient, et plus il se cachait, tremblant.

M. de La Musardière proposa qu'on le laissât. Il jugeait cet incident ridicule. La bête servirait pour une autre chasse; d'ici là, elle apprendrait la pratique de la liberté.

M. Crottet prétendit qu'il en est des daims comme des chevaux; il y en a de vicieux.

M. de La Musardière se rendit compte que l'effet qu'il pensait produire avec cette chasse était compromis. La plupart des chasseurs se montraient mécontents de s'être gelés en vain par ce matin glacé d'automne. Certains même jugeaient déjà qu'une chasse au chevreuil aurait été bien plus intéressante. Les chasseurs se dispersaient dans les bois; mais les aboiements des chiens, les appels des cors avaient fait un tel tapage que, maintenant, plus un lapin ni un oiseau ne se montraient.

M. de La Musardière, cependant, fut d'avis que les chasseurs fissent une entrée solennelle à Beauséjour.

Deux gardes ouvrirent la marche. Ensuite, vinrent les sonneurs de cor. Le daim était porté sur un brancard, par quatre domestiques en livrée; les meutes et les chasseurs suivirent.

M. de La Musardière marchait d'un pas triomphal. Les sonneries des cors exaltaient son enthousiasme. A un moment, il prit le bras de M. de La Goize.

— Mon cher baron, lui dit-il, on se croirait en monarchie.

XXI

Si M. le comte de La Musardière s'offrit la joie d'une telle illusion, le troisième dimanche de novembre, quelle dut être sa déception le dimanche suivant! Ce jour-là, Rasclard et Grataloup vinrent donner une conférence au village. Ils l'annoncèrent par des affiches rouges. Ils devaient parler « de la République sociale, et du prolétariat des campagnes ».

M. l'abbé Picquenet s'en émut. Il se rendit à Vince, pour en entretenir M. de La Musardière. Celui-ci lui conseilla un silence

hautain, en présence des provocations qui pourraient venir de si bas.

L'abbé Picquenet écrivit à M. Larrivet. Il avait admiré, en des circonstances diverses, ses raisonnements sains et ses idées fortes. Il faudrait, disait le curé, pour répondre, dimanche, à ces anarchistes, quelque contradicteur vigoureux, à la pensée nourrie de la moelle scolastique. M. Larrivet déclara qu'il irait réfuter les sophismes de Rasclard et Grataloup; les prudences politiques ne l'arrêteraient pas. M. Picquenet admira cette décision; elle témoignait, pensait-il, d'une âme généreuse, en des temps où elles sont rares. Il regrettait que tous les catholiques n'eussent pas le même courage.

Binet n'osa pas refuser aux socialistes la salle de la mairie. Il la fit accorder par son adjoint. D'ordinaire, il évitait ainsi de se compromettre en ne mécontentant jamais un parti, quel qu'il fût. Les organisateurs espéraient un nombreux public. Comme c'était un dimanche, des ouvriers vinrent de Portes, distant de six kilomètres, et où existaient des papeteries. Au fond de la salle, une estrade fut dressée, avec des planches portées par des tonneaux. Les murs étaient ornés de cartouches aux armes de la République, et, de distance en distance, il y avait des trophées de drapeaux. Vers deux heures et demie, des groupes commencèrent de se diriger du côté de la réunion. Ils venaient des cafés en discutant; les filles, qui allaient bras dessus, bras dessous, les suivaient jusqu'à la porte, puis s'arrêtaient, et riaient, sans oser entrer. Les derniers coups des êpres tintèrent; des chiens se poursuivaient sur la place en gambadant. Il faisait un après-midi gris et monotone. M. Larrivet et M. du Rosset sortirent de la cure, où ils avaient déjeuné. L'ancien avoué s'agitait pour dissimuler son émotion.

— Je serai calme, disait-il, mais j'ai pensé qu'il convenait que j'allasse répondre. Nous autres, conservateurs, nous demeurons trop chez nous; depuis longtemps, nous devrions aller au peuple.

M. du Rosset le considéra avec admiration.

— Malheureusement, ce n'est pas possible à tout le monde, répondit-il. Il faut tellement de conditions intellectuelles, morales et physiques. Ainsi, je vous accompagne avec plaisir, et je vous admire, mais je ne possède pas les qualités qui conviennent pour porter la bonne parole; mon tort a été de me

spécialiser dans cette question des timbres-poste. Et je sais que tous ces gens-là, hélas ! se désintéressent profondément de cette science dont l'étude peut plaire seulement à des esprits cultivés et délicats.

M. Larrivet posa la main sur l'épaule de son compagnon :

— Le moment est venu, M. du Rosset, où nous devons nous occuper des questions brûlantes et épineuses du temps présent.

Sur ces mots, ils entrèrent. Personne ne prêta attention à eux. Trois heures avaient sonné depuis longtemps, et, ni Rasclard, ni Grataloup ne paraissaient. D'un bout à l'autre de la salle, les assistants, pour oublier qu'ils s'ennuyaient, se lançaient des quolibets. Quelques-uns étaient allés au théâtre à Vince. Ils se rappelaient comment les spectateurs du parterre manifestaient d'ordinaire leur impatience, et ils frappaient de leurs pieds à terre, en cadence ; alors, les autres les imitaient, et bientôt, du plancher mal joint, monta une poussière âcre. Un loustic imita le chant du coq. Sa plaisanterie obtint du succès. Un autre lui répondit. Il y eut de gros rires. Maintenant, certains s'efforçaient à beugler, d'autres, à braire. Un ancien zouave crut devoir faire le lion.

— Voilà cependant, observa M. Larrivet, ce que l'on appelle le peuple souverain.

Enfin, on entendit une voiture s'arrêter. Charlou parut sur l'estrade. Il avait une églantine à la boutonnière et semblait très ému. Il fit signe qu'ils étaient arrivés. A l'entrée de Rasclard et de Grataloup, le tapage se changea en applaudissements. Rasclard était de taille moyenne. Il portait de longs cheveux, et la barbe taillée en pointe, pour se donner l'air artiste. Son regard avait le dépoli des flacons dont le verre cache le vide.

Sur son veston, une large cravate se déployait. Jadis, il s'était essayé à la littérature. A cette époque, il chantait son âme; il la comparait tour à tour à un jardin, à une infante, à une première communiante et à une fille de joie. Il disait volontiers qu'il enviait l'ignorance des nègres, et travaillait à oublier ce qu'il savait, pour devenir plus personnel. Un jour, Rasclard avait pensé qu'il lui serait plus facile de faire l'éducation des foules que de s'efforcer de continuer la sienne : il résolut d'aller au peuple. A Vince, il s'était insinué d'abord dans la politique locale; il présidait des réunions, dirigeait des élections.

Il occupait ainsi les loisirs que lui laissaient ses fonctions dans les bureaux de l'octroi, où il avançait rapidement, car la préfecture et la mairie le jugeaient redoutable.

La personnalité de Grataloup était moins complexe. Celui-ci faisait, de la politique, toute sa profession. Quand il n'organisait pas des campagnes électorales, il gagnait chichement sa vie, en écrivant la chronique de la rue, dans un journal de défense républicaine, mais il inclinait vers le socialisme, car telle était l'orientation que paraissait prendre alors le gouvernement, et comme son esprit était monarchique, malgré qu'il s'en défendît, il avait en grand respect ce qu'il appelait les droits de l'Etat.

Charlou expliqua tout d'abord qu'il fallait nommer un président. Le nom de Poudevigne fut prononcé, mais le boucher ne répondit pas. Cette dérobade étonna. Poudevigne fuyait les manifestations politiques, depuis que les cuisines du château se servaient de nouveau chez lui. En son absence, le nom de Charlou fut acclamé. Il accepta en souriant. Maintenant, il fallait nommer deux assesseurs. Quelques voix crièrent le nom du cafetier Lombard et celui du serrurier Muzon. Plumier, qui cumulait à Beauséjour les fonctions d'écrivain public et de crieur, fut appelé comme secrétaire.

Tout de suite après avoir remercié les citoyens, Charlou présenta les orateurs en termes enthousiastes, violents, et confus.

Il recommanda le silence pendant les discours, puis il donna la parole à Grataloup. M. Larrivet, qui était décidé à répondre, s'était glissé jusqu'au bas de l'estrade, en compagnie de M. du Rosset. Il dressait sa haute taille, et attendait le moment favorable pour intervenir.

Un long silence s'établit peu à peu. Grataloup se leva. Tout au début, il parla de la chasse au daim du dimanche précédent. Il protesta contre les distractions sanguinaires des riches, qui donnent la chasse aux bêtes, pour le plaisir cruel de verser le sang. Il accusa le clergé, les couvents et l'enseignement religieux, de causer les malheurs présents. Puis, il expliqua comment lui était venue la foi socialiste. Ses phrases suivaient un balancement, toujours le même, que son geste et toute sa personne accompagnaient. Longtemps, lui aussi, les raisonnements des riches l'avaient séduit. Autrefois il écoutait en souriant les orateurs socialistes, puis, un jour, en visitant les quartiers

ouvriers dans les villes industrielles du Nord, il s'était demandé pourquoi il y a des citoyens riches tandis que d'autres ne le sont pas. « Citoyens, s'écria-t-il, ayez la foi socialiste, et bientôt, il n'y aura plus ni riches ni pauvres. »

Il termina en criant : « Dans quelques mois, vous voterez tous pour un socialiste! »

Ces paroles furent très applaudies. L'instituteur Sève exultait.

Un ouvrier de la papeterie de Portes se leva et cria : « Le citoyen Grataloup se prétend socialiste; qu'il nous explique pourquoi il écrit dans les journaux bourgeois ! »

Des voix répondirent : « Parfaitement! » Alors Grataloup expliqua qu'il gagnait sa vie comme il pouvait. Il n'écrivait que dans les journaux républicains, mais quand viendrait le règne du socialisme, il n'existerait que des journaux socialistes.

L'assistance jugea cette réponse satisfaisante.

Rasclard se leva pour parler. Les murmures, peu à peu, s'apaisèrent. Il avait une réputation d'orateur. D'un geste large, il caressa sa chevelure, puis il commença par annoncer la venue prochaine du paradis collectiviste.

— « Citoyennes et citoyens, dit-il, deux partis se partagent de plus en plus le pays : le parti du passé, et celui de l'avenir. Citoyens, soyez avec celui de l'avenir.

« Jusqu'à présent, citoyens, on vous a appris à croire; nous apprendrons désormais à vos enfants à savoir. Il est temps de disperser les fantômes du passé, qui nous poursuivent comme des divinités malfaisantes, et d'aller vers la lumière de la science. »

Sève applaudit, et s'écria :

— Torquemada ne doit pas être content!

— Non, reprit Rasclard, Torquemada, s'il vivait, n'aimerait pas les socialistes. Mais que dis-je, Torquemada ne vit-il pas? Ne répète-t-il pas sans cesse que, nous socialistes, nous voulons vous dépouiller de vos économies, de votre petite propriété? Citoyens, les Torquemada d'aujourd'hui mentent comme ceux d'hier.

Alors, Lombard se pencha vers Plumier, qui passait pour savant, à cause de sa profession d'écrivain public, et il lui dit

à l'oreille : « Qui c'est, Torquemada ? C'est pourtant pas le curé, il s'appelle Picquenet. »

Et Plumier lui répondit : « Je crois que c'est un pape du temps de Charlemagne. »

Le serrurier Muzon murmura : « Il y a donc bien longtemps que les pauvres gens sont malheureux ? »

— Non, citoyens, continuait Rasclard, les socialistes ne veulent pas vous dépouiller de vos biens. Le socialisme respectera votre propriété. Il fera seulement plus riches ceux qui sont pauvres. Les socialistes veulent la terre à ceux qui la cultivent, la mine à ceux qui la creusent pour en extraire le charbon, l'usine aux travailleurs. N'est-ce point juste ?

Des voix crièrent : Si ! Si !

— Je sais bien, continua-t-il, que les cléricaux vous répondront : « Vous voulez donc le règne de l'utopie ? » Citoyennes et citoyens ! croyez-moi ; l'utopie d'aujourd'hui sera la réalité de demain. Il vous diront encore : « Vous voulez la tyrannie de l'Etat ? » Répondez-leur : « Vous, voudriez celle de l'Eglise ! » Citoyens ! L'Etat de demain sera la Providence de demain. Cette Providence sera une divinité nouvelle qui s'appellera la Justice. Elle fera que chacun sera payé selon son travail. Ici, il y a des ouvriers d'usine qu'un métier rude épuise. Je sais bien ce qu'ils auraient le droit de dire : « Comment pourrait-on nous payer selon notre travail, nous qui peinons dans des ergastules, occupés à des travaux qui détruisent nos corps plus qu'ils ne les font vivre ? « Je leur répondrai : « C'est pourquoi il faut aimer la science ; la science aidera à votre délivrance. Nous avons déjà subjugué le tonnerre, qui foudroie vos bœufs, incendie vos maisons quand ses boules de feu les visitent. Vos ancêtres pensaient que c'était une manifestation diabolique. Maintenant, cette foudre redoutable est mise en bouteilles comme le vin. Elle court le long d'innombrables fils ; elle s'appelle l'électricité, éclaire les villes, transmet la parole et l'écriture. Demain, elle mettra en mouvement vos charrues, vos batteuses ; elle allégera la tâche du mécanicien à l'usine. Il suffit déjà de presser un bouton, pour que des trains se mettent en marche. L'homme n'aura bientôt qu'un geste à faire, et la nature lui obéira. »

L'assemblée écoutait, immobile, tandis que le jour, peu à peu, déclinait.

Quelqu'un s'écria : « Ce sera trop beau ! »

Rasclard continua : « Nous élèverons la Cité future, celle où il n'y aura plus ni patrons, ni ouvriers, mais où le patron deviendra un ouvrier parmi ses ouvriers ; celle où il n'existera plus de salariés, mais des hommes échangeant leurs biens ; où il n'y aura plus d'argent, car tout appartiendra à tous, puisque tout sera à l'Etat, qui incarnera la Justice ; où, puisque l'Etat étant tout, l'État ne sera plus rien ; où il n'y aura plus de guerres, ni entre citoyens, ni entre nations, puisque les hommes, étant moins misérables, seront moins féroces, et aussi parce que nous serons tous du même avis.

» Citoyennes et citoyens, bâtissons ensemble la Cité future : Vive la Révolution sociale ! »

Grataloup donna le signal des applaudissements. Une immense acclamation accueillit les paroles de Rasclard.

M. Larrivet se leva alors, et demanda la parole. Des murmures accueillirent le contradicteur. Des voix lui crièrent : « Assis ! assis ! »

— Citoyens, déclara Charlou, le bourgeois qui trouble notre réunion ne peut être qu'un clérical.

— Parfaitement, répondirent plusieurs voix.

Une autre cria : « A bas la calotte ! »

— Je prétends, répondit M. Larrivet, user de mon droit de citoyen, en demandant à répondre, dans une réunion publique et contradictoire.

— Vous pouvez, s'écria Charlou, mais vous ne devez pas faire de bruit.

M. Larrivet monta sur l'estrade, et protesta de ses intentions pacifiques.

— Je suis, dit-il, M. Larrivet.

— Dites « citoyen », cria Grataloup.

— Je suis, si vous le préférez, le citoyen Larrivet. Je demande simplement aux deux honorables orateurs ce qu'ils pensent de l'abrogation de la loi Falloux.

Un murmure s'éleva. Le citoyen Grataloup se dressa.

— Citoyens, dit-il, soyez calmes. Il n'est pas besoin d'être sorcier pour comprendre que le citoyen Larrivet est venu avec l'intention de troubler une réunion qui, dans nos intentions, devait être paisible. Nos deux discours auraient dû le renseigner sur notre opinion touchant la loi Falloux. Nous avons

dit : « Il y en a qui vous répètent : il faut croire; Nous vous répétons : Il faut savoir. » Cela aurait dû suffire à apprendre au citoyen Larrivet que nous sommes les adversaires irréductibles de l'enseignement des curés.

Des applaudissements répondirent à cette déclaration.

Alors, un homme surgit de la foule ; il était vêtu d'une blouse bleue, et il cria : « A bas la loi Falloux ! »

— Savez-vous ce qu'est la loi Falloux? interrogea M. Larrivet.

— Citoyens, répondit l'homme à la blouse, nous n'avons pas besoin de le savoir, puisque nous voulons la supprimer.

Les applaudissements, durant un long moment, ne discontinuèrent pas. M. Larrivet voulut parler encore. Charlou essaya de l'en dissuader; ils parlementèrent.

— Citoyens, s'écria M. du Rosset, il est abominable que, dans une réunion publique et contradictoire, la liberté de la parole ne soit pas respectée.

Une voix lui répondit : « Si nous sommes en République, c'est pour user de la liberté; nous avons le droit de faire du bruit, si c'est notre plaisir. »

Alors, ce fut un tapage assourdissant. Des poings se tendirent vers M. Larrivet. Il se décida à descendre de la tribune en protestant dans le bruit. Charlou proposa l'ordre du jour suivant, qu'il brandit avec fureur :

« Les citoyens de Beauséjour, réunis au nombre de deux cent cinquante, après avoir entendu les déclarations des citoyens Rasclard et Grataloup, répudient les menées cléricales des obscurantistes, saluent la venue prochaine de l'Etat futur, qui sera l'Etat socialiste. »

Quelques mains se levèrent. A la contre-épreuve, deux protestèrent : celles de M. Larrivet et de M. du Rosset. Charlou déclara l'ordre du jour voté à l'unanimité.

L'assistance s'écoula. Quelques ouvriers de Portes entonnèrent « l'Internationale », mais les paysans se tinrent plus silencieux. Il y en avait deux, qui disaient dans un groupe :

— Ils parlaient bien, mais je ne me rappelle plus un mot de ce qu'ils ont dit.

— Je croyais qu'ils causeraient sur les ouvriers des campagnes, observa l'un d'eux.

L'autre répondit : « Ils en parleront la prochaine fois. Ce

serait trop beau si l'on n'avait plus rien à faire, et si le tonnerre faisait tout. »

— Moi, dit un troisième, je n'y crois point. Le tonnerre est tombé l'année dernière sur ma maison, et m'a tué deux moutons. Ça ne fait rien, quand on parle aussi bien, on doit être savant, et gagner beaucoup d'argent. Il paraît que Rasclard va se présenter aux prochaines élections; mais je préfère Gambade. Il me rappelle Gambetta qui, un jour, me serra la main, à Vince.

Peu à peu, la foule se dispersait. Dans un groupe, Sève pérorait : « Et vous, disait-il, s'adressant au cantonnier Bergeron, vous applaudissiez Rasclard, tout à l'heure, quand il disait que mon enseignement consiste à apprendre à savoir, et non pas à croire. Cependant, vous envoyez votre fils chez les ignorantins. Vous avez tort, mon ami, cela vous nuira. Vous êtes fonctionnaire, ne l'oubliez pas. Il est juste que la République s'occupe d'abord de ceux qui fréquentent ses écoles. Bergeron, mon ami, vous manquez de prudence et de logique. »

Le paysan baissa le front. Il répondit : « J'avions rien compris, mais j'applaudissions quand même, parce qu'ils parlaient bien. Pour ce qui est de mon garçon, je l'envoie où il me plaît. Les frères en valent d'autres, bien qu'ils ne soient pas allés à la Normale. »

— Père Bergeron, reprit l'instituteur, ce sont les ignorantins qui ont dû vous apprendre le français.

Le père Bergeron se fâcha, et répondit : « J'en savions toujours assez pour être honnête, et valons mieux que vous, qui êtes un Jean-Foutre. »

Comme la discussion menaçait de devenir violente, l'instituteur jugea préférable de se retirer. Rasclard, Grataloup et Charlou entraient à ce moment au café de la Boule.

— Je vais, dit-il, retrouver les orateurs.

Et, d'un pas solennel, Sève se dirigea vers le café.

Deux ouvriers demeuraient encore à causer sur la petite place, devant la mairie.

— Tout de même, serait-ce beau! disait l'un d'eux, si l'on n'avait plus rien à faire; si le tonnerre faisait marcher les charrues et les machines.

— Il faudrait cependant bien, répondait l'autre, faire la soupe qu'on mange.

— On irait, reprenait le premier, à la distribution deux fois par jour, comme à la caserne; mais il n'y aurait pas de salle de police.

Et l'autre conclut : « Bien sûr que ce serait le paradis. »

GEORGES LE CARDONNEL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXVIII. — La Pucelle.

M. DESMAISONS. — Vous aussi?

M. DELARUE. — Oui, j'ai pour elle une vieille admiration sentimentale.

M. DESM. — Eh bien?

M. DEL. — Eh bien, je la défends quand on l'attaque.

M. DESM. — Soit, mais par qui a-t-elle été attaquée?

M. DEL. — Voyons?

M. DESM. — Je vous assure...

M. DEL. — Alors, c'est que vous trouvez bénignes les injures de Thalamas?

M. DESM. — Quelles injures?

M. DEL. — Des injures telles que tous les honnêtes gens en sont révoltés.

M. DESM. — Je répète : Quelles injures?

M. DEL. — Mais il a mis en prose, tout simplement, *la Pucelle* de Voltaire.

M. DESM. — Et vous avez lu ce petit travail?

M. DEL. — Non, je l'ai négligé, étant peu curieux de cette sorte de littérature.

M. DESM. — Vous avez eu tort.

M. DEL. — Il y a tant d'autres choses à lire, plus attrayantes.

M. DESM. — Hé! Le travail de M. Thalamas n'est point méprisable.

M. DEL. — Vous osez?...

M. DESM. — J'ose.

M. DEL. — Je crains que cette fois nous ne puissions nous mettre d'accord.

M. DESM. — Moi, je ne le crains nullement.

M. DEL. — Est-ce à dire que vous méprisiez mon opinion?

M. DESM. — Calmez-vous, cher ami. Dans quelques minutes, mon opinion sera la vôtre.

M. DEL. — Jamais.

M. DESM. — Puisque je vous le dis.

M. DEL. — Jamais. Je ne puis transiger.

M. DESM. — Point de transaction, en effet. Adhésion totale, sincère et joyeuse : telle va être votre attitude.

M. DEL. — Je vous vois venir : vous avez un secret.

M. DESM. — Oui, j'ai un secret.

M. DEL. — Soit.

M. DESM. — Vous n'avez donc point lu, vous le reconnaissez, la brochure de M. Thalamas intitulée : « Jeanne d'Arc. L'Histoire et la Légende » ?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Eh bien, nous allons la lire ensemble.

M. DEL. — Je me résigne.

M. DESM. — Voulez-vous que nous commencions par le portrait psychologique de la Pucelle ? Après cela, vous serez probablement fixé.

M. DEL. — Probablement.

M. DESM. — C'est le seul endroit de la brochure, du reste, avec un bref passage vers la fin, qui contienne une appréciation un peu caractéristique.

M. DEL. — Cela va être joli !

M. DESM. — Vous y êtes ?

M. DEL. — Allez.

M. DESM. — « Le savant doit donc reconnaître que Jeanne a eu des « hallucinations olfactives, tactiles, visuelles et surtout auditives. « Mais elle n'a nullement été une délirante vulgaire, à la merci « d'impressions irraisonnées. Les voix ne furent point pour elle des « obsessions annihilant sa volonté. Son robuste bon sens, sa finesse « naturelle, son esprit d'à-propos ne l'abandonnèrent jamais; les « saints furent pour elle des conseillers qui renforcèrent de leur « autorité morale les suggestions de sa raison, et non des maîtres « qui annihilèrent son indépendance d'esprit... »

M. DEL. — Il ne dit donc pas qu'elle était folle ? Mais, est-ce bien du Thalamas, ce que vous me lisez ?

M. DESM. — Voyez vous-même, cher ami.

M. DEL. — En effet. C'est bien singulier.

M. DESM. — Je continue ?

M. DEL. — Je vous en prie.

M. DESM. — « Elle a discuté avec eux, leur a désobéi parfois. En « même temps, l'exaltation causée en elle par la ferme croyance en « sa mission divine n'a nullement changé la bonhomie ni la générosité de son caractère. Jusqu'au bout, elle est restée vaillante avec « simplicité, soucieuse de ne compromettre qu'elle-même et de se « sacrifier même pour des ingrats, puritaine au point de forcer des « soudards à se confesser et de casser sur le dos de deux ribaudes

« l'épée rouillée de sainte Catherine, mais charitable aussi pour les « prisonniers et compatissante à toutes les misères... »

M. DEL. — Il ne l'accuse donc pas d'avoir été une débauchée? Vous ne passez rien?

M. DESM. — Pas un mot.

M. DEL. — Il ne lui prête pas un seul amant?

M. DESM. — Pas un seul.

M. DEL. — Quoi! Pas même d'Alençon?

M. DESM. — Fi donc!

M. DEL. — Pas même Dunois?

M. DESM. — Pas même.

M. DEL. — Il est modéré. Une jeune fille seule dans un camp, entourée de galants gentilshommes...

M. DESM. — Monsieur Delarue, c'est moi qui vous rappelle à l'ordre. Nous lisons la vie de Jeanne d'Arc par M. Thalamas, c'est-à-dire par un homme respectueux de son héroïne et peu enclin aux hypothèses galantes.

M. DEL. — Je suis médusé.

M. DESM. — Silence : « C'est là ce qui fait l'originalité et la grandeur de cette paysanne admirable... »

M. DEL. — Il l'admire, maintenant!

M. DESM. — «... égarée au milieu des égoïsmes et des brutalités « d'un âge anarchique; c'est là ce qui explique sa supériorité sur « les autres voyantes et l'enthousiasme qu'elle a soulevé dans les « masses populaires, grâce à ses réponses toujours frappées au coin « d'un bon sens toujours un peu gouailleur et à ses exemples d'un « courage inlassable et communicatif... »

M. DEL. — Je suis convaincu, je cède. J'avoue Thalamas pour un des chevaliers de la Pucelle.

M. DESM. — Je veux vous accabler : « Elle a été pour les Français « un signe de ralliement; elle a provoqué, jusque chez Charles VII « lui-même, des élans d'enthousiasme. C'est Jacques Bonhomme, « s'élevant naturellement, par la notion du danger réel et l'ardeur « des convictions fortes, jusqu'à un véritable héroïsme; c'est un « Socrate paysan dont le *démon* a pris, en raison du temps, des « allures chrétiennes. Est-ce à nous, qui considérons le génie comme « une névrose, de reprocher à Jeanne d'avoir objectivé en des saints « les voix de sa propre conscience? »

M. DEL. — Vous me voyez stupéfait. Je cherche à comprendre, et en vain. Ma tête tourne un peu. Quoi, c'est là l'œuvre que l'on juge injurieuse pour Jeanne d'Arc? C'est là l'homme que l'on accable d'outrages, que l'on voudrait mettre au banc de l'Université et de la société tout entière? Savez-vous que cela va loin dans le mensonge et dans l'infamie...

M. DESM. — Cela va loin, je le reconnais; mais en serez-vous surpris ?

M. DEL. — Si j'en suis surpris ? J'en suis tout dérouté.

M. DESM. — En vérité, et moi aussi. Je veux rester calme, mais l'indignation me secoue intérieurement. Il me faudrait une explication pour m'apaiser un peu. La logique est pacificatrice.

M. DEL. — Vraiment, je ne trouve rien.

M. DESM. — La bêtise ?

M. DEL. — Le fanatisme ?

M. DESM. — L'ignorance ?

M. DEL. — Au fait, se battre pour la Pucelle, en l'an 1909, vous ne trouvez pas cela un peu byzantin ?

M. DESM. — Je trouve cela romantique, ce qui ne vaut guère mieux. Mais la question n'est point là. Une lutte académique sur les mérites de Jeanne d'Arc ne serait pas fâcheuse ; elle serait sans intérêt. Je crois qu'au fond la Pucelle n'est pour rien dans cette affaire. Battue sur le terrain des dogmes théologiques, l'Eglise porte la guerre sur celui des dogmes historiques. C'est en ce sens que nous sommes dans le byzantinisme, et tout cela serait vain s'il ne s'agissait aussi, sans qu'on y prenne garde, de la liberté scientifique. Mon ami, relisons encore une fois la dernière page de l'*Ecce Homo*. Nous avons le cinquième évangile, celui qui, de ses tons éclatants et sains, efface les pâles couleurs des quatre premiers. Ne voilà-t-il pas de quoi nous consoler des plus affligeants spectacles ?

M. DEL. — Essayons toujours.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Yvonne Sarcey : *La Route du Bonheur*, « Annales politiques et littéraires », 3 fr. 50. — Ed. Haraucourt : *Trumaille et Pélisson*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Louis Tiercelin : *Le Cloarec*, Sansot, 3 fr. 50. — Tony d'Ulmès : *La Vie de Monique*, Per Lamm, 3 fr. 50. — Gustave Hue : *Le Petit Faune*, Société française, 3 fr. 50. — Roger-Régis Lamotte : *La Femme passa*, Ambert, 3 fr. 50. — Robert Veyssié : *Deux pailles au torrent*, Dujarric, 3 fr. 50. — Maurice Vaucaire et Marcel Luguet : *M[lle] X... souris d'Hôtel*, Juven, 3 fr. 50. — Edmond Pilon : *Bonnes fées d'antan*, Sansot, 3 fr. 50.

La Route du Bonheur, par Yvonne Sarcey. « Concevez-vous qu'il existe sur terre des femmes, des jeunes filles munies de leurs deux yeux, d'un cervelet, d'une paire de bras et de jambes, d'une bouche et de deux oreilles et qui s'ennuient ! Elles parviennent à s'ennuyer ! Elles accomplissent ce prodige de passer comme des aveugles, des sourdes, des muettes, des infirmes, devant le plus magnifique et le plus divertissant des spectacles : la vie. » Je pensais bien m'ennuyer moi-même, Madame, en ouvrant votre livre, car je crains comme le feu, un feu qui purifie tout, les personnes sages

dont la mission est d'enseigner la morale avec ou sans prétention aux belles-lettres. Or, en vous lisant non seulement je ne me suis pas ennuyée, mais j'ai respiré un tel parfum de santé, de vérité, de bonne humeur et de grâce française, que je vous en veux remercier ici. Votre étonnement... que dis-je?... votre mécontentement sera peut être grand à constater que, moi, profane, je demeure sous le charme de la bonne action tentée par votre livre. Ne vous en alarmez pas trop; je suis la cousine très inconnue pour qui vous consentez à écrire, cette sorte de monstre qu'on apprivoise sans le savoir, sans le vouloir, cette personne *tragique* ou justement *condamnée*, cette *hors la loi* pour laquelle des humanités comme la vôtre font aussi des lois d'humanités qui peuvent leur être appliquées en émollient l'espace d'une seconde. Oui, Madame, les femmes s'ennuient, les jeunes filles s'ennuient... et chacune, aux deux bouts de l'échelle des écrivains, vous naturellement près du Paradis, moi très près de terre (car j'ai le vertige dès que je monte un échelon !), nous nous scandalisons de voir la bêtise extraordinaire de ce que j'appellerai les nouvelles couches féminines. Elles s'ennuient et elles sont aussi mal élevées que leurs frères, sinon plus mal, elles sont coquettes sans esprit et elles font le malheur des voisins sans l'excuse de leur propre bonheur. Vous passez en revue tout ce qui pourrait les amuser, devoirs ou plaisirs, et vous blâmez courageusement ce qui les amuse, semble les intéresser : les sports, *la folie kilométrique*, *la pêche aux maris*..., etc... Il y a même une chose beaucoup plus grave que leur ennui... elles nous assomment! Hélas! Avez-vous trouvé le remède à cet état déplorable de l'éternel féminin en France? J'ai bien parcouru votre chemin du bonheur, mais n'y ai pas découvert le moyen d'y rattraper ce singulier individu qui fuit toujours ou en avant ou en arrière... à moins qu'il ne dorme au fond du fossé de gauche! Je sais que vous formulez, à chaque détour du paysage, des souhaits pleins d'une ardeur toute individuelle, parce que vous le portez en vous-même, celui qui fait courir les autres, mais vous ne donnerez pas le moyen d'oublier leur fatigue à celles qui ne portent rien!... Est-ce que vous croyez que les petites filles modernes *qui n'ont jamais le temps* sauront faire leur vie en volant, de même que l'oiseau ramasse dans chaque ornière la pauvre brindille de foin utile à son nid? Songez qu'on leur a tout préparé dès le berceau, qu'elles ont maintemant *l'auto* qui les conduit *au palais de la femme* où sont exposées en des cadres d'or moulu, les plus infimes de leurs œuvres! Elles s'ennuient comme se sont toujours ennuyées les reines, Madame. Il fallait peut-être leur laisser quelque chose à essayer... sinon leurs chapeaux du moins leur jugement, et le jugement ne peut se fortifier chez une femme qu'à l'école du malheur. Je suis pessimiste, oui, et vous êtes spirituellement optimiste, malgré la

raillerie de vos propos. La route du bonheur? Il faudrait plutôt leur conseiller les sentiers de traverse, les sentiers remplis de fondrières où tombent celles dont les pieds sont faibles, où passent en dépit des embûches celles qui doivent enfin atteindre ce semblant de quiétude qu'on appelle la philosophie. Et pourtant le joli, le clairvoyant manuel de vie heureuse que vous avez osé offrir à la malheureuse femme moderne! Vous avez osé parlé du rire et du fou rire comme d'un bienfait dans le temps que presque toutes nos compagnes sont les chevalières de la triste figure à cause de l'hypertrophie de leur Moi! Bravo, Madame; moi qui aime encore à plaisanter je me sens ravie de ce que toutes ces reines-là ne puissent pas être mes cousines... et que ma vraie parente devienne la fille de mon Oncle, de notre Oncle, de qui, je l'avoue en baissant les yeux, j'ai reçu pas mal de dures leçons, d'ailleurs bien méritées, car je me suis toujours efforcée de justifier la réprobation de mes supérieurs. Vous ne figurez, pas, Madame, dans *la Corbeille de roses* du terrible Jean de Bonnefon, mais c'est assurément pour vous qu'il écrivit : « Certaines omissions furent des hommages de respect ». Quand nos puériles fleurs de rhétorique seront fanées, combien de bonnes actions resteront dans le fond de la corbeille, derrière la vanité de nos romans romanesques?.. à peine les quelques épines dont nous aurons saigné nous-mêmes !

Trumaille et Pélisson, par Edmond Haraucourt. Il est rare de pouvoir s'attendrir sur des hommes victimes de leur propre passion. Le pauvre Pélisson, collectionneur d'émaux champlevés, à la fois fervent et ignorant admirateur de sa collection, est cependant le type le plus réussi de ces hommes-là. Il y a du mysticisme dans la plus vulgaire des passions et c'est en quoi une véritable passion doit différer d'une simple monomanie. Pélisson rencontre un soir, entre le chien et le loup de son obscure existence de receveur des contributions indirectes, un petit personnage qui a des yeux de verre, une jupe d'émail, probablement un corps de bronze, à moins qu'il n'ait pas de corps du tout. D'ou vient-il avec ses yeux subtils, son air abandonné de prince déchu, créature de luxe et de misère, sorte de jeune dieu équivoque?

Cette singulière figuration d'une idole jadis très choyée, vernie par les baisers des jeunes princesses, n'est autre que le crucifié Jésus. Pélisson joue à la poupée et, parce qu'il n'y mêle guère de religion, il tombe dans le fétichisme, il aime le fétiche plus que le dieu, il s'éprend du jouet jusqu'à lui vouloir sacrifier sa tranquillité ; puis il lui constitue une cour, chercher ses reliquaires, ses églises en miniature, son chemin de croix et sa colombe eucharistique. Il collectionne des émaux précieux sans même s'en douter, il regarde plus haut que le but de celui qui achète : ne tenant pas à revendre. Mais son épouse, une horrible mégère, apprend que ces choses, bonnes à jeter

dans les cabinets, sont des trésors. Après tout, puisqu'on les a acquises avec les 7 sous de sa fortune personnelle, elle a droit aux vengeresses liquidations. Et elle liquide... tout en liquéfiant la pauvre cervelle du collectionneur : Judas qui vend le Christ bien plus de trente deniers ! Pélisson devient fou, car ils ont souvent le mauvais œil, les petits dieux aux prunelles de verre. L'histoire triste et sobrement contée de l'homme des émaux champlevés est absolument poignante. Pour cette seule histoire, à cause d'une certaine ironie inexprimable à l'analyse qui s'en dégage, moi je donnerais bien l'Académie à M. Haraucourt ; seulement, moi je suis de caractère fantasque et Trumaille, tout aussi bien dans son genre, m'excite moins que Pelisson.

Le Cloarec, par Louis Tiercelin. Il s'agit d'un malheureux garçon que l'on a voué à Dieu sans lui avoir trop demandé son consentement. Des jeunes filles autour de lui le tentent par d'innocentes coquetteries. Lui, le fils de la servante, se sent aimé par la maîtresse de la maison, l'héritière Gwennola ; il résiste noblement pour obéir à sa mère qui ne veut pas humilier la famille où elle a trouvé son suprême refuge. La lutte du cœur contre la raison se poursuit à travers de naïves légendes bretonnes. Nous assistons au pardon de la fontaine miraculeuse dans laquelle on laisse tomber les bagues bénites et où l'on pousse traîtreusement le Cloarec. Après ce bain glacial, Armel, au lieu d'oublier, se consume dans l'ardeur nouvelle de la fièvre ; la cristallisation amoureuse s'accomplit et, quand il entre au séminaire, il ne peut plus qu'y devenir un mauvais prêtre. Sous les brumes du pays breton, avec la lenteur des gestes pieux de tous ses habitants qui, malgré la profondeur de leurs passions, vont dans la vie comme des fantômes, des revenants d'une autre existence où se mêlent intimement les superstitions aux réalités, ce roman se déroule encore plus légende qu'étude de mœurs. Cependant le dénouement est heureux les brumes s'évanouissent devant la victorieuse aurore de deux mariages d'amour et c'est en ce dénouement que nous trouvons la morale voulue humainement logique par l'auteur. Si le Cloarec est une œuvre de poète, c'est aussi l'ouvrage d'un philosophe.

La Vie de Monique, par Tony d'Ulmès. Monique est une artiste qui vit librement sa vie d'artiste. Elle sait beaucoup de choses que ne doivent pas connaître les jeunes filles. Elle habite Rome tout autant par goût, un goût sensuel pour les souvenirs des grandes passions et le paganisme violent, que pour les besoins de son art de sculpteur. Le ciel chaud, l'air chargé de langueurs, aussi de fièvres plus ou moins malsaines, tout porte Monique à la rencontre de son beau vainqueur. Et il arrive ce qui doit arriver fatalement : elle aime ce monsieur Max, assez banal, sans aucune réserve, ne met aucune condition au don entier de sa personne, mais tombe vraiment de toute

la hauteur de son septième ciel, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est enceinte. Ici, petite théorie sur l'ingratitude des hommes qui, se laissant convier à l'union libre, ne sont nullement disposés à la rendre légitime en face de leur prétendue dignité. Monique aurait-elle songé à demander le nom de son amant sans l'accident de sa maternité ? Et pourquoi, en s'engageant dans les lieux fleuris de ce compagnonnage sensuel, n'a-t-elle pas eu l'idée de prévoir qu'elle allait commettre le plus effrayant des crimes, c'est-à-dire enchaîner à l'humanité un nouveau forçat, qui, celui-là, est absolument incapable de se dérober aux responsabilités de la vie qu'on lui impose ? Monique n'est même pas la jeune fille ignorante plus ou moins séduite, elle connaît certainement tous les secrets de l'anatomie ou c'est un mauvais sculpteur... alors ? Elle fait bien de s'absorber dans ses devoirs de mère, car elle porte le poids de la double faute féminine : celle d'une intelligence avertie et celle de la folie ancestrale, de la stupide et vraiment incompréhensible hystérie qui les pousse à ne jamais prévoir l'avenir, quitte à pleurer leur vie durant sur l'erreur d'une minute. Puisqu'aujourd'hui la femme tient à avoir autant de droits que l'homme, qu'elle commence donc à partager très également les torts vis-à-vis de l'enfant. Elle n'a pas fait l'honneur à M. Linière de le prendre comme mari. Eh bien, il n'a pas du tout, lui, l'amant, à lui faire l'honneur de devenir père. Ils sont quittes. Quant au gosse... c'est le deuxième amant qui comptera pour lui, le malheureux... et il y aura un deuxième amant, je vous en réponds.

Le Petit faune, par Gustave Huc. Cruel drame de famille où la jalousie d'une jeune fille, pourtant fort bien élevée, exerce les pires ravages. Le héros se trouve placé entre deux cousines, également séduisantes, qui se le disputent. Celle qui l'emporte, la vivante copie du *petit faune* du Vatican, meurt empoisonnée par la mort aux rats qu'une pauvre vieille et désagréable institutrice a eu la faiblesse de laisser traîner. On accuse la vieille personne déjà un peu folle et qui le devient tout à fait, puis un jour, après son mariage avec la coupable, le héros découvre la preuve du crime enterrée aux pieds de la statue du *Petit Faune*. Bien que se passant du temps des dernières crinolines, vers 1860, ce drame est à la mode, car les crimes difficiles à élucider sont, hélas ! de plus en plus en vogue.

La Femme passa... par Roger-Régis Lamotte. Hatasou est une créature étrange qui traverse la ville de Sodome pour se rendre maîtresse du roi Barabaal, le mâle aux yeux verts. Elle fait à la fois la guerre et l'amour pour arriver à la suprême puissance. Dans une première rencontre elle est repoussée par le roi, très blasé sur les charmes des femmes ; elle se sauve le cœur ulcéré, passe une nuit sous le toit de Lot, l'homme sage. Quand Hatasou retourne à Sodome, c'est avec un guerrier décidé aux pires vengeances : Kodolahomor. On

met Sodome à feu et à sang et on jette le roi aux yeux verts dans une citerne; mais la femme qui passe est changeante, elle fait succéder à sa haine une amoureuse pitié. De nouveau Barabaal régnera sur Sodome, captif cependant de la reine Hatasou.. jusqu'au jour où la reine, ivre de sa propre puissance, invente de tuer tous les enfants âgés de moins de 5 années : « Il faut que l'humanité périsse pour que l'androgyne naisse », a déclaré Hatasou qui semble hantée par la théorie, de l'être complet du début du monde. Les crimes commis à Sodome attirent enfin la colère céleste, Lot s'enfuyant devant la nuée de feu rencontre encore Hatasou qui passe.. car ce genre de femme, l'éternelle hystérie, ne peut pas mourir... au moins est-ce la morale de ce curieux roman.

Deux pailles au torrent, par Robert Veyssié. Touchante idylle d'une petite sœur des pauvres et d'un médecin des hôpitaux de Paris. Cela finit mal (ou bien, selon les idées sur le respect religieux) par un sacrilège mariage aux pieds d'un autel de la vierge. Le médecin meurt foudroyé par une hémorragie et la jeune sœur, si chaste jusque-là, devient folle. D'où il faut conclure, comme l'auteur, que la stérilité voulue est un crime. A coup sûr la chasteté voulue n'en est pas un, mais il est dommage que les femmes, encore moins que les hommes, ne puissent pas persévérer dans cet état. Je suis persuadée qu'il y a beaucoup plus de mauvaises religieuses que de mauvais prêtres.

Mlle X... souris d'hôtel, par Maurice Vaucaire et Marcel Luguet. Cette aimable personne qui écrit ses mémoires a dû bien amuser ses traducteurs surtout par ses locutions, presque aussi vicieuses qu'elle. Cette souris d'hôtel, toujours souriante dans les pires tragédies, conjugue le verbe sourire de la plus étrange façon : « Tu es impitoyable maintenant, » souria-t-il. Parmi les nombreux nocturnes de cette chevelue-souris, il y a la soustraction flagrante de la syntaxe. Je souris... voyez mes ailes ! Nous sourissons, ils sourissent... Il y a des rats certainement, dans cette pauvre cervelle de voleuse. Soyons-lui tout de même indulgent, car elle a préféré voler à se vendre et elle finit par se tuer pour avoir voulu prendre les choses... de trop haut.

Bonnes fées d'antan, par Edmond Pilon. Des reproductions fidèlement érudites de Mme d'Aulnoy, de Mme Murat, de Mlle de la Force, de Mlle Lhéritier de Villandon, de Mme Pauline de Beaumont, Ah ! comme les femmes de lettres du jour feraient donc bien d'apprendre à filer la laine de la fiction comme cela !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Edmond Lepelletier : *Emile Zola. Sa Vie. Son Œuvre, avec un portrait en héliogravure d'après Lieure et un autographe*, 1 vol. in-8, 7.50, « Mercure de

France ». — Jean Moréas : *Esquisses et Souvenirs*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Mgr de Moucheron : *Le Clergé à l'Académie. Silhouettes et portraits*, 1 vol. in-8, 5 fr., Perrin et Cie. — Léon Levrault : *Les Genres littéraires. Maximes et Portraits* (*Evolution du Genre*), 1 vol. in-16, 0.75, Paul Delaplane. *Le Parnasse érotique du XVe siècle, recueil de pièces avec une préface et des notes*, par J.-M. Angot, 1 vol. in-16, 4 fr., Sansot.

Ce livre, que M. Edmond Lepelletier consacre à **Emile Zola**, est un livre de bonne foi où la critique se marie sagement à l'admiration. On peut lire, à la première page de cette étude, cette phrase qui donne, pour ainsi dire, le ton du volume :

Entre Emile Zola et l'auteur de cette étude, durant de longues années, existèrent des liens d'amitié. Les circonstances firent de l'un et de l'autre, non des ennemis, mais des antagonistes. Ils combattirent, chacun pour ce qu'il estimait juste, en des camps opposés. Dans la bataille littéraire, ils demeurèrent d'accord.

Ce n'est pas, dit encore M. Lepelletier, le « défenseur inattendu d'un accusé exceptionnel », mais « l'analyste de nos mœurs et le clinicien de nos passions et de nos tares » qui avait droit à la gloire. Pour le prouver l'auteur analyse une à une toutes les œuvres de Zola, nous montre sa ténacité dans le travail, son admirable volonté de devenir un grand écrivain, un chef d'école. Ce que M. Lepelletier a surtout voulu nous peindre ici, c'est l'homme, plutôt que l'écrivain ; et, après avoir lu ces pages d'une grande sincérité, on ne peut se défendre d'une certaine admiration pour cet homme laborieux, qui devint écrivain, à force d'énergie et de volonté.

Sa première ambition fut d'être un grand poète. Les quelques poèmes de Zola qui nous sont parvenus nous montrent qu'il eut raison de renoncer à cette ambition. Musset était le poète qu'il admirait le plus. Il fait donc du Musset. Voici quelques vers, qui s'adressent à Dieu :

Toi, le sublime artiste, amant de l'harmonie,
Créant des univers, qui les créas parfaits,
Qui, depuis la forêt à la gerbe fleurie,
Depuis le noir torrent à la goutte de pluie,
Dans un ordre divin répandis les bienfaits, etc.

Mysticité sentimentale, qui se perpétua dans l'œuvre de Zola, et dont ses derniers volumes seront la suprême éclosion. M. Lepelletier le note : « Par la suite, dit-il, cette religiosité sentimentale, ce mystique élan vers une divinité créatrice et providentielle s'atténuèrent, sans disparaître complètement. » Et Zola reconnaissait lui-même que les hommes de sa génération étaient « gangrenés de romantisme jusqu'aux moëlles ». Cependant, sous l'influence de la vie, cette mysticité se laïcisa et Zola en vint vite à aimer la vertu pour elle-même, et c'est sans paradoxe qu'on a pu dire que *l'Assommoir* était un sermon laïque contre l'ivrognerie et l'adultère.

Cet amour de la vertu et de la justice, associé à une admiration pleine de foi pour les sciences, explique tout Zola. Un livre qu'il lut par hasard, le *Traité de l'Hérédité naturelle* du Dr Lucas, produisit, nous dit M. Lepelletier, « une impression vive sur son esprit disposé à s'intéresser aux découvertes de la physiologie, préoccupé d'appliquer les théories scientifiques aux études littéraires ». On peut dire que ce livre fut le point de départ de son œuvre. C'est toujours imprudent de baser une œuvre littéraire sur une « loi » scientifique, presque toujours provisoire. Zola a « ainsi exagéré la portée de la loi biologique de l'hérédité » ; mais Zola était un homme de foi, qui n'avait aucun scepticisme. Son naturalisme, c'est, selon la formule de M. Lepelletier, « l'adaptation de la méthode expérimentale des biologistes, des physiologistes, des chimistes et des physiciens, au roman... ».

Le Naturalisme, c'est encore un « système de compositions littérairaires » et un « procédé de rhétorique nouveau » : « Il s'agissait, écrit encore M. Lepelletier, de paraître innover, en prenant le contre-pied sur la route suivie par les devanciers, Balzac mis à part. » Zola et ses disciples écartèrent donc, par méthode, tout ce qui n'était pas vulgaire et brutal. On sent le parti-pris, la haine pour tout ce qui est beau, aristocratique.

C'est, en somme, une sorte d'essai de renversement des valeurs esthétiques, conforme à la plus pure doctrine évangélique. Zola, amateur d'ordure et de justice, de vulgarité et de vérité, m'apparaît, même et surtout peut-être quand il se montre anticlérical, comme le continuateur des Apôtres. Zola fut une intelligence très étroite, une intelligence de prêtre, et sa fameuse lettre « J'accuse » ne dépare pas son œuvre.

A un point de vue général, le naturalisme fut l'arrivée au talent littéraire d'une classe médiocre de la société. Comprend-on ce que le romantisme avait d'aristocratique, auprès de cet étal naturaliste? Et puis, le naturalisme fut décidément moins encore une vraie représentation de la nature que le romantisme lui-même, pourtant si conventionnel. L'art n'est qu'une déformation nécessaire de la nature : au moins le romantisme, ainsi que plus tard le symbolisme, en furent-ils une déformation esthétique.

Pour Zola, ce qui est elégant et de bon ton, ce qui est mondain — mot qui peut représenter les lentes acquisitions de la civilisation — signifie volontiers perversité. Il y a du Rousseau dans Zola; comme lui, il voudrait reformer la société sur une base nouvelle, et lui donner de nouvelles idoles, celles que M. Jules de Gaultier appelle « les idoles du ciel logique ».

Zola ne fut en aucune façon un homme de pensée; il fut plutôt un peintre. Ses idées sont banales. Il s'est imposé un plan de travail : il

l'exécute ponctuellement, et n'a de curiosité dans la vie qu'en vue de son œuvre préméditée. Il ne regarde que ce qu'il devra décrire dans ses livres : c'est du vrai désintéressement. Ce n'est pas parce que cela l'amuse qu'il se fait noctambule pour assister au réveil des Halles, qu'il accepte à dîner chez une demi-mondaine, qu'il descend dans une mine, etc. : il se documente ; il ne vit pas, il observe pour son roman. Cette documentation scrupuleuse, mais superficielle, aboutit à *la Faute de l'Abbé Mouret*, d'une atmosphère religieuse très fausse, et à cette fameuse description du Paradou, pour laquelle il a compulsé des catalogues d'horticulteur. Mais aussi ce Paradou, c'est une boutique de parfumeur.

Cependant, il ne faut pas être injuste. Reconnaissons que Zola fut un grand laborieux ; dénué de sens artistique, il s'en forgea un, acceptable. On peut trouver, dans son œuvre, les observations scrupuleuses, quoique regardées d'un œil myope, d'une sorte d'entomologiste des gestes humains.

§

M. Jean Moréas vient de réunir en volume les Feuillets, le Voyage en Grèce, Paysages et sentiments, auxquels il a ajouté de plus récentes pages. Cela forme un beau livre de critique, d'impressions et de pensées : **Esquisses et Souvenirs**. Il faut admirer avec quel art M. Jean Moréas sait écrire en prose ; il y met le nombre et le rythme adéquats à sa pensée même, sans aucune vaine fioriture. Je ne sais pas de style plus concis, plus sobre, qui dit juste ce qu'il veut dire. Par cette concision même, les phrases de M. Moréas qui s'isolent volontiers les unes des autres, se suffisant à elles-mêmes, prennent l'aspect de sentences ou de jugements définitifs. C'est de la critique au trait :

La manière du cardinal de Retz est un lazzi en figure.
La Rochefoucauld fut le Salluste de la Fronde.
... Fénelon est fluide, et Bossuet comme une grande chute d'eau.

M. Jean Moréas, qui aura eu une très grande influence sur la poésie contemporaine, par son beau livre des *Stances*, apporte, dans ses jugements sur la littérature moderne, une sagesse qu'il faut écouter. Je voudrais pouvoir citer en entier le bel article sur le Romantisme, à propos du livre de M. Pierre Lasserre.

Le romantisme, écrit-il, n'a pas soufflé son miasme sur ses conceptions théâtrales seulement. Il en a saturé les esprits et les cœurs. Les mœurs, les vertus et les vices, tous les sentiments bons ou mauvais, portent aujourd'hui le masque exagéré du Mélodrame.

Et il ajoute :

L'aventure des Romantiques, qui prétendirent remédier à l'affadissement

du classicisme à son déclin, me rappelle une phrase que j'ai lue, je ne sais plus où. La voici :

— C'est souvent à l'aide d'une amélioration spéciale que l'on détériore.

Ces jugements littéraires expliquent et confessent l'art de Jean Moréas, que l'on a qualifié de classique. C'est exact, si l'on donne à cette épithète une signification vivante. L'art de Moréas, qui contient toutes les traditions de la littérature française, les continue, les perpétue.

§

Mgr de Moucheron, prélat domestique de S. S. Pie X, nous donne aujourd'hui un livre de silhouettes et de portraits : **le Clergé à l'Académie**, depuis sa fondation jusqu'à nos jours. On trouvera, dans ce volume, de petites biographies de prélats distingués, d'une célébrité très discrète. Un chapitre curieux sur les Abbés Cotin et Cassagne, les victimes de Boileau. L'Abbé Cassagne fut vraiment une victime du satirique, puisque Boileau ayant mis, dans sa *Parodie du Cid*, cette exclamation :

Cassagne, as-tu du cœur ?

le pauvre abbé en mourut de chagrin. M. de Moucheron voudrait nous faire croire qu'il avait du talent, mais les vers qu'il cite nous le prouvent à peine :

Roses, en qui je vois paraître
Un éclat si vif et si doux,
Vous mourrez bientôt : mais peut-être
Je dois mourir plus tôt que vous.

De l'Abbé Cotin, dont on connaît la malheureuse histoire, voici un petit madrigal innocent :

Je vous le donne
Ce petit advis en secret :
C'est que si vous n'aimez personne
Et que mon cœur soit votre fait,
Je vous le donne.

D'autres pages sont consacrées, comme il convient, aux deux Tallemant, à Bossuet, à Fléchier, à Fénelon, etc., mais c'est surtout au sujet des académiciens ecclésiastiques moins célèbres que cet ouvrage pourra être consulté. Je ne crois pas qu'il apporte aucun document nouveau, mais il concentre des documents connus sur un sujet spécial. C'est un travail consciencieux.

§

De M. Léon Levrault, dans la collection *les Genres littéraires :* **Maximes et Portraits** (*Evolution du Genre*), étude très bien

faite à l'usage des jeunes gens qui préparent des examens. Ces petits volumes qui traitent du Roman, de la Comédie, du Drame et de la Tragédie, de la Satire, etc., de leur évolution — on dirait plus justement : de leurs transformations — à travers les âges, pourront être consultés avec fruit par les littérateurs et les critiques.

§

Un curieux petit livre, ce **Parnasse érotique du XVe siècle**, recueilli par M. J.-M. Angot. Ce sont les pièces les plus caractéristiques sur l'amour « tel qu'on l'entendait au xve siècle en France ». Les auteurs de la plupart de ces poèmes nous sont inconnus, nous dit l'éditeur dans sa brève préface. M. Angot a moins voulu faire un travail de grande érudition qu'un recueil de pièces curieuses. Parcourons donc le volume, mais il est impossible de donner un échantillon de ces vers, d'une naïve obscénité. C'est l'expression du désir dans sa belle simplicité. Il ne faut pas oublier que certains mots qui nous choqueraient maintenant étaient prononcés alors sans fausse pudeur, par les honnêtes femmes.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Aurel : *Pour en finir avec l'amant* (*l'Insociale*, 1 a. ; *la Manie d'aimer*, 3 a. ; *Au-delà du pardon*, 1 a. ; *Nus*, 1 a. ; *Mère*? 2 a.) ; Société du Mercure de France, 3 fr. 50. — Ernest Gaubert : *Quand on tenait la poule...*, 1 a. ; ed. du Chroniqueur de Paris, 1 fr. — Gaston Sorbets : *La Rencontre*, p. en 3 a., précédée d'un *Avertissement au lecteur sur un curieux cas théâtral* ; Librairie. Théâtrale, 2 fr. 25. — Fernand Gregh : *Prélude féerique* ; Société du Mercure de France, 1 fr. — Carlos Fischer et Fleury Vindry : *Couronne d'avril*, c. en 1 a. ; Sansot, 2 fr. — Henri Hertz : *Les Mécréants*, mystère civil en 4 a. ; Bernard Grasset, 2 fr. — Jules Leroux : *L'Aube sur Béthanie*, poème dram. en 1 a. ; ed. du Beffroi, 0 fr. 75. — Han Ryner : *Les Chrétiens et les Philosophes*, 15 dialogues ; Librairie Française, 2 fr.

« C'est la grandeur de la goujaterie moderne, que son besoin d'aveux et de situations claires. » Du moins, elle s'en targue : car nul temps ne fut au contraire, je le crains, plus profondément hypocrite, jusque dans son cynisme. Mais il arrive que de nobles intelligences prennent, naïvement, au sérieux ce prétendu mot d'ordre. Et voici qu'une femme déclare : « Il y a un autre hommage que le sourire et les mensonges de la grâce, à offrir à notre frère de peine, d'ardeur et de pensée. » **Pour en finir avec l'amant**, « ce personnage nauséeux et divin » — qui se croit son plus grand, que dis-je ? son exclusif objet ! — elle va retourner devant nous son cœur, c'est-à-dire celui de toutes les femmes, comme une poche.

Abominable opération ! D'autant plus qu'elle s'accomplit presque sans drame, mais froidement, durement, avec une tranquillité scientifique.

Il y faut une lenteur, une méthode où s'exaspèrent les nerfs de l'assistant trop sensible qui se révolte, se crispe, demande grâce... tandis qu'un moins attentif s'imagine qu'on travaille là sur un cartonnage, sur un bonhomme d'Auzoux, se désintéresse, s'ennuie et passe. Penchons-nous et regardons l'instructive horreur :

La femme n'aime pas son amant au-dessus de tout, quoi qu'elle dise, quoi qu'elle fasse. Il ne lui tient pas lieu de son mari, et tous deux réunis, bien que se complétant d'une manière, avouée par elle plus confortable, se réduisent presque à rien devant ses affections de sang, filiale, maternelle, — voire fraternelle.

Il ne s'agit pas là — comprenez-moi bien — d'une thèse, plus ou moins paradoxale. Hélas ! non : c'est par une dissection sans merci des moindres fibres de son être que l'auteur arrive non point à nous démontrer, mais à constater, dans un dernier effort, cette vérité mortelle. Chaque phrase sue de honte, puis saigne d'aveux, et, si elle se recroqueville parfois de sorte bizarre, n'y voyez pas une recherche d'originalité, mais un phénomène de contraction physiologique, très douloureux : est-ce que d'ailleurs (toutes proportions gardées), Shakespeare et Corneille ne sont pas remplis, eux aussi, de « concetti », s'il fallait du moins en croire nos bêtas universitaires ? Et Euripide également, parbleu, et Caldéron, et tous ceux sous le doigt impitoyable desquels s'est convulsée la chair humaine égarée, opérée, affolée ?

Nus, Yvonne et l' « amant possible » s'écarteront l'un de l'autre sans se prendre ; ni le masochisme qui dort inconscient dans la « généreuse » confiance de Jean, ni la *Manie d'aimer* qui hante Hélo son épouse ne la donneront davantage à Pierre... parce que la sincérité partout s'interpose entre ces personnages, pliant d'autre part *Au-delà du pardon* jusque dans l'humilité la plus désarmée Jacques aux pieds de la pourtant coupable Fabienne. Et les paroles qui échappent à celle-ci devant son frère ou à la jeune *Mère* de la dernière pièce font comme le piédestal verbal et lumineux du grand cri aîlé — le seul de tout le livre — où *l'Insociale* de l'union libre, écartée du lit sur lequel son père expire, atteste soudain qu'elle en sent l'âme à son front ! — « Pardon, — dit-elle en se détournant jamais de l'amant, mais en se détournant aussi du beau-frère bourgeois, et ne recevant que par pitié dans ses bras l' « honnête » sœur, pourtant contrite, — pardon, mon père, de pleurer à deux. »

Et nous sentons, et nous savons — tant les préparations furent parfaites — qu'elle n'est pas injuste.

Les autres drames débordent, pour l'analyste, de révélations, — un peu comme ces arides dessins de maîtres où l'ont voit peut-être mieux qu'en leurs tableaux achevés le chef-d'œuvre véritablement voulu. Mais *l'Insociale* atteint déjà l'émotion... sans truquage.

Demain, Mme Aurel, parvenue à la fin de ses étonnantes études préalables d'écorché, éblouira jusqu'aux critiques les moins perspicaces ou les plus hostiles, aux yeux de qui elles revêteront soudainement une valeur immense. Ils auront oublié leur opinion d'aujourd'hui. Le public aussi.

§

Souriant, pirouettant, Ernest Gaubert, qui chantonnait, l'an passé, au Théâtre des Arts **Quand on tenait la poule...** vous pluma celle du succès avec son tour de main habituel. Voici la pièce aux étalages.

Nul doute que **la Rencontre** de M. Sorbets n'eût eu la même fortune. Et la preuve, c'est qu'*Israël*, de M. Bernstein, a parfaitement réussi, bien que la question antisémite y fasse hors-d'œuvre.

Le lendemain (de la première), j'étais à l'Odéon où M. Antoine me rendit mon manuscrit en m'exprimant ses regrets et sa sympathie : mais il avait constaté la veille, entre ma pièce et l'autre, « une similitude, des points de contact saisissants. »

Raison de refus particulièrement vexante quand on écrivit sa pièce le premier. Bien entendu, M. Sorbets croit à l'entière bonne foi de M. Bernstein. Un auteur en vogue ne saurait toutefois se méfier assez des idées « qui sont dans l'air » : toujours quelque indiscret, ou pire, les a mises là. Rien ne vaut d'exploiter son fonds natif. Achab croyait peut-être que la vigne de Naboth n'avait point de propriétaire.

M. Rostand et la famille Coquelin vont enfin, dit-on, nous donner *Chantecler*. Je me félicite, chaque matin, d'avoir ouvert à ce dernier, ainsi qu'à ses compagnons plus merveilleux encore, Isengrin le loup, Goupil le renard, Noble le lion, Beaucent le sanglier, Tybert le chat, etc., etc., dans *Compère le Renard*, les portes de la vie théâtrale. Car, si je regrette qu'avec la publication, ici, de mon œuvre en 1905 ait coïncidé l'arrêt brusque, pour quatre ans, des répétitions de *Chantecler*, j'ai la joie de voir mes chers Animaux imposés à toute la dramaturgie actuelle.

C'est ainsi qu'au Châtelet — où mes filleuls m'avaient été rendus dans un silence impressionnant, — *la Belle au Bois dormant* de M. Caïn a dû s'orner, bon gré mal gré, de grenouilles. Je ne sais pourquoi, la collaboration de M. Caïn avec M. Gregh avorta : M. Richepin prit la suite de l'affaire, pour le succès que l'on sait. M. Gregh, de son travail, a cru devoir publier le **Prélude féerique**, où il y a, nonobstant quelque prosaïsme, des vers pleins d'esprit. Une grenouille interrogative dit, par exemple, (au lieu de *Quoi ?*) Koax ? et répond au crapaud s'informant si les Fées sont parties :

Toutes, comme toujours, par de vagues sorties.

Mais qui nierait, chez M. Gregh, le sens du théâtre?

Quoique non versifiée, **Couronne d'Avril**, par MM. Fischer et Vindry, me paraît plus poétique : éphémère, elle s'effeuille avant d'avoir effleuré le front de la princesse Odile ! Le souverain dépossédé d'Andorre, optimiste malgré tout et grand joueur d'échecs, le baron d'Urgel, musicien égaré parmi le protocole, et plusieurs autres amusantes figures sauvent la tristesse du sujet.

Il devient tragique et fantasque avec **les Mécréants**, lâchés en pleine révolution par M. Hertz. Tout est bouleversé, les élément s'animent a mesure que les humains s'avilissent, et la Nuit sert de duègne à la fille du roi partie vers les aventures. Ses animaux favoris, un chien, un poney et un serpent, prennent aussi la parole — bien entendu —, et jusqu'aux phoques de platine qui gardent le trône. Une pareille œuvre ne se conte guère : elle est petite-cousine d'*Ubu*, de *la Princesse Maleine*... et du *Roi Bombance*. Salubre, son vent de folie qui vient balayer l'air de nos chambres trop longtemps closes !

Calme, pure, très pâle se lève **l'Aube sur Béthanie**, où non seulement Marthe et Marie, échevelées, mais tous les Miraculés supplient Jésus de faire le geste qui, en tirant Lazare du tombeau, va l'ouvrir au sauveur : car ce fut toujours la peur devant l'incompréhensible qui déchaîna les haines.

Les Chrétiens et les Philosophes : à moins que l'histoire ne soit une hallucination, ceux-ci furent convertis par ceux-là, qu'on s'étonne, par conséquent (1), de voir si faiblement représentés dans le beau livre pensif de M. Han Ryner. Il a essayé là, diraiton, pour les systèmes philosophiques ce que Flaubert a voulu pour les religions avec sa *Tentation de St-Antoine*, et il les a groupés autour d'Epictète, le plus haut représentant de la sagesse humaine. On sent que l'auteur a longtemps médité, outre le *Manuel*, trop bref, les *Entretiens*, car il ne tombe pas dans l'erreur traditionnelle qui fait d'Epictète un stoïcien. Les stoïciens, — n'en déplaise à l'enseignement universitaire — ne furent que les *m'as-tu vu* de la sagesse antique, à les juger du moins par leurs écrits : également faux et prétentieux, ce courtisan avare, Sénèque, qui éleva le pire des tyrans, ou ce solennel cocu, Marc-Aurèle, datant ses « pensées » de bon élève des divers camps où le menait sa profession en somme. Epictète se réclame surtout de Diogène, *très grand homme* dont les pharisiens du Portique ont dû, j'imagine, tisser la grotesque légende : n'avait-on pas transformé en charlatan l'immense Pythagore, à l'école de qui s'est développé presque tout ce que la Grèce a produit

(1) Je viens seulement de recevoir ce volume.

de grand et qui forme le lien entre les Penseurs oubliés de l'Asie, les Orphiques et les grands ordres savants organisés par saint Benoît, de même que Diogène rattache les Ascètes d'Orient, les Sages à la façon de Bias avec les athlètes de la Thébaïde. Saint Nil ne donnait-il point comme règle à ces derniers le manuel d'Epictète, à peine modifié sur quelques points touchant la véritable nature de Dieu?

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Frédéric Masson : *Autour de Sainte-Hélène*, 1re et 2e séries ; Ollendorff, 7 fr. — Gilbert Stenger : *Le Retour des Bourbons;* Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Pierre Rain : *L'Europe et la Restauration des Bourbons ;* Perrin, 7 fr. 50. — Memento.

Autour de Sainte-Hélène, par Frédéric Masson. — De ces deux séries d'études sur la captivité de Napoléon Ier, la première se compose d'une Conférence, complétée, lors de l'impression, par des commentaires et des documents sur certains points controversés. M. Frédéric Masson, dans cette Conférence sur les « Missionnaires de Sainte-Hélène », n'a pas été tendre pour Gourgaud, qu'il accuse d'avoir donné, revenu en Europe, une fausse idée, — une idée optimiste, — de la position de Napoléon à Sainte-Hélène, paralysant ainsi le mouvement d'opinion qui allait peut-être contraindre la Sainte-Alliance à un traitement plus décent envers le glorieux captif. Le cas du chirurgien Antomarchi, « barbier corse », a de même été examiné sans ménagements. Des deux côtés, les descendants ont protesté ; il s'en est suivi une polémique qui a été pour M. Masson l'occasion de produire tout ce qu'il a pu réunir de documents sur ces points.

La deuxième série, plus variée, nous entretient de divers personnages qui furent plus ou moins curieusement mêlés au drame de la Captivité : le marquis de Montchenu, commissaire de Louis XVIII à Sainte-Hélène, personnage déjà connu, sur lequel M. Masson apporte des renseignements nouveaux, qui achèvent de fixer cette figure peu sympathique, et de plus assez sotte ; le colonel comte Piontkowski, ni colonel, ni comte, aventurier énigmatique, dont on ne sait au juste ce qu'il fut, agent anglais? agent russe? espion? homme vraiment dévoué à l'Empereur, au contraire ? en tous cas, parasite, qui, mêlant inextricablement un peu de réalité à beaucoup d'imaginations, finissant par croire lui-même à ce pot-pourri fantastique, fit prendre au sérieux par bien des gens sa qualité de compagnon de Napoléon, et en profita sa vie durant ; la comtesse de Rohan-Miniac, femme galante, aux titres non moins fantaisistes, naguère admise par surprise à l'Ile d'Elbe, et depuis digne amie de Piontkowski ; enfin les cuisiniers de Napoléon, figurants dont le témoignage, déjà

recueilli, au moins en partie, par M. le Dr Cabanès, croyons-nous, n'infirme en rien ce que l'on savait déjà de la mauvaise qualité des approvisionnements à Sainte-Hélène et de l'insalubrité du climat. Mentionnons à part une étude documentaire sur « les Lettres des souverains à Napoléon ». Napoléon, à Sainte-Hélène, voulut que ces Lettres autographes, compromettantes pour certains des impériaux ou royaux signataires, fussent publiées, soit que la seule menace d'une telle publication amenât les souverains à une conduite meilleure à l'égard du Captif, ou que sa réalisation effective constituât une exemplaire vengeance. Napoléon donna l'ordre à O'Méara rentrant en Europe de demander ces lettres au roi Joseph, cru leur détenteur. Mais celui-ci ne les avait point. Il se trouva qu'elles avaient disparu. L'empereur Alexandre put même racheter les siennes pour une très forte somme. M. Masson discute les hypothèses plus ou moins propres à expliquer cette singulière disparition.

On caractérisera l'ensemble des études qui viennent d'être mentionnées en le présentant comme une nombreuse et utile collection de renseignements et de documents sur tout ce qui a pu se passer en Europe, dans les conseils de la Sainte-Alliance et dans l'opinion publique, « autour de Sainte-Hélène », selon le titre de l'ouvrage. Ce qui s'est passé à Sainte-Hélène même, M. Masson nous affirme que nul n'a les moyens de le raconter en détail. « Tant que les souvenirs du grand-maréchal Bertrand et du valet de chambre Marchand demeureront inédits, une lacune se creusera dans les témoignages... » Quelque autorité que M. Masson ait en ces matières, nous ne partageons pas ici sa manière de voir. M. Masson ne se fait-il pas illusion sur la valeur des souvenirs de Bertrand et de Marchand, et sur ce qu'ils nous apporteraient le jour où ils seraient publiés? Notamment, rendraient-ils tellement possible la critique des sources anglaises ? Le livre de lord Rosebery, sans, certes, tout mettre au point, est déjà un guide sûr sous ce rapport de la critique comparée des sources. M. Masson le reconnaît lui-même. Qu'à l'utilisation judicieuse de cet ouvrage un auteur joigne la ressource de certains documents originaux sur lesquels l'on puisse faire fond, et le récit, à nouveaux frais, du drame intérieur de Sainte-Hélène n'est plus si impossible. Un ouvrage récemment paru, « les Derniers jours de l'Empereur », de M. Paul Frémeaux (1), est, sous ce rapport, une remarquable démonstration. M. Masson connaît, puisqu'il le cite, cet ouvrage, excellent à notre avis, où la captivité et la fin de Napoléon ont été racontées de façon très intéressante, avec beaucoup de détails jusqu'ici ignorés : un tel livre avait de quoi engager l'éminent historien de Napoléon à rectifier le jugement négatif, quant à la possibilité d'une

(1) Voir *Mercure de France* du 16 juin 1908.

histoire intérieure de Sainte-Hélène, inscrit en tête de sa Conférence. Cette conférence, donnée le 27 mars 1908, à la salle de la Société des Conférences, est antérieure, il est vrai, à la publication du livre de M. Frémeaux; mais ce livre avait paru lorsque la conférence a été publiée à son tour en volume.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut dire, si la critique tient à se prononcer en toute équité sur cette question, c'est que le point de vue de M. Masson, — Sainte-Hélène vue d'Europe, — n'exclut nullement le point de vue opposé, celui de M. Frémeaux, — Sainte-Hélène vue de Sainte-Hélène. Il sied de louer les grandes qualités de M. Frédéric Masson, la vivacité, la clarté, l'abondance des renseignements, la connaissance de la Société européenne au temps de la Captivité; mais M. Paul Frémeaux garde un mérite essentiel en l'espèce : celui de nous avoir introduits à Sainte-Hélène.

Le Retour des Bourbons, par Gilbert Stenger. — Une difficulté que comporte la critique des ouvrages d'histoire est l'abondance des livres sur certains sujets. La Restauration est dans ce cas (1), depuis que le goût public s'est porté vers cette époque, en même temps que vers l'Empire et la Révolution. Le critique d'histoire qui, depuis des années, voit défiler les mêmes faits et les mêmes hommes, à peine différenciés par les menues, les atomistiques variantes documentaires où se complaisent nos historiens, le critique éprouve de plus en plus de peine à distinguer la nouveauté des ouvrages venant encore s'ajouter à la nombreuse série. Enfin, il se blase, et c'est surtout là qu'est le danger, car il peut prêter son blasement au public lui-même, et apporter de la négligence dans sa fonction. Or, et fort heureusement, le public ne saurait éprouver ces inconvénients professionnels du critique. Ce qui peut n'être plus une nouveauté pour le critique en est une pour le public, qui demande toujours à s'instruire. Personne, à moins de nécessité professionnelle, ne lit tout; raison de plus pour bien lire ce qu'une fois l'on a décidé de lire. Voilà ce que le critique ne doit jamais perdre de vue.

Nous signalerons donc ce livre de M. Gilbert Stenger comme un estimable ouvrage d'ensemble sur la première Restauration, c'est-à-dire sur la période qui s'étend de la fin du séjour de Louis XVIII à Hartwell jusqu'à l'exil momentané de Gand. Nous n'avons pas lieu de penser, autant qu'il nous semble, que M. Stenger ait eu l'ambition de révéler des faits nouveaux, et ceci n'est pas une critique, car ce qui est accordé à l'ensemble n'est pas moins appréciable, par le temps qui court, que ce qui est donné au détail; mais jamais récit, dans les limites de ce qui est connu et de ce qui est le plus récemment connu, ne fut mieux composé. M. Stenger a tout lu et tout mis en

(1) Sans parler des grands ouvrages d'ensemble, Viel-Castel, Vaulabelle, etc.

ordre (si l'on n'y comprend pas ce que s'appliquent à dépouiller les spécialistes qui écrivent l'histoire de la Restauration de préférence au point de vue diplomatique). Il a tenu compte d'un des derniers faits qui aient été élucidés : les origines quasi-furtives de la Restauration, le coup de surprise, dans les conseils des politiques comme dans les rassemblements de la rue, qui assura la lieutenance générale du Comte d'Artois. Cela, d'ailleurs, ne prouve rien contre ou pour la Restauration : là, comme ailleurs, une minorité agit et la masse laissa faire. M. Gilbert Stenger a tenu à être impartial. Cependant, il nous paraît se rapprocher plutôt de l'opinion des écrivains (Jaucourt, M. Henry Houssaye, M. Frédéric Masson) qui ont étudié, sous le rapport qu'on vient d'indiquer, les origines de la Restauration ; c'est-à-dire, que s'il écrit avec curiosité l'histoire de cette période, il ne l'écrit pas, somme toute, avec bienveillance. Il est difficile, d'ailleurs, de porter un jugement complet sur la première Restauration. Le retour de Napoléon interrompit net son œuvre. Les appétits des Emigrés, les bassesses et les compromissions affolées des gens précédemment pourvus, ne sont pas tout peut-être dans cette période. Il resterait à examiner comment le gouvernement de Louis XVIII comprit son rôle à l'égard de l'Europe. La première Restauration offre, sous ce rapport, un commencement d'œuvre intéressant, mais sans lendemain. Une telle étude, complète, n'a sa place que sous la seconde Restauration, où elle porte sur la noble et difficile mission du duc de Richelieu. Le traité qu'il signa fut tout ce qu'il pouvait être. C'est un monument précieux qui s'offre à l'impartialité de l'historien. Mais l'œuvre de M. Stenger ne va pas au delà du retour de Gand. Empressons-nous de dire que, comme compensation à ce que le plan a peut-être d'un peu borné de ce côté, l'ouvrage de M. Gilbert Stenger présente des développements particuliers et qui en forment comme le caractère propre, tels le tableau de la Cour, le rôle des princes et de leurs familiers, la chronique de Paris, enfin le grouillement cosmopolite de l'occupation étrangère, assistant, selon des expressions où se résume l'esprit de l'ouvrage, à « la main mise d'une classe sur un pays ».

L'Europe et la Restauration des Bourbons, par Pierre Rain. — M. Pierre Rain est un disciple d'Albert Sorel. Sur le même plan que son maître *l'Europe, et la Révolution française*, il a écrit *l'Europe et la Restauration des Bourbons* (1814-1818). C'est une suite à la première œuvre, une suite rédigée par un spécialiste de la documentation diplomatique, laquelle est encore un procédé fort pratiqué par Albert Sorel. Dans son volume de conclusion, Albert Sorel avait surtout fait l'étude des traités de 1815, large synthèse après laquelle il ne restait rien à glaner, à l'exception d'un détail dont M. Rain s'est emparé, sur l'indication même de

M. Sorel, et qu'il a scruté de toutes les façons, en s'exagérant peut-être son importance. Ce détail était heureux et attachant, d'ailleurs, fort propre à fournir le thème d'une étude historique, car il permettait à qui voulait l'analyser d'observer dans un champ restreint et, d'autant plus saisissable, les caractères des premières années de la Restauration, c'est-à-dire le conflit des intérêts de la Révolution, de la Légitimité et de l'Europe. Tel est le microcosme assez révélateur qu'est cette « Conférence de Paris » (le détail en question), organisée, le 20 novembre 1815, le jour même de la signature du traité de paix ; réunion hebdomadaire des ambassadeurs des cinq grandes puissances, chargée « d'aider de ses conseils le gouvernement du Roi, d'en surveiller la conduite, d'observer l'état de la France et de préparer, s'il en était besoin, l'intervention de l'armée d'occupation ».

C'est en se plaçant à ce point de vue « qu'on pourrait appeler extérieur » (très *extérieur*, en effet ! et qui fait peut-être tort au point de vue intérieur, celui du rôle, des efforts de Louis XVIII, insuffisamment considérés en eux-mêmes et jusqu'en certains de leurs résultats heureux), que M. Rain, s'aidant des protocoles de la Conférence, consultés au Record Office de Londres, a « successivement recherché les circonstances qui travaillèrent en faveur des Bourbons en 1814 et en 1815, les difficultés qu'ils rencontrèrent dès la première année de leur nouveau règne, les critiques que firent naître les principes et la conduite de la Chambre Introuvable et des Ultra-Royalistes, les problèmes financiers enfin (ceci est plus neuf) dont la solution était la condition préalable de la libération du territoire. »

C'est, en somme, la politique de la Restauration examinée sous le jour du Principe d'Intervention ; jour triste, lumière terne, mais égale, qui était bien peut-être celle où pouvaient s'apercevoir le plus de choses, en cette époque de désenchantement, encore qu'elle ne prête pas assez de valeur à de nobles figures comme le duc de Richelieu, ou encore à de sagaces figures comme Louis XVIII lui-même. A cela près, nous ne pouvons que recommander cette très solide étude.

Memento. — Une série de découvertes heureuses, dues à M. le marquis de Beauchesne, et qui a eu pour résultat d'établir l'identité, longtemps ignorée, du sieur de Longlée, autrement dit Pierre de Ségusson, ambassadeur de France en Espagne au temps de la Ligue, a permis à M. Albert Mousset, archiviste-paléographe, de donner, en prenant pour point de départ cette identification, une biographie de cet envoyé de Henri III auprès de Philippe II, avec une étude sur sa correspondance diplomatique. C'est une très heureuse contribution à l'histoire de la politique comparée de la France et de l'Espagne. M. Albert Mousset conclut à « l'irrémédiable incompatibilité des politiques de Philippe II et de Henri III ». (*Un Résident de France*

en Espagne au temps de la Ligue, 1583-1590, thèse; Champion, s.p.). — Dans une monographie (avec gravures) sur *les Juges d'Armes de France et les Généalogistes des Ordres du Roi* (E. Daragon, s.p.), M. Du Rouvre de Paulin fait l'historique de ces charges, depuis leur création jusqu'à leur disparition, en l'accompagnant d'études sur leurs principaux titulaires : les d'Hozier et les Clairambaut.— C'est toute l'histoire, encore peu connue, des quartiers de Ménilmontant, de Charonne, de la Roquette et de Saint-Antoine que M. Henri Vial nous apporte dans ces recherches sur *la Roquette, la Seigneurie et le Fief de la Grande Chambrerie* (édition de la Société de l'Histoire de Paris, s. p.). On a joint une carte de toute cette région de l'est au XVIe siècle.

Revue historique, novembre-décembre 1908. Louis André : « la Candidature de Christine de Suède au trône de Pologne (1668) » ; Ch. Bournisien : « la Vente des Biens Nationaux : la législation » ; Baron de Vitrolles : « Souvenirs autobiographiques d'un émigré. La duchesse de Courlande » (très curieux); Louis Halphen : « l'Histoire de Maillezais du Moine Pierre » (analyse de ce document et, par la même occasion, d'une curieuse et dramatique chronique du IXe siècle relative aux circonstances qui entourèrent la fondation de l'Abbaye de Maillezais). Bulletin historique et comptes-rendus critiques. — *Revue des Etudes historiques*, novembre-décembre 1908. J. Depoin : suite des « Etudes préparatoires à l'histoire des familles palatines : Thibaud le Tricheur fut-il bâtard et mourut-il presque centenaire ? » (Nous avons déjà signalé l'intérêt de ces recherches) ; J. Paquier : « Lettres familières de Jérôme Aléandre » (très intéressant ; un peu long tout de même) ; Commandant A. Malibran : « la Bataille de Tourcoing et le combat de Pont-à-Chin » (mai 1794) ; Comptes-rendus critiques ; Bibliographie. — *Revue Henri IV* (Paris, librairie J. Gamber). Remarqué aux derniers sommaires, sans prétendre citer tout ce qui mériterait une mention : G. Baguenault de Puchesse : « Henri IV avant l'avènement ». I. De 1553 à 1576; II, 1576-1584; L. Batiffol : « Essai de synthèse de l'organisation du royaume de France vers 1600 ».

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

H. Poincare : *Science et méthode*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Flammarion. — F. G. Charpentier : *Les Microbes*, 1 vol. gr. in-4°, 10 fr., Vuibert et Nony.

Dans **Science et méthode**, l'illustre savant français a réuni diverses études qui se rapportent plus ou moins directement à des questions de méthodologie scientifique.

Le livre débute par un chapitre, d'un haut intérêt, sur « le choix des faits ». Nous ne pouvons connaître *tous* les faits, puisque leur nombre est pratiquement infini; il faut choisir. La question est de savoir comment doit se faire ce choix.

Devons-nous, comme nous le conseille Tolstoï, nous laisser guider par l'utilité ?

Il suffit, répond M. Poincaré, d'ouvrir les yeux pour voir que les con-

quêtes de l'industrie qui ont enrichi tant d'hommes pratiques n'auraient jamais vu le jour si ces hommes pratiques avaient seuls existé, et s'ils n'avaient été devancés par des fous désintéressés qui sont morts pauvres, qui ne pensaient jamais à l'utile, et qui pourtant avaient un autre guide que leur caprice.

C'est que, comme l'a dit Mach, ces fous ont économisé à leurs successeurs la peine de penser. Ceux qui auraient travaillé uniquement en vue d'une application immédiate n'auraient rien laissé derrière eux et, en face d'un besoin nouveau, tout aurait été à recommencer. Or, la plupart des hommes n'aiment pas à penser et c'est peut-être un bien, puisque l'instinct les guide, et le plus souvent mieux que la raison ne guiderait une pure intelligence, toutes les fois du moins qu'ils poursuivent un but immédiat et toujours le même; mais l'instinct c'est la routine, et si la pensée ne le fécondait pas, il ne progresserait pas plus chez l'homme que chez l'abeille ou la fourmi. Il faut donc penser pour ceux qui n'aiment pas à penser, et, comme ils sont nombreux, il faut que chacune de nos pensées soit aussi souvent utile que possible, et c'est pourquoi une loi sera d'autant plus précieuse qu'elle sera plus générale.

Ceci nous montre comment doit se faire notre choix; les faits les plus intéressants sont ceux qui peuvent servir plusieurs fois; ce sont ceux qui ont chance de se renouveler.

Mais quels sont donc les faits qui ont chance de se renouveler? Ce sont les faits simples et même ceux qui nous paraissent tels.

Les savants ont été chercher ces faits aux deux extrémités, dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit. Le souci du beau nous conduit d'ailleurs au même choix que celui de l'utile.

C'est parce que la simplicité, parce que la grandeur est belle que nous rechercherons de préférence les faits simples et les faits grandioses, que nous nous complairons tantôt à suivre la course gigantesque des astres, tantôt à scruter avec le microscope cette prodigieuse petitesse qui est aussi une grandeur, tantôt à rechercher dans les temps géologiques les traces d'un passé qui nous attire parce qu'il est lointain.

Je relève dans le chapitre suivant, *l'avenir des Mathématiques*, des considérations intéressantes sur la valeur des mots. Le célèbre philosophe viennois Mach a dit que le rôle de la Science est de produire l'économie de pensée, de même que la machine produit l'économie d'effort. M. Poincaré trouve cela bien juste et vient à dire: « L'importance d'un fait se mesure donc à son rendement, c'est-à-dire à la quantité de pensée qu'il nous permet d'économiser. » Un fait a une grande valeur quand il permet d'en prévoir d'autres, quand il relie des faits épars. Les mots en ont parfois une non moins grande, et on ne saurait croire combien un mot bien choisi peut économiser de pensée. La mathématique, qui est « l'art de donner le même nom à des choses différentes », excelle en cette matière. En physique, le mot « énergie » a été prodigieusement fécond.

Personnellement j'aime mieux envisager les inconvénients des mots que leurs avantages ; M. Poincaré nous disait tout à l'heure que la plupart des hommes n'aiment pas à penser ; or, les mots les encouragent dans cette tendance, et c'est vraiment dommage.

Tout le milieu du livre de M. Poincaré est consacré à des sujets assez abstraits, mais les derniers chapitres relatifs à la mécanique et à l'astronomie sont d'une lecture facile.

La mécanique semble sur le point de subir une révolution complète. Les notions qui paraissent le mieux établies sont battues en brèche par de hardis novateurs. Certainement, il serait prématuré de leur donner raison dès aujourd'hui, uniquement parce que ce sont des novateurs. Mais il y a intérêt à faire connaître leurs doctrines, et c'est ce que j'ai cherché à faire, dit M. Poincaré.

L'astronomie, elle, soulève de gigantesques problèmes. On lira avec le plus vif intérêt les considérations sur la Voie lactée et la théorie des gaz, qui ont eu leur point de départ dans une idée fort ingénieuse du célèbre lord Kelvin.

Tout le monde sait comment un grand nombre de physiciens modernes se représentent la constitution des gaz ; les gaz sont formés d'une multitude innombrable de molécules qui, animées de grandes vitesses, se croisent et s'entrecroisent dans tous les sens. Ces molécules agissent probablement à distance les unes sur les autres, mais cette action décroît très rapidement avec la distance, de sorte que leurs trajectoires restent sensiblement rectilignes ; elles ne cessent de l'être que quand deux molécules viennent à passer assez près l'une de l'autre ; dans ce cas, leur attraction ou leur répulsion mutuelle les fait dévier à droite ou à gauche. C'est ce qu'on appelle quelquefois un choc ; mais il n'y a pas lieu d'entendre ce mot *choc* dans son sens habituel ; il n'est pas nécessaire que les deux molécules viennent en contact, il suffit qu'elles approchent assez l'une de l'autre pour que leurs attractions mutuelles deviennent sensibles. Les lois de la déviation qu'elles subissent sont les mêmes que s'il y avait eu choc véritable.

Il semble d'abord que les chocs désordonnés de cette innombrable poussière ne peuvent engendrer qu'un chaos inextricable devant lequel l'analyste doit reculer. Mais la loi des grands nombres, cette loi suprême du hasard, vient à notre aide ; en face d'un demi-désordre, nous devions désespérer, mais dans le désordre extrême, cette loi statistique rétablit une sorte d'ordre moyen où l'esprit peut se reprendre. C'est l'étude de cet ordre moyen qui constitue la théorie cinétique des gaz ; elle nous montre que les vitesses des molécules sont également réparties entre toutes les directions, que la grandeur de ces vitesses varie d'une molécule à l'autre, mais que cette variation même est soumise à une loi, dite loi de Maxwell. Cette loi nous apprend combien y a de molécules animées de telle ou telle vitesse. Dès que le gaz s'écarte de cette loi, les chocs mutuels des molécules, en modifiant la grandeur et la direction de leurs vitesses, tendent à l'y ramener promptement. Les physiciens se sont efforcés, non sans succès, d'expliquer de cette manière les propriétés expérimentales des gaz, par exemple la loi de Mariotte.

Considérons maintenant la Voie lactée; là haut nous voyons une poussière innombrable, seulement les grains de cette poussière ne sont plus des atomes, ce sont des astres; ces grains se meuvent aussi avec de grandes vitesses; ils agissent à distance les uns sur les autres, mais cette action est si faible à grande distance que leurs trajectoires sont rectilignes; et cependant, de temps en temps, deux d'entre eux peuvent s'approcher assez pour être déviés de leur route, comme une comète qui a passé trop près de Jupiter. En un mot, aux yeux d'un géant pour qui nos Soleils seraient pour nous nos atomes, la Voie lactée ne semblerait qu'une bulle de gaz.

§

« Sans la théorie, disait Pasteur, la pratique n'est que la routine donnée par l'habitude. La théorie seule peut faire surgir et développer l'esprit d'invention. » Il aimait rappeler le mot charmant de Franklin, qui, assistant à la première démonstration d'une découverte purement scientifique et entendant demander autour de lui : A quoi cela sert-il? répondit : A quoi sert l'enfant qui vient de naître?

Les premières recherches de Pasteur intéressèrent peu. Et cependant elles ont conduit à révolutionner l'hygiène, la médecine, l'industrie. On connaît trop peu l'histoire de la microbiologie M. Charpentier, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, a voulu la conter dans le livre qui vient de paraître : **les Microbes**; son but a été : prendre à sa naissance, et même avant, chacune des découvertes qui ont trait aux microbes et la suivre dans toutes ses applications.

Ce livre, d'une documentation sûre et complète, vaut encore par sa clarté et ses belles illustrations; il permettra à chacun, même sans connaissances scientifiques avancées, de s'initier aux diverses questions de la science microbienne.

Presque au début du livre, l'histoire de la génération spontanée est racontée tout au long; des gravures curieuses représentent des insectes naissant de petits fragments de bois, et des oies bernaches engendrées par des anatifes; après les portraits de Redi et de Buffon viennent ceux de Pouchet et de Pasteur, jeune encore; on voit le Montanvert, sur lequel Pasteur fit une de ses mémorables expériences.

Trois chapitres sont consacrés aux Microbes du sol, de l'eau, de l'air.

M. Charpentier cherche à réhabiliter les microbes, en nous parlant longuement des microbes bienfaisants, et en particulier de ceux qui sont la cause des fermentations alcooliques; la question des microbes en agriculture et celle de l'épuration des eaux d'égout sont bien traitées.

Après cela, l'auteur pénètre dans le champ de la pathologie, étudiant successivement : le charbon, la diphtérie, la fièvre typhoïde, la

tuberculose, la peste, le choléra, la rage, la fièvre jaune, le paludisme, la maladie du sommeil.

L'histoire de chaque maladie à travers les âges est contée longuement, avec des figures à l'appui du texte; successivement défilent les portraits des savants et médecins les plus célèbres qui ont complété l'œuvre de Pasteur.

Le rôle des animaux dans la propagation des maladies ressort bien. Ainsi un moustique, *le Stegomyia fasciata*, se trouve propager la fièvre jaune. Cet insecte ne vit bien que dans les régions où la température oscille entre 25° et 30°; au-dessous de 20°, il ne peut plus pondre; la ponte s'effectue à la surface de l'eau, même là où il n'y en a qu'une petite quantité; si la température est favorable, en deux ou trois jours, les œufs éclosent, et l'évolution complète du moustique ne dure pas plus de treize à quinze jours; mais si les conditions climatériques sont défavorables, elle peut ne débuter que cinq mois après la ponte. Le Stegomyia éprouve le besoin impérieux de piquer les animaux; il ne peut pondre qu'après un repas copieux de sang frais, de mammifère ou d'oiseau; mais en général il ne pique que la nuit. Comme le Stegomyia s'infecte lui-même en piquant les malades, il est prudent de placer les malades atteints de fièvre jaune dans des sortes de cages qui empêchent d'approcher les moustiques; ainsi ceux-ci ne peuvent s'infecter. D'autre part, pour soustraire les individus sains aux piqûres des Stegomyia, un excellent moyen consiste à détruire dans l'eau les larves des moustiques; pour cela le pétrole fait merveille. Dans la lutte contre la fièvre jaune, il y a lieu de tenir compte de toutes les particularités biologiques présentées par les Stegomyia.

Nous pouvons désormais espérer vaincre cette maladie, vaincre aussi le paludisme et la maladie du sommeil, qui sont les grands fléaux de l'humanité. Hélas! pour la tuberculose, pour le cancer, la solution ne semble pas être proche.

G. BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Jean Capart : *L'Art Egyptien*, Vromant et Cie, à Bruxelles; Guilmoto, Paris. — Peladan : *Les Idées et les Formes*, Mercure de France, 3 fr. 50 — P.-A. Alliés : *Une ville d'Etats; Pézenas aux XVIe et XVIIe siècles*, Flammarion. — L'abbé E. Dambrine : *Créteil*, Vic et Amat, 11, rue Cassette, 3 fr. — J. Delebecque : *A travers l'Amérique du Sud*, Plon, 4 fr. — Dr T. Hamy : *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt*, E. Guilmoto, 7 fr. 50. — Memento.

A défaut de tout autre avantage, le volume que M. J. Capart, conservateur des Musées royaux de Bruxelles, publie sur **l'Art Egyptien**, offrirait au moins une originalité; l'auteur en a supprimé tout le texte qui, à son point de vue, ferait longueur et, dit-il, serait « de

suite démodé ». C'est un point de vue en effet, et, nous en pouvons convenir, rien ne vieillit aussi vite, par la multiplicité même des études qui s'y rapportent, — au moins depuis un demi-siècle — qu'un livre d'archéologie sur l'Egypte. Toutefois, parmi les ouvrages si nombreux qui ont été publiés, les travaux qui s'y rattachent, il peut ne pas sembler inutile de poser des jalons; nul n'a regretté, je pense, la publication du grand ouvrage de la *Commission d'Egypte;* ceux de M. Ch. Lenormant ou plus proche de nous de M. Maspéro; que les choses à présent acceptées soient discutées demain, il en faut prendre son parti, puisque nous savons que nulle part nous ne possédons la vérité définitive. — C'est dire que nous ne croyons point qu'un livre sur l'Egypte se doive réduire à des images, accompagnées de notes rapides, — de références serait plus juste — laissant à chacun « le soin de faire son propre texte ». Ces réserves faites, nous avons hâte de dire que l'ouvrage de M. Capart offre des reproductions très soignées, soigneusement choisies et qui donnent excellemment les principales découvertes de l'archéologie égyptienne. C'est un très bel album, sinon un livre, et nous souhaitons sincèrement que l'auteur, selon sa promesse, l'augmente et complète dans des éditions postérieures que nous aimerions à voir nombreuses.

§

Même pour qui ne partage pas ses idées, un livre de Péladan est toujours intéressant à suivre; dans les questions générales ses aperçus sont parfois ingénieux et ses remarques justes; mais on peut lui reprocher la hâte avec laquelle il rédige et publie des ouvrages qui mériteraient d'être pesés longuement et, au moins, gagneraient à plus de pondération. On peut le voir encore dans le dernier tome que publie *le Mercure de France*, **Les Idées et les Formes**, il ne prend guère le temps de se relire, — ce qui lui éviterait des répétitions inutiles. — Dans cet ouvrage, il a tenté de résumer nos connaissances actuelles sur les vieilles civilisations de l'Orient, — l'Egypte, la Chaldée, l'Assyrie, la Perse, l'Asie-Mineure — et de faire tenir en un volume ce qui est bien la matière d'une bibliothèque; son livre, d'ailleurs, n'est « ni une histoire, ni une archéologie, ni une esthétique, et cependant, dit-il lui-même, réunit quelques traits de chacune de ces sciences à propos de chaque famille humaine »; c'est en quelque sorte une étude panoramique; c'est aussi « un outil de travail propre à faciliter le développement du sens esthétique ». Mais, on le sait, il est fort difficile de comprendre, au temps où nous sommes, les idées et partant les représentations qui figurent sur des monuments qui peuvent remonter à vingt ou trente siècles; on n'arrive qu'à de l'à peu près, au plus; les découvertes même n'éclairent pas les problèmes; elles en multiplient les termes et « forcent à pro-

céder par formule dubitative, à moins de se contenter de mots sans réalité ». Il reste donc la contemplation des œuvres d'art, les annales peu à peu déchiffrées des peuples les plus vieux du monde, la curiosité des anciennes formes de vivre. Péladan donne sur l'ancienne Egypte, par exemple, des considérations souvent excellentes; les peuples aryas d'Asie-Mineure (Cypriotes, Troyens, Khettes, etc.) sont présentés un peu rapidement; mais il a défini le rôle exact du peuple juif dans le développement de l'humanité ; il apporte de curieuses indications sur la religion des anciens Phéniciens, et nous pouvons regretter avec lui qu'on n'ait pas encore fouillé, sur l'emplacement de Babylone, le Birs Nimroud, — la Tour de Babel. — Je passerai sur des traductions de la Bible où il a surtout tiré la couverture de son côté, si l'on peut ainsi dire; quant à la Chine et à l'Inde, je crois qu'elles n'entrent dans cet ensemble que d'une façon un peu arbitraire; ce sont des mondes fermés, qui ont évolué à part et n'apparaissent que tardivement dans le conflit des peuples de l'ancien monde. — Au résumé, le livre serait quand même excellent si l'auteur n'avait laissé à son texte la forme un peu bien primitive de notes prises en vue d'un ouvrage qu'il n'a pas eu le temps d'écrire.

§

En ouvrant le guide Joanne, — toujours à utiliser en général pour une indication rapide — nous n'y trouverons guère sur **Pézenas** qu'une quinzaine de lignes entre lesquelles on peut lire ceci : « Les maisons du xve et du xvie siècle y sont nombreuses et assez originales. La porte de la Juiverie date du xive siècle. » (*Edit. de 1893, mise au courant en 1895.*) C'est tout, et autant dire que l'endroit a semblé peu intéressant aux rédacteurs du guide et qu'ils n'ont pas cru devoir insister. — Pézenas, chef de comté comprenant au xive siècle les localités de Montagnac, Caux, Roujan, Alignan, Tourbes, Conas, Valros, Puissalicon et Montblanc, est toutefois une petite ville curieuse, qui vaut d'être vue et étudiée, s'il n'y reste pas des monuments de grande importance. « Figée dans le passé, endormie au soleil qui a bruni ses pierres », elle a de vieilles constructions, des hôtelleries qui remontent au moins à Henri IV; des boutiques et des maisons patriciennes datant des xiiie, xve, xvie, xviie siècles, et à chaque pas des coins délicieux de pittoresque, des décors charmants du Moyen-âge et de la Renaissance; — des tours enfermant des escaliers, analogues à celles que l'on peut voir à Vienne, sur le Rhône; d'autres du grand siècle, admirables de dessin et de proportions, se développant au large d'une cour, — et partout des balcons, la ferronnerie des grilles, des clefs de voûte sculptées, des mascarons et des corbeaux de pierre, — dont certains même ont gardé leur décoration polychrome, — et des curiosités comme la Vierge Noire, venue

par mer ainsi que le Christ miraculeux de Rue, et le *Chien qui ronge l'os*, le *Chien Pertufas hurlant la mort*. Ce n'est point tout, et si la collégiale s'écroula en 1733 et fut rebâtie dans le style médiocre du moment, il reste à Pézenas, qui comptait douze églises en 1666, nombre de constructions intéressantes : l'hôtel des Commandeurs de Saint-Jean, le cloître des Cordeliers, la maison de Jacques Cœur, — qui avait un comptoir dans la ville dès 1432 — la maison Consulaire et sa prison, l'ancienne Halle, le Beffroi (1693), la porte Faugères, reconstruite en 1597, dans le style du moyen-âge (peut-être la même qui est désignée plus haut sous le nom de Porte de la Juiverie). Mais l'importance de Pézenas date surtout du duc Henri de Montmorency et de l'époque où s'y réunirent les Etats du Languedoc. C'est sur ce moment, du reste, que s'étend davantage le livre que nous présentons aujourd'hui et dans lequel l'auteur, M. P. Alliès, semble avoir mis tout son amour de la terre natale. Pézenas, cité enrichie par la production du vin, la fabrication des draps, des chapeaux, du salpêtre, de l'orfèvrerie, voyait alors se dérouler dans ses rues le faste et les cortèges de l'ancienne monarchie ; les fêtes, les divertissements populaires y étaient nombreux, et aussi les cérémonies religieuses. Mais après la révolte de Montmorency, pris à la bataille de Castelnaudary et que Richelieu fit décapiter à Toulouse, Pézenas perdit de son importance ; le château fut abattu et Louis XIV, à son passage dans la ville, ne sut que le regretter ; il alla voir l'emplacement, les décombres, et dit aux Consuls : « C'est grand dommage, car la place était forte. »

C'est à peu près avec la figure de Louis XIV que se termine le livre de M. P. Alliès et je ne regrette nullement de m'y être arrêté, car il est rempli d'indications et d'une lecture attachante. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'avoir donné ses documents un peu trop pêle-mêle; de n'avoir pas suivi plus logiquement un ordre chronologique. On peut déplorer encore que l'illustration n'ait pas été plus soignée et que le dessinateur ayant à rendre l'aspect par exemple de certaines cours étroites, ait cru devoir les reproduire avec ce qu'on nomme en photographie de la *déformation*, — la forme de l'entonnoir. Il manque enfin dans cet ouvrage un bon plan de reconstitution, comme d'ailleurs dans nombre de publications analogues ; mais il n'y a là, en somme, qu'une querelle de détails et je n'insisterai pas. — Quant à la partie du livre qui se rapporte au séjour de J.-B. Poquelin à Pézenas, je crois qu'elle ne peut guère intéresser que les Moliéristes, s'il en existe encore, et sortirait du cadre de cette rubrique.

§

M. l'abbé E. Dambrine a commencé sur **Créteil** (Seine) une

rie de monographies dont la première se trouve consacrée aux origines du lieu et aux monuments les plus anciens de son histoire. C'est d'abord Créteil préhistorique, puis Créteil mérovingien; enfin sur la période carolingienne une consciencieuse étude du diplôme de l'an 900, concédé par Charles le Simple et reconnaissant une donation pieuse faite à l'église Saint-Christophe. — La monographie de M. l'abbé Dambrine est une publication de bon aloi et je voudrais citer dans la troisième étude de très justes observations sur le régime féodal et la situation réelle des serfs, à propos de qui on a entendu débiter tant de sottises. — La suite de ces monographies sur Créteil — dont l'église, remaniée au xvᵉ siècle, possède encore un clocher du xiᵉ — doit comprendre deux autres fascicules. Nous suivrons ce travail avec intérêt.

Le livre de M. J. Delebecque, **A travers l'Amérique du Sud** (Equateur, Pérou, Amazonie), est un ouvrage alerte, de bonne humeur et de bonne foi, sans parti pris, sans enthousiasme excessif; il dit juste les choses et ses tableaux de route, il faut bien en convenir, seraient plutôt capables d'inspirer une salutaire retenue à ceux qui voudraient s'aventurer dans ces lointains parages. Dans l'Equateur, une de ces républiques vagues où le *Pronunciamento* est presque une institution sociale, il nous montre ainsi Guayaquil, mauvaise ville bâtie en bois, mais que de continuels incendies assainissent et où l'on ramène à domicile les citoyens ivrognes dans une brouette; à côté le Salado, bras de mer où les huîtres se récoltent naturellement sur les racines des arbres. Un mauvais chemin de fer poussif escalade les Andes et le voyageur doit poursuivre ensuite jusqu'à Quito dans une diligence qui dévale malgré creux et fondrières à toute vitesse de son attelage de mules. De précieux détails suivent sur le régime politique du pays, les élections; mais partout la saleté est en honneur, la cuisine offre des ratatouilles immangeables; quant au paysage des Andes peuplé de volcans gigantesques, il est surtout dans le brouillard. Après une excursion sur le Pastaza, et au Chimborazo, M. Delebecque s'embarque pour le Pérou, visite Lima, puis s'aventure sur la « voie centrale » qui franchit les montagnes, suit les rivières jusqu'au confluent du Pachitea et de l'Ucayali, et il finit par descendre le grand fleuve Amazone, qui se jette près de Para dans l'Océan Atlantique. C'est dire qu'il a traversé, d'un côté à l'autre le continent sud-américain dans sa partie à peu près la plus large. Après les premières journées de route, le paysage devient grandiose et sa beauté compense amplement les fatigues de la route; le récit de cette traversée est, du reste, la partie la plus intéressante du voyage, qui est plein de péripéties et d'un intérêt réellement soutenu.

§

La librairie Guilmoto a publié dernièrement, avec une introduction

et des notes du Dr T. Hamy, les **Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt** (1798-1807) pour servir de complément à ses œuvres, qui comprennent déjà, si nous avons bonne mémoire, une douzaine de volumes in-8° et deux atlas de cartes. Alexandre de Humboldt, que nous pouvons bien en grande partie revendiquer, car il était d'origine française par sa mère, eut une existence surtout active et mouvementée, et fut peut-être un des derniers savants encyclopédiques. On l'a surnommé d'ailleurs l'*Aristote moderne.* Il est venu à une époque où nombre de terres restaient mal connues sinon inconnues, et où l'on pouvait encore découvrir quelque chose; aussi a-t-il fait, poussé par l'esprit scientifique, dans les terres de l'Amérique centrale, un des plus beaux voyages qu'on pût alors imaginer. Nous ne pouvons que recommander ici le volume de ses lettres écrites au jour le jour durant ses courses et qui abondent en observations intéressantes ou curieuses. C'est le complément de ses ouvrages, publiés depuis longtemps, et une précieuse contribution à la physique du globe. — Il faut ajouter du reste que le savant avait, de temps à autre, le petit mot pour rire ; il n'hésite jamais à conter des anecdotes un peu fortes, comme celle du boa qui dévore *un cheval;* celles enfin des Indiens du Rio Negro « qui se *nourrissent* d'une terre argileuse mélangée avec la graisse du crocodile » et d'un homme de la Nouvelle Andalousie « qui avait tant de lait que durant cinq mois il put allaiter son enfant». — Il savait bien, en somme, que ses correspondants n'iraient pas voir.

Memento. — Aux derniers numéros du *Tour du Monde*, je signalerai, *les Routes de Tunisie*, de Mme B. Chantre ; *Sur la Côte de Malabar*, de M. Emile Deschamps ; *Dans les provinces du fond de la Chine*, par Emile Labarthe; *la Vie militaire au territoire du Tchad*, par un ancien spahi ; un article de M. Henri Potez sur *Audenarde.*— Dans *la Correspondance archéologique* (nos 175-176), on trouvera une intéressante étude de A. Mersier sur *l'Art des sièges avant l'artillerie à feu;* au *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, de précieuses notes de M. N. de Pauw sur *la restauration du Beffroi de Gand;* une discussion sur *les abords du Pont Saint-Michel* dans la même ville (nos 6-7), enfin une longue contestation sur l'état ancien de *la façade du steem de Gérard-le-Diable* et sa restauration moderne (nos 9-10). Il y a là, en effet, un des plus notables exemples des méfaits des architectes. Cette bâtisse mystérieuse, château de revenants, sur la berge du Reep, dans un quartier perdu (Cf. *la Belgique monumentale*, 1844) est devenue une sorte de caserne des pompiers, bien astiquée et vernie, au milieu de rues de négoce et de boutiques, à deux pas de la gare. Il eût été préférable de n'y point toucher et simplement de mettre un square tout autour.—Je dois renvoyer à de prochains numéros les ouvrages suivants: L. Bertrand, *la Grèce au soleil*, Fasquelle, 3 fr. 50. — E. Poiré, *les Monuments nationaux en Allemagne*, Plon, 3 fr. 50. — P.-L. Rivière, *Villes et solitudes*, Plon,

3 fr. 50. — Dr A. Loir, *Canada et Canadiens*, Guilmoto, 6 fr. — Jeanne et F. Regamey, *Nos frères de Bohême*, Nouvelle librairie nationale, 5 fr. — G. Vasse, *Trois années de chasse au Mozambique*, Hachette, 4 fr. — L. Bernardini-Sjoestædt, *Pages suédoises*, Plon, 5 fr. — Eug. Aubin, *la Perse d'aujourd'hui*, A. Colin, 5 fr. — G. Ancey, *Athènes couronnée de violettes*, Fasquelle, 3 fr. 50. — M. de Waleffe, *les Paradis de l'Amérique centrale*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Gabrielle Faure, *Paysages passionnés*, Sansot, 3 fr. — M. Benhazera, *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, A. Jourdan à Alger, 7 fr. 50. — Je mentionne plus spécialement enfin le tome II de l'ouvrage du Dr Witkorski, *l'Art profane à l'église*, J. Schemit, 15 fr. — Sainte-Marie Perrin, *Bâle, Rome et Genève*, Laurens, 4 fr. — C.-J. Roux, *Fréjus*, Bloud, 1 fr. 50. — A. Moret, *Au temps des Pharaons*, A. Colin, 4 fr. — Commandant de Bouillane de Lacoste, *Autour de l'Afghanistan*, Hachette, 12 fr. — P. Niedeck, *Mes croisières dans la mer de Behring*, Plon, 10 fr. — R. E. Peary, *Plus près du pôle*, Hachette, 12 fr., et surtout le très beau volume du prince L.-A. de Savoie, *le Ruwenzori*, Plon, 15 fr.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Ch. L. Julliot : *La Propriété du domaine aérien*, « La Revue des Idées », 15 décembre 1908. — *Les Délibérations du jury criminel*. Loi du 3 décembre 1908. — A. Esmein : *Précis élémentaire de l'histoire du droit français de 1789-1814*, Larose et Tenin, 1908, 1 vol., 8 fr.

Dans *la Revue des Idées* du 15 décembre 1908, M. Ch.-L. Julliot publie une savante étude sur **La Propriété du domaine aérien**. La question est d'actualité ; les progrès rapides de l'aviation préoccupent les législateurs ; et déjà, en Allemagne, M. Grünwald a publié « la Navigation aérienne au point de vue du droit des gens et du droit pénal ». Il y a un autre point de vue que M. Grünwald a négligé, c'est celui du droit civil. Cependant c'est le plus important et c'est dans le domaine du droit civil que se produiront les premières difficultés.

M. Ch.-L. Julliot examine la question à ce point de vue exclusivement.

Il rappelle d'abord que le texte fondamental régissant les droits du propriétaire sur le « dessus » de sa propriété est l'article 552 du Code civil ainsi conçu :

La propriété du sol emporte le propriété du dessus et du dessous.

Le propriétaire peut faire au-dessus toutes les plantations et constructions qu'il juge à propos, sauf les exceptions établies au titre *des servitudes ou services fonciers*.....

Puis il explique :

Etre propriétaire du dessus emporte le droit de construire et de planter jusqu'à des hauteurs qui ne peuvent avoir, comme limites, que nos forces

humaines et les règlements de police et d'administration, protecteurs de la sécurité publique et des droits de la collectivité.

Etre propriétaire du dessus emporte le droit, tout en conservant la propriété du sol, de céder ou de louer les espaces célestes en totalité, ou à partir d'une certaine hauteur, ou jusqu'à une certaine altitude.

Etre propriétaire du dessus emporte aussi, et surtout, le droit de s'opposer à ce que quiconque empiète sur votre domaine. « Le propriétaire d'un terrain, enseignent MM. Aubry et Rau, est propriétaire de l'espace aérien, au-dessus du sol, en ce sens qu'il peut seul en user, pour y établir des constructions et qu'il est autorisé à demander la démolition des ouvrages qui, *à une hauteur quelconque*, empiètent sur cet espace. »

C'est ainsi qu'il a été jugé, à plusieurs reprises, qu'une compagnie d'éclairage électrique n'avait pas le droit de faire passer ses fils conducteurs au-dessus des propriétés privées, et cela, alors même que lesdits fils passeraient au-dessus de ces héritages, sans y prendre appui, ni les toucher en aucun point. Et cela est tellement vrai qu'une loi a été nécessaire pour déroger à ce principe, en ce qui concerne le réseau électrique de l'Etat.

De même le propriétaire, sur le fonds duquel le balcon du voisin ou ses arbres font saillie, peut obliger celui-ci à supprimer ce balcon ou à élaguer ces arbres, quelle que soit la hauteur à laquelle se trouvent ces saillies.

Par application de la même idée, il a été jugé que le fait de tirer au vol une pièce de gibier passant au-dessus du terrain d'autrui, le tireur se trouvant même sur son propre terrain, constitue un délit de chasse, attendu que la loi du 3 mai 1844 punit la chasse *sur la propriété d'autrui* (art. 1er) et que la propriété d'autrui comprend l'espace situé au-dessus de ce terrain (arg. art. 11-2°).

. . . .

L'art. 552 dit que la propriété du sol emporte la propriété du dessus. Par le seul fait que vous acquérez le sol, vous acquérez donc la propriété de l'espace, et cela de par la volonté de la loi. De par la volonté de la loi, vous êtes propriétaire, jusqu'à l'infini, de l'espace géométrique assis sur votre sol et comme les perpendiculaires élevées sur les bornes de votre propriété doivent, en raison de la sphéricité de notre planète, se rejoindre au centre de celle-ci, il en résulte que la propriété céleste va toujours en sélargissant au fur et à mesure que l'on s'élève dans l'espace.

Mais M. Ch.-L. Julliot estime que la possession de l'espace, pour être opposable et susceptible, de sanction doit être notoire ou se révéler par un signe extérieur; et il aboutit à cette conclusion :

C'est qu'au-dessus du domaine construit, il existe une zone minima, dont le propriétaire a la possession, de par l'usage et dans la limite de l'usage qu'il en fait.

La limite de cette zone sera forcément très variable. Nous venons d'envisager l'hypothèse d'un immeuble possédant un dernier étage habité et pourvu de châssis à tabatière; dans ce cas, l'usage en hauteur se fera dans une plus grande mesure que si votre immeuble, au lieu d'être mansardé, possédait un simple grenier à étendre le linge ou même pas de grenier du tout.

S'il s'agit d'une maison d'habitation avec jardin, serait-il admissible qu'une machine volante vînt stationner à quelque 20 m. en l'air au-dessus de votre domaine, alors que vous et vos invités prenez tranquillement le café sur votre terrasse?

S'il s'agit d'espaces non construits, non habités, par conséquent, la situation n'est pas la même. La jouissance du cultivateur sur son champ ne s'étend guère qu'à quelques mètres au-dessus de sa tête, quand il laboure ou ensemence. Tant qu'il n'aura pas planté de hauts arbres, élevé des constructions, transformé son champ de luzerne en champ de manœuvre pour aviation, il ne pourra guère interdire la circulation presque jusqu'à rez de terre, du moins s'il n'est pas actuellement dans son champ et si aucune gêne ni aucun dommage ne lui est causé.

Donc, circulation libre en fait et en droit au-dessus de l'espace possédé par le propriétaire. Voilà un premier point d'acquis.

L'étude de M. Ch.-L. Julliot est très intéressante; elle est fort ingénieuse, comme beaucoup de celles qui ont été faites sur le même sujet. Mais toutes méritent cette constatation, c'est qu'elles ne valent que comme exercice spéculatif; elles n'aboutissent à aucune conclusion pratique ni même certaine.

En effet les jurisconsultes qui travaillent la question tentent de tirer d'un texte législatif des applications auxquelles il ne se prête pas.

Il est bien évident que les auteurs du Code civil n'ont pas légiféré en vue de la navigation aérienne qu'ils ne prévoyaient pas. Comment, dans ces conditions, vouloir raisonnablement faire application du Code civil actuel à la navigation aérienne!

Il ne faut pas oublier qu'une loi n'est pas un texte sacré, émané d'une autorité surhumaine et par suite immuable; c'est simplement une œuvre humaine, et surtout une *œuvre de circonstance*. Non seulement la loi n'est pas intangible; mais pour répondre à ce qu'on attend d'elle elle doit être modifiée chaque fois que se modifient les circonstances auxquelles elle doit s'appliquer. Ce n'est, somme toute, qu'une convention arrêtée, pour régler certaines conditions de la vie sociale; par suite, chaque fois que des conditions nouvelles surgissent dans cette vie sociale, il faut une nouvelle convention, c'est-à-dire une loi nouvelle.

Tenter d'appliquer les lois existantes à la navigation aérienne peut faire l'objet d'un exercice scolastique; mais c'est tout; aucune solution pratique ne saurait sortir de cet exercice.

La vérité c'est qu'il faut une législation nouvelle pour ces circonstances nouvelles.

M. Ch. Julliot estime que le propriétaire a la jouissance exclusive, privative, d'une zone minima; d'autres pensent qu'il n'y a pas de limites à cette jouissance « perpendiculaire » si je puis dire. Les uns et les autres peuvent prétendre avoir raison puisque, comme élé-

ment de discussion, ils n'ont que l'art. 552 du Code civil qui, certainement, ne prévoyait pas la navigation aérienne et, par suite, ne peut raisonnablement contenir une solution à ce sujet.

La solution rigoureuse, c'est-à-dire celle concédant un droit illimité sur l'espace au-dessus de la propriété, conduit simplement à l'interdiction de la navigation aérienne.

La solution mitigée de M. Julliot ne donne satisfaction ni aux propriétaires ni aux aviateurs.

Comment trouvera-t-on les limites de cette zone minima ? Qui dira à partir de quelle hauteur la circulation constante d'un aéroplane ne sera plus gênante pour le propriétaire du jardin au-dessus duquel circulera l'aéroplane ?

Le propriétaire d'un terrain clos a le droit d'y tirer des coups de fusils dans toutes les directions, pourvu que ses coups ne portent pas sur les propriétés voisines. Or, perpendiculairement, il est propriétaire à l'infini. Il pourra donc tirer en l'air autant que cela lui plaira ; alors, tant pis pour les aéroplanes qui passent au-dessus.

On pourrait multiplier les hypothèses. La conclusion, c'est qu'il faut une législation nouvelle qui sauvegardera les droits de l'aviation et ceux de la propriété.

§

Le 3 décembre 1908, a été promulguée une loi modifiant l'article 343 du Code d'instruction criminelle. Elle a pour objet **les délibérations du jury criminel**, et met fin à des abus, heureusement exceptionnels.

Jusqu'ici, lorsque le jury était embarrassé, il pouvait demander le Président des assises; qui venait dans la salle des délibérations. Il venait seul ; l'accusé n'assistait pas à l'entretien et n'y était pas représenté. L'injustice était extrême ; car, dans cette entrevue suprême, souvent une véritable discussion s'engageait sur la culpabilité de l'accusé. Un magistrat consciencieux fuyait cette discussion, faisant remarquer que les débats étaient clos et qu'aucun argument ne pouvait désormais venir du dehors pour déterminer la décision du jury. Mais malheureusement, il s'en trouvait qui acceptaient cette discussion, ardents d'obtenir une condamnation. Il en fut même qui intervenaient sournoisement, malhonnêtement pour tromper le jury. Le fait s'est passé il y a quelques années. Un journaliste était poursuivi devant la Cour d'assises pour avoir diffamé un député à l'occasion de ses fonctions. Le jury était hésitant ; et l'avenir prouva qu'il avait raison d'hésiter. Or, le député était influent; et le Président des assises, qui avait une âme de valet malhonnête, n'hésita pas à se rendre auprès des jurés pour vaincre leurs hésitations. « Il fallait une « condamnation de principe, expliqua-t-il ; le salut du pays et de la

« République en dépendait ; les jurés manqueraient à leur devoir « s'ils acquittaient. D'ailleurs il venait rassurer leurs craintes : la « condamnation serait insignifiante, il en prenait l'engagement : « une légère amende, rien de plus. »

Les jurés ne pensant pas qu'il fût possible que, dans une Cour d'assises, le bandit fût assis sur le siège du Président, firent confiance à l'engagement de cet homme vêtu de rouge, qui, à leurs yeux, incarnait la justice, la probité, et ils répondirent affirmativement.

En possession de ce verdict ainsi extorqué, le Président, reniant ses engagements, infligea au journaliste le maximum de la peine et le condamna à des dommages-intérêts considérables.

Je ne connais pas d'acte plus odieusement malhonnête : c'est à la fois du cambriolage, de l'escroquerie, de l'abus de confiance, du guet-apens, etc. Pour un tel forfait, il ne pouvait y avoir de châtiment trop grave ; cependant le magistrat ne fut pas puni. Il ne recueillit que le mépris, unanime, il est vrai.

Le fait est unique, je veux le croire ; en tous cas, il n'est plus possible avec la nouvelle loi, car le Président des assises ne peut dorénavant communiquer avec les jurés qu'accompagné de l'accusé et du représentant du ministère public.

§

M. Esmein, professeur à la faculté de droit de Paris, membre de l'Institut, vient de publier un **Précis élémentaire de l'histoire du droit français de 1789 à 1814.**

Cet ouvrage relie le *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, et les *Eléments de droit constitutionnel*, du même auteur. On y trouve les qualités habituelles du savant et sympathique professeur ; une érudition très grande et une impartialité complète.

JOSÉ THÉRY.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Ed. Bailly : *La Légende de Diamant*, in-18. Libr. de l'Art Indépendant. — Eugène Ledos : *Les Criminels et la Criminalité*, in-8. Librairie des Saint-Pères. — Dr Papus : *Le Tarot divinatoire*, in-8. Libr. Hermétique. — H.-S. Olcott : *Histoire authentique de la Société théosophique*, 2e série, in-8. Publications théosophiques — Dr Bonnaymé : *La Force psychique*, in-12, illustré et relié. Librairie du Magnétisme. — *Sepher-Ha-Zohar*, trad. par Jean de Pauly, 3e vol. in-8. Lib. Leroux. — Memento.

M. Edmond Bailly est un admirateur passionné des doctrines philosophiques et religieuses des Druides. **La Légende de Diamant** est comme un hommage pieux rendu à leur haute sagesse. Dans les sept récits qui la composent, il a essayé de restituer, aussi fidèlement que possible, leurs croyances et leurs enseignements, fait entrevoir le mystère de la magie des sons, décrit les épreuves terribles

auxquelles était soumis le candidat à l'initiation, dit le véritable, le *seul* amour, la vie guerrière et batailleuse de « ceux du glaive » et celle plus calme et plus méditative de « ceux du chêne ».

Le plus important sans doute de tous ces récits est celui où l'auteur reproduit les tirades bardiques, en les présentant dans un ordre plus rationnel que celui habituellement suivi et en les accompagnant d'un excellent commentaire. Le dernier est une sorte de vision poétique où les bardes Merlin, Taliésin et Hyvarnion saluent l'apparition radieuse du Christ.

Il serait vain de rechercher, dans ces récits romanesques, jusqu'à quel point la vérité se mêle à la fiction, la légende se marie à l'histoire, le présent se reflète dans le passé et le colore. Néanmoins les Notes et Eclaircissements et la liste des ouvrages à consulter, qui terminent le volume, montrent que l'auteur est très renseigné sur tout ce qui a trait au celtisme.

§

Les Criminels et la Criminalité est un ouvrage posthume du célèbre Eugène Ledos, que son fils vient de publier. Il est resté malheureusement inachevé.

Il contient une réfutation des théories anthropologistes touchant le criminel-né, l'atavisme, l'infantilisme et la folie morale, un exposé de la doctrine de l'auteur, la description des types criminels, une étude sur Caserio, l'assassin de Carnot, et une autre sur Louis XI.

Les arguments qu'Eugène Ledos oppose aux théories de Lombroso sont généralement excellents, mais on ne saurait en dire autant de ceux par lesquels il essaie de réfuter les doctrines transformistes. A son avis, « les vertus et les vices ne sont pas transmissibles », « le crime est un accident moral, une possibilité et non une fatalité », et « il n'y a pas de fatalité dans l'ordre moral ». Le criminel est donc toujours plus ou moins responsable, sauf, bien entendu, dans les cas de folie caractérisée. Cependant, Ledos admet que certains grands criminels « agissent sous l'empire d'agents occultes malfaisants qui leur donnent l'ivresse du crime et du sang » et qu'il y a diverses classes de types criminels. Ce qui implique — quoiqu'il déclare qu'il n'y a pas de « prototype du criminel », — une sorte de fatalité dans le crime.

Ledos était profondément catholique; il voyait tout à travers ses croyances et ramenait tout à elles. Aussi était-il enclin à rejeter tout ce qui est en contradiction avec elles, même les doctrines scientifiques les mieux établies.

Les types criminels ont « chacun, dit Ledos, une nature et une physionomie propres et caractéristiques, et des signes particuliers ». C'est ainsi que les meurtriers se distinguent des empoisonneurs

Parmi les huit classes de types physionomiques dans lesquelles il englobe tous les hommes, il a remarqué qu'on compte plus de criminels dans les classes martiale, terrienne, saturnienne et mercurienne, surtout dans les deux premières, que dans les quatre autres. « D'autre part, dans la classe des types géométriques, le type carré court, le type rond court et le type conoïde court fournissent de nombreux criminels singulièrement redoutables. »

L'ouvrage d'Eug. Ledos est accompagné d'une grande planche contenant 15 figures explicatives gravées par Jeannot. Il est curieux et intéressant.

§

Le Tarot divinatoire, *clef du tirage des cartes et des sorts* du Dr Papus, est, comme l'indique le sous-titre, un ouvrage essentiellement pratique. La partie théorique et philosophique a été traitée dans un ouvrage précédent : *le Tarot des Bohémiens*.

Le présent volume contient, outre les diverses manières de tirer les cartes, les sens attribués à chaque lame du tarot, soit droite, soit renversée, par les auteurs les plus célèbres en la matière : Etteilla, Olloucet, Mlle Lenormand, Christian, Moreau, Eliphas Lévi et par le Dr Papus lui-même, ainsi que les significations résultant de leurs assemblages et de leurs rencontres avec les nombres. Il contient également la reproduction de planches rares ou inédites d'Etteilla et d'Eliphas Lévi et la reconstitution des 78 lames du tarot égyptien, dessinées par Gabriel Goulinat. Chacune des 22 premières lames, qui constituent les arcanes majeurs, est ainsi disposée : au centre, la figure hiéroglyphique ; en haut, le nombre, à gauche, les correspondances du nombre dans les alphabets français, hébreu, sanscrit, signe égyptien, signe Watan d'après l'Archéomètre de Saint-Yves (l'Alveydre) ; en bas, le sens traditionnel et les trois sens spirituel, moral ou alchimique et physique ; à droite, les correspondances astrologiques qui permettent de préciser le jour ou le mois.

Les arcanes mineurs renferment, outre la figure principale, la reproduction de talismans secrets d'Eliphas Lévi, les sens divinatoires pour la carte droite et renversée, la correspondance du tarot philosophique et celle avec le calendrier.

Les 78 lames découpées et collées sur carton peuvent former un jeu complet.

On voit, par cette brève analyse, que l'ouvrage forme un vrai manuel pour l'étude pratique du Tarot.

§

Le deuxième volume de l'édition française de l'**Histoire authentique de la Société théosophique**, publiée par son président-fondateur, le colonel H. S. Olcott, comprend le deuxième, mais

abrégé, de l'édition anglaise, plus les sept premiers chapitres du troisième. Il s'étend de la fin de 1878 à mars 1884, c'est-à-dire de la date du départ pour l'Inde de Mme Blavatsky et d'Olcott, jusqu'à celle de leur retour et de leur premier voyage en Europe.

Le volume est fort intéressant. Il contient le récit de nombreuses guérisons et de plusieurs phénomènes extraordinaires accomplis, soit par Mme Blavatsky, soit par ses maîtres. Il est écrit sans prétention et dans une langue très simple, qui en rend la lecture facile et attrayante.

Le traducteur, M. La Vieuville, fait remarquer que peu de fondateur se sont préoccupés, comme le colonel, « de prévenir la formation de légendes sur leur personne ou sur leur œuvre et d'assurer à la postérité la connaissance de la vérité sans ornementation imaginaire ».

§

Le Dr Bonnaymé a écrit un très bon ouvrage sur **la Force psychique, l'Agent magnétique et les instruments servant à les mesurer**. La question méritait d'être traitée, voire d'être reprise, même après cet auteur, car elle est loin d'être épuisée.

Tout phénomène exigeant, pour être complètement et scientifiquement démontré, l'invention de procédés ou d'instruments d'expérimentation propres à le saisir, à le révéler dans toutes ses conditions de manifestation, de manière à ce qu'il devienne *certain et indestructible* pour l'esprit, — on conçoit qu'il est de la plus haute importance de savoir si les instruments dont on se sert pour l'étude des faits psychiques et magnétiques sont *suffisants* et s'il n'est pas nécessaire de les perfectionner, voire d'en inventer de nouveaux.

Le Dr Bonnaymé a étudié les instruments actuellement connus, montré ce qu'on pouvait demander à chacun d'eux au point de vue de l'expérimentation psychique, noté leurs avantages et leurs inconvénients respectifs et conclu que, — bien qu'ils se complètent les uns les autres, — ils sont encore insuffisants. Il est donc à souhaiter que les chercheurs et les inventeurs trouvent mieux.

En dehors des instruments décrits, il est un procédé qui permet de révéler l'existence du fluide magnétique : c'est la photographie. C'est ce que démontre M. Durville dans la préface abondamment illustrée.

§

Le troisième volume de la traduction française du **Sepher-Ha-Zohar** vient de paraître, grâce aux bons soins et aux sacrifices de M. Lafuma-Giraud. Il comprend la deuxième partie du *Zohar* (Commentaire de l'*Exode*) jusqu'à l'Idra-de-Maschcana (Assemblée du sanctuaire) inclusivement.

Le traducteur, Jean de Pauly, y a joint deux notes importantes :

l'une sur les « Idra », l'autre sur la « Schekhina », en plus de celles qui accompagnent le texte.

MEMENTO. — La Librairie du Magnétisme publie un certain nombre de petites brochures concernant le traitement, soit par le magnétisme, soit par les procédés ordinaires, de la surdité, l'albuminerie, le rhumatisme, la neurasthénie, les maladies de la vessie et les moyens de corriger l'enfant de ses défauts et de le rendre meilleur. Ces brochures sont signées de H. Durville et des Drs de Farémont, Foveau de Courmelles, Baratier, Labonne et Monin.

— Il vient de se fonder à Paris une *Société des Sciences anciennes*, qui se propose l'étude et l'élucidation des sciences connues de l'Antiquité et du Moyen-âge, aujourd'hui oubliées ou délaissées par les savants officiels. Parmi ses fondateurs, je relève les noms de F. Warrain, sculpteur et mathématicien, d'Albert de Pouvourville, homme de lettres, de Piobb, rédacteur scientifique à la *Revue*, d'Oswald Wirth, auteur de travaux sur la symbolique, du baron du Roure de Paulin, avocat et héraldiste, du Dr Vergnes, d'Eudes Picard, de Choisy, avocat, de Jollivet-Castelot, directeur des « Nouveaux horizons », d'un ancien élève de Polytechnique, qui désire garder l'anonymat, et celui de votre serviteur :

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Le Feu : M. Ed. Jaloux, sur M. F. de Miomandre, le dernier lauréat du prix Goncourt. — *La Grande Revue :* M. Henri-Matisse explique sa peinture. — *La Revue des lettres et des arts :* M. L. de Romeuf contre la centralisation. — *L'Ame latine:* un sonnet de M. H. Bouvelet. — Memento.

Les membres de l'Académie Goncourt ont décerné le prix annuel, institué par le fondateur de leur association à M. Francis de Miomandre, pour son roman *Ecrit sur de l'eau.* Il y a quelque inconvenance à juger le vote des juges compétents, surtout pour qui ne sait rien de leurs délibérations préparatoires. Certain livre, par plus d'ampleur et une précoce maîtrise, — j'entends dire : *l'Enfer*, de M. Henri Barbuse, — aurait pu concentrer sur son auteur la majorité des académiciens. En préférant couronner M. de Miomandre, je discerne leur souci d'encourager un écrivain dont le livre est une promesse plutôt qu'un achèvement.

Notre revue, je crois bien, a eu la primeur des travaux littéraires de M. Francis de Miomandre. On n'a pas oublié ses fines critiques, ses ingénieuses explications, d'un tour élégant, presque désinvolte, où un peu d'impertinence tempère l'enthousiasme, où l'ironie est la pudique retenue d'une sensibilité très délicate. Les mêmes grâces, dans un ouvrage qu'on dirait improvisé, qui a la fraîcheur des œuvres ainsi conçues et la paie d'un déséquilibre quelquefois apparent, auront séduit les « dix ».

Ils auraient peut-être couronné *Penses-tu réussir ?* ou la délicieuse

Aymienne, de notre cher et toujours regretté Jean de Tinan, s'ils avaient, alors, été « envoyés en possession » de l'héritage. Le roman de M. de Miomandre s'allie à ces œuvres sans leur ressembler assez ni trop, comme des cousins peuvent tenir l'un à l'autre par des affinités qui, au caractère propre, demeurent ce que la nuance est au ton franc.

Lisez ce que pense de M. de Miomandre l'un des mieux doués parmi ses jeunes confrères, M. Edmond Jaloux, dans **le Feu** (1er janvier), qui publia l'œuvre même couronnée par l'Académie Goncourt :

C'est peut-être la première fois que l'on nous donne dans un roman l'histoire d'un tout jeune homme, presque d'un adolescent, d'un être qui entre dans la vie, avec toutes les idées charmantes prises dans les livres, avec toutes les illusions, les délicatesses, les effusions d'un cœur qui ne s'est pas déchiré encore aux ronces de l'espérance et desséché au soleil de la vérité. Il fallait pour le traiter une âme de poète, mais plus encore un coup d'œil de romancier de race, et c'est, ma foi, la plus remarquable des qualités de M. de Miomandre. Les réalistes dont je parlais tantôt ne montraient dans l'homme que ce qu'il y a de général et de commun. M. de Miomandre en lui voit ce qu'il y a de personnel et d'unique ; pour lui, l'humanité est ce qu'elle est en vérité : une vaste réunion d'excentriques. Mais à cette vision de romancier exact, se juxtapose une imagination riche, fantaisiste, lyrique, et l'imbrication des deux est telle qu'il est difficile de les démêler l'une de l'autre. C'est que l'auteur n'a rien voulu omettre des particularités qui faisaient chaque personnage exceptionnel, qu'il a accumulé les détails expressifs et qu'il a ajouté la légère déformation de son subjectivisme de sorte que, si chaque épisode est choisi dans l'humanité la plus moyenne et directement observé, l'ensemble donne cependant une impression d'invention absolue.

Cette œuvre est, à tout prendre, la confession d'un jeune homme d'aujourd'hui, exacte et minutieuse, mais en tenant compte, ce que l'on ne faisait guère jusqu'ici, de ce que ce jeune homme a d'imagination, de livresque, de fertile en fantasmagories intellectuelles et morales, si bien que nous avons la relation de deux existences superposées, avec leurs mutuelles influences et réactions. Jamais, non plus, on n'a dépeint avec cette âpreté l'absence d'argent, pas la misère, déjà connue, ni la ruine, comme l'a fait Balzac, mais la pénurie lamentable de certaine bourgeoisie réduite aux expédients, de certains jeunes gens, toujours à la poursuite non d'un louis, mais de quarante sous.

Tout cela est fort intelligent : nous avons une bonne esquisse du livre de M. de Miomandre. Maintenant, M. Edmond Jaloux nous renseigne sur l'auteur lui-même, vu d'après les travaux qui disciplinèrent sa pensée et son style :

C'est qu'il ne faut pas oublier que M. de Miomandre est avant tout un poète, un poète délicat, frémissant, varié, se servant en virtuose de toutes les ressources d'un art souple, mystérieux et savant, de toutes les combi-

naisons d'une rythmique sagace et d'un esprit mûri par la méditation. Et derrière les multiples masques de cette imagination réaliste et déformatrice fantasque et capricieuse, observatrice et gaiement amère, on trouve une, âme d'une inaccessible pureté, une âme égale, blanche, sereine, éprise de l'amour, un peu enfantine dans son désir de paix et de dorlotement, d'une sensibilité féminine, troublée par le crépuscule, émue par l'automne, bouleversée par la femme, mais virilisée par une ironie qui tempère sa tendresse éperdue.

Cette âme, on la découvre dans les adorables poèmes des *Reflets et des Souvenirs* d'une langue si souple et si câline, comme dans les poèmes en prose vibrants, intimes, musicaux, parus dans *l'Occident*, dans *le Prisme, la Société Nouvelle, la Revue des Lettres et des Arts* ou *le Feu,* où les curieux pourront les chercher.

Il faut ajouter encore que M. de Miomandre a publié, sous le titre de *Visages*, un volume d'essais qui est un des meilleurs qu'ait donnés la nouvelle génération, un livre d'études savantes, justes, d'une rare et experte intelligence, où il a trouvé pour louer ou décrire le génie ou le talent d'un Baudelaire, d'un Duranty, d'un Bourget, d'un Claudel, d'un Suarès, des paroles définitives et qu'il a écrit également des contes d'une invention singulière et savoureuse, et des dialogues admirables d'observation, de comique et de vérité, et nous aurons à peu près examiné toutes les ressources de ce talent original, de cette personnalité si tranchée et si diverse, qui enrichira notre chère et vieille littérature de combinaisons inattendues, d'aperçus nouveaux et de livres curieux et rares.

§

M. Henri-Matisse est de ces peintres qui n'étonnent pas que « le bourgeois ». Je l'ai rencontré naguère en Bretagne. Il y venait, de Belle-Isle, rejoindre un de ses camarades. Les études qu'il rapportait de son séjour dans l'île témoignaient de sa respectueuse confiance dans l'enseignement de Gustave Moreau, son maître. Que l'élève évolue et trouve sa personnalité, il faudrait beaucoup de sottise pour l'en blâmer ou éprouver de la surprise. Même si l'on ignore la première foi artistique de M. Henri-Matisse, on peut s'étonner de sa peinture actuelle.

C'est pourquoi je crois utile de reproduire, ici, un extrait des *Notes d'un peintre* que, présenté par M. Georges Desvallières, il publie dans **la Grande Revue** (25 décembre). Je laisse à votre appréciation les théories de M. Matisse, me bornant à dire que sa peinture est autrement rude.

Ce que je poursuis par-dessus tout, c'est l'expression. Quelquefois, on m'a concédé une certaine science, tout en déclarant que mon ambition était bornée et n'allait pas au delà de la satisfaction d'ordre purement visuel que peut procurer la vue d'un tableau. Mais la pensée d'un peintre ne doit pas être considérée en dehors de ses moyens, car elle ne vaut qu'autant qu'elle est servie par des moyens qui doivent être d'autant plus complets (et, par complets, je n'entends pas compliqués) que sa pensée est plus profonde. Je

ne puis pas distinguer entre le sentiment que j'ai de la vie et la façon dont je le traduis.

L'expression, pour moi, ne réside pas dans la passion qui éclatera sur un visage ou qui s'affirmera par un mouvement violent. Elle est dans toute la disposition de mon tableau : la place qu'occupent les corps, les vides qui sont autour d'eux, les proportions, tout cela y a sa part. La composition est l'art d'arranger de manière décorative les divers éléments dont le peintre dispose pour exprimer ses sentiments.

Ne pensez-vous pas que la formule ci-dessus conviendrait aussi bien à M. X..., de l'Institut, ou à M. Y..., qui n'en sera jamais, parce qu'il possède un talent trop significatif?

Dans ce qui suit, M. Henri-Matisse, — dont je sais l'esprit lucide très ordonné, et dont je ne saurais mettre en doute la bonne foi, — expose une théorie nouvelle et un peu puérile à mon gré :

La composition, qui doit viser à l'expression, se modifie avec la surface à couvrir. Si je prends une feuille de papier d'une dimension donnée, j'y tracerai un dessin qui aura un rapport nécessaire avec son format. Je ne répéterais pas ce même dessin sur une autre feuille dont les proportions seraient différentes, qui par exemple serait rectangulaire au lieu d'être carrée. Mais je ne me contenterais pas de l'agrandir si je devais le reporter sur une feuille de forme semblable, mais dix fois plus grande. Le dessin doit avoir une force d'expansion qui vivifie les choses qui l'entourent. L'artiste qui veut reporter une composition d'une toile sur une toile plus grande doit pour en concevoir l'expression, la concevoir à nouveau, la modifier dans ses apparences, et non pas simplement la mettre au carreau.

Plus loin, M. Henri-Matisse écrit :

Pour moi, tout est dans la conception. Il est donc nécessaire d'avoir, dès le début, une vision nette de l'ensemble. Je pourrais citer un très grand sculpteur qui nous donne des morceaux admirables : mais, pour lui, une composition n'est qu'un groupement de morceaux, et il en résulte de la confusion dans l'expression. Regardez au contraire un tableau de Cézanne: tout y est si bien combiné qu'à n'importe quelle distance, et quel que soit le nombre des personnages, vous distinguerez nettement les corps et comprendrez auquel d'entre eux tel ou tel membre va se raccorder. S'il y a dans le tableau beaucoup d'ordre, beaucoup de clarté, c'est que, dès le début, cet ordre et cette clarté existaient dans l'esprit du peintre, ou que le peintre avait conscience de leur nécessité. Des membres peuvent se croiser, se mélanger, chacun cependant reste toujours, pour le spectateur, rattaché au même corps et participe à l'idée du corps : toute confusion a disparu.

Enfin, ceci est une très curieuse, très originale conception de l'art et de son but, sur laquelle on aurait plaisir à discuter :

Ce que je rêve, c'est un art d'équilibre, de pureté, de tranquillité, sans sujet inquiétant ou préoccupant, qui soit, pour tout travailleur cérébral, pour l'homme d'affaires aussi bien que pour l'artiste des lettres, par exemple, un lénifiant, un calmant cérébral, quelque chose d'analogue à un bon fauteuil qui le délasse de ses fatigues physiques.

Modeste avec une extrême, une supérieure finesse, M. Henri-Matisse s'exprime en ces termes, avant de conclure par une réponse directe à l'un des critiques d'art les plus autorisés de ce temps, M. Péladan :

On me dira peut-être qu'il était permis d'attendre d'un peintre d'autres vues sur la peinture, et qu'en somme je n'ai sorti que des lieux communs. A cela, je répondrai qu'il n'est pas de vérités nouvelles. Le rôle de l'artiste, comme celui du savant, se borne à saisir des vérités courantes qui lui ont été souvent redites, mais qui prendront pour lui une nouveauté, et qu'il fera siennes le jour où il aura pressenti leur sens profond. Si les aviateurs avaient à exposer leurs recherches, à nous expliquer comment ils ont pu quitter la terre et s'élancer dans l'espace, ils nous donneraient simplement la confirmation de principes de physique très élémentaires que les inventeurs moins heureux ont négligés.

§

M. Louis de Romeuf signe une chronique bien vivante dans **La Revue des Lettres et des Arts** (1er janvier). Elle est assurément à compter parmi les meilleures pages qu'on ait écrites pour la décentralisation. C'est d'une verve irritée qui assemble des preuves, les jette en désordre plutôt que d'en faire un faisceau, et démontre très exactement ce qu'il fallait démontrer :

On en est parvenu à ce point de centralisation universelle, que tout ce qui ne porte pas l'estampille de Paris, tout ce qui, de près ou de loin, n'a pas été consacré par Paris, — art, littérature, modes, conférences, découvertes, — se trouve aux yeux de ce qu'on nomme l'Elite et, par suite, aux yeux de l'Etranger, dénué de toute valeur nationale.

La plus forte sommité des facultés de Nancy et de Montpellier découvrira un sérum quelconque pour une maladie quelconque, un compositeur fera jouer sur une scène de Bordeaux un opéra de haute inspiration, un sociologue de Roubaix révélera, dans une réunion en cette ville une organisation neuve de travail minier ou une échelle de salaires plus équitable ou un mode ingénieux d'entente entre patrons et ouvriers, — qui donc signalera au grand public le génial inventeur ? qui donc divulguera le courage de son élan, les bienfaits de sa trouvaille, et en fera profiter ainsi la collectivité entière, depuis Perpignan jusqu'à Lille, depuis Nantes jusqu'à Longwy? Personne.

Ce sera la conspiration du silence. Les muets du sérail ne trahiront point le despote Paris. Comment parler d'un « homme de la province » qui, quel qu'il soit et quoi qu'il fasse, ne saurait avoir de talent qu'entre la Madeleine et l'Opéra?

Dès lors, qu'arrive-t-il ?

Il arrive que le jeune homme d'Aix ou de Nevers se croit contraint, dès vingt ans, de répudier la ville qui l'a vu naître, qui l'a pétri de ses ancêtres, de ses professeurs, de la beauté de ses collines, de la douceur de son ciel, de tout ce qui fait la racine d'un homme, de tout ce qui est néces-

saire au développement intellectuel et physique de son être, tendu vers la la lumière.

Sur le conseil d'un faux orgueil, il s'en va vers Paris, croyant s'en aller vers la gloire.

Vous devinez combien, selon M. Louis de Romeuf, — et qu'il a raison, M. de Romeuf! — « le poison de Paris » a vite fait d'agir sur le jeune provincial. S'il échappe à l'intoxication, s'il rentre à temps au bercail... — voici qu'il pourra écrire de bons livres, être un bon médecin, un scrupuleux notaire, un sage négociant, ou, quelle que soit sa profession, devenir un homme capable d'être heureux :

Chez lui, il n'y a que de pauvres rues tortueuses avec de durs pavés, de maigres échoppes où les araignées courent sur les gâteaux, des hommes austères, des femmes mal mises, des enfants hargneux. Il y a surtout ce silence qui, après le vacarme du Boulevard, pèsera sur lui comme une chape de plomb.

Oui, seulement, c'est ce silence qui, en nous forçant à nous replier en nous-mêmes, sans cet énervement de la foule et du bruit, nous donne une claire vision des choses et de notre vie. C'est ce silence qui nous mûrit et nous trempe un cœur d'action.

Lorsqu'à son retour l'adolescent du Puy gravit un soir son rocher de la Vierge, et que, tourné vers son Mézenc de pourpre et les mamelons de lave qui le rattachent aux astres, il contemple les dédales de la cité féodale, avec ses toits de tuile brune et les meneaux de ses hôtels, lorsqu'il groupe les pitons volcaniques qui surgissent de sa vallée comme des reposoirs d'idéal, lorsqu'il reconnaît ses prairies, ses bergers, les sonnettes de ses troupeaux et l'ondulant collier de sa rivière Borne, — je vous assure qu'il se sent tout de même meilleur que parmi la horde des camelots qui hurlent le crime d'une femme, rue Montmartre.

§

L'Ame latine (décembre) contient ce sonnet d'un jeune poète, M. Henri Bouvelet. Le premier quatrain n'est pas, dans ses deux derniers vers, d'une langue très heureuse. A cette correction près, la pièce a de la grandeur et annonce un poète de talent :

LE JUSTICIER

Comme au temps où traquant le galop des centaures
Par le bois protecteur de la horde qui fuit,
Hercule allait fauchant les arbres devant lui
Dont l'ombre assourdissait l'écho des pas sonores,

Ainsi j'ai vu le dieu qui délivre ou détruit
Plus grand que le héros et plus sublime encore,
Levant à l'horizon la hache de l'aurore,
Abattre immensément la forêt de la nuit.

Quels affreux appétits de quels monstres célèbres
Voulait donc flageller le divin bûcheron
Qui taillait d'acier clair le taillis des ténèbres ?

Pourquoi tant d'entre nous ont-ils baissé le front
Sous l'arme de clarté hautaine qui toujours
Ouvrait à l'infini la clairière du jour ?

Memento. — *Roman et Vie* (20 décembre) : M. Paul Gsell : *Le Grand-Guignol.*

La Revue hebdomadaire (2 janvier) : M. le commandant Paul Renard, sur « l'année aéronautique ». — Poésies de MM. R. Vallery-Radot et Jean Lallier.

La Revue de Paris (1er janvier) donne la suite des lettres de R. Wagner à Otto Wesendonk. — Un article très curieux de M. le Dr G. Dumas sur « le Diable en Thiérache ».

La Revue critique des Idées et des Livres (25 décembre). — M. Adam Rudzk : « Cent ans de domination prussienne dans une province polonaise. »

La Revue (1er janvier) contient des réponses de quelques personnes illustres ou notoires à une enquête sur « la Loyauté féminine ».

La Grande Revue (25 décembre) commence un nouveau roman de M. Victor Margueritte : « le Talion », et termine les « Croquis de Provence » de M. A. Suarès.

La Revue des lettres et des arts (1er janvier) donne les sommaires des fascicules du recueil paru sous le même titre, du 13 octobre 1867 au 29 mars 1868, et dirigé par Villiers de l'Isle-Adam. — Lire les poèmes de MM. Tristan Klingsor et Fernand Divoire.

L'Amitié de France (novembre 1908 à janvier 1909), numéro réservé en majeure partie à Barbey d'Aurevilly.

Isis (novembre 1908 à janvier 1909) : « Le carnet de Monticelli », par M. Maurice Robin, est une « curiosité ».

Revue bleue (2 janvier) : M. A. Bossert donne une étude très intéressante sur Thérèse Brunsvick, « l'immortelle bien-aimée de Beethoven ». — De M. Péladan : « Philosophie du Neutre ».

Le Correspondant (24 décembre). — « L'Education des aveugles sourds-muets », étude de M. Gaston Paris, à comparer avec l'article récemment donné au « Mercure de France » par Mlle Le Néru.

La Revue latine (25 décembre), où M. Emile Faguet se jouait si brillamment à louer ou molester les auteurs contemporains, annonce qu'elle ne paraîtra plus en 1909. Ce dernier numéro renferme un très délicat et émouvant essai de M. Jean Bonnerot sur « l'Eminente poésie des Bibliothèques ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lettres de Barbey d'Aurevilly (*L'Echo de Paris*, 15 janvier). — Un jugement sur Barbey d'Aurevilly (*La Dépêche*, 10 janvier). — Un Portrait de Balzac (*Le Temps*, 16 janvier).

On va publier la correspondance de Barbey d'Aurevilly avec Trébutien. Mlle Read en a communiqué quelques fragments à **l'Echo de Paris**. En voici de curieux passages, où le vieux dandy se

montre, comme à l'ordinaire, peu aimable pour ses contemporains. Il parle d'abord de lui-même et se juge d'une façon qui surprendra : « Tout est vrai dans ce que j'écris. » Mais il voulait dire, sans doute : Tout est sincère ; et il ne faut jamais contester aux écrivains leur sincérité :

2 avril 1855.

... Tout est vrai dans ce que j'écris, — vrai de la vie passée, soufferte, éprouvée d'une manière quelconque, — non pas seulement de la vie *supposée* ou *devinée*. Je ne suis pas aussi grand artiste que cela. Il faut avoir le courage de se regarder, fût-on laid ! En dehors de la réalité et du souvenir, je n'aurais pas trois sous de talent, Trébutien, et il est même probable que je n'essaierais pas d'en avoir, car je n'écrirais point. Je n'écris jamais qu'*inflammatoirement*, comme les tissus s'enflamment, pour rejeter les échardes qui nous sont entrées dans la chair.

Si je ne vous ai pas écrit hier, j'ai du moins fait mettre à la poste et à votre adresse mon dernier article du *Pays*. Je le crois piquant et j'espère que le piquant vous en plaira. J'ai dardé et lardé le mieux que j'ai pu les faiseurs de *Mémoires*. Barnum n'a été qu'un prétexte, mais ce n'est pas à ce montreur de chiens américains que je voudrais m'attaquer, c'est à cette ignoble radoteuse d'impiété, sans talent maintenant d'aucune espèce, que l'on appelle Mme Sand, et à ce scrofuleux d'intelligence, l'odieux Véron, qui porte son abdomen comme un saint-sacrement et ses Mémoires comme les tables de la loi : Turcaret qui crève d'importance à semer ses abominables tripes sur le grand chemin ! Voilà la canaille intellectuelle que je voudrais traiter, à propos de leurs Mémoires, comme ils le méritent tous les deux. Or, étant donné l'état actuel de la presse et des relations qui la déshonorent, voilà ce qu'il est impossible de faire, du moins dans les journaux du gouvernement. C'est grande pitié.

Samedi 18 ou 19 décembre 1856.

... Vous ne m'avez pas parlé de mon article sur Cousin. Il fait ici un bruit infernal. Nos braves gens du ministère en ont pris peur, car nous sommes plus bas que sous Louis-Philippe (Tu dors, Brutus-Napoléon, et Rome est dans...les excréments !) et tout *leur* a paru bien *compromis*, parce que j'avais parlé, sans me gêner, de ce cuistre de professeur de mensonges et balayé cette réputation ! Renée m'a presque dit que j'étais allé trop loin, mais la chose était accomplie ; l'effet que je voulais produit.

— O Napoléon ! Napoléon ! quand sortiras-tu du fourreau ?...

Je crains bien, pour mon compte, d'avoir à recommencer à scier du marbre... dans de la laine. Les carrières de Denys valent mieux que ce métier-là !

Je *parais* ce soir, et je tâcherai de vous envoyer ma *Créquy* pour votre soirée de dimanche. Quelle femme que celle-là ! Elle était du Maine. Une tête normande étincelante de raison ! Je me suis ganté pour toucher à Sainte-Beuve. Charles X prétendait à son sacre que *chat ganté ne prenait pas de souris* (voir cette délicieuse anecdote dans les Mémoires de Chateaubriand). Eh bien ! je crois avoir celle-là et même lui avoir coupé un bout de la queue, — tout en douceur. Ah ! Mme de Créquy, c'est l'homme, et Sainte-

Beuve, la femme! C'est la plus forte tête féminine du XVIIIe siècle, jugée en tremblant par une des plus grandes caillettes de celui-ci!

§

Après l'inédit, un jugement sur l'œuvre de Barbey d'Aurevilly. C'est M. Gustave Geffroy qui nous le donne dans **La Dépêche**. Il est des plus remarquables. Après s'être applaudi de voir figurer au comité du monument qui va s'élever à Saint-Sauveur-le-Vicomte des écrivains et des hommes politiques de toutes les opinions, victoire de l'esprit littéraire et de la solidarité intellectuelle (il y eut Ranc à côté de Coppée), M. Geffroy insiste sur le côté particulièrement normand du grand écrivain. En cela, il est d'accord avec le comité lui-même qui écrit dans sa circulaire: « La France des écrivains et des artistes et la Normandie tout entière — la Normandie dont il a si magnifiquement chanté la race et les paysages — doivent ce modeste et tardif hommage à ce grand homme... » M. Gustave Goffroy dit, en termes excellents:

Avant tout, celui-ci, poète, romancier, écrivain d'impression, a été l'historien de la Basse-Normandie. C'est dans une note du *Chevalier des Touches* qu'il a écrit la déclaration citée plus haut, à savoir qu'il était plus patoisant que littéraire, et il ajoutait: « ... et encore plus Normand que Français. » De même, dans ses *Memoranda:* « ... Romans, impressions écrites, souvenirs, travaux, tout doit être normand pour moi et se rattacher à la Normandie. » Il en a été ainsi. La plus belle partie d'*Une vieille maîtresse* est celle qui dresse les décors des bords de la Manche et qui met en scène les gens du village et de la mer, matelots, poissonniers, vagabonds. Souvenez-vous des conversations au cabaret, chez la Charline. Le drame de *Ce qui ne meurt pas* se joue presque tout entier, entre trois personnages, au pays du château des Saules. *L'Ensorcelée*, qui est probablement le chef-d'œuvre du romancier, le plus magnifique de style, le plus puissant d'observation et d'évocation, se passe dans le pays de cette lande de Lessay, d'un tour de sept lieues, sise entre la Haye-du-Puits et Coutances, dans la presqu'île du Cotentin. C'est là que vivent ces êtres inoubliables, l'ensorcelée Jeanne Le Hardouey, l'abbé de la Croix-Jugan, la Clotte, et tant de comparses admirablement vivants, bergers, fermiers, couturières, servantes, paysans, paysannes, en qui restent la mysticité et la peur des anciens âges. L'histoire d'*Un prêtre marié* a pour toile de fond le château du Quesnay, reflété dans son étang, au bord duquel errent la mendiante Julie la Gamase, et Malgaigne la voyante, et Sombreval le prêtre, et sa fille Calixte, et le passionné Néel de Néhou. Le *Chevalier des Touches*, cet autre chef-d'œuvre, est une résurrection dans un salon de Valognes, entre vieilles gens causant, autour d'une cheminée, de la chouannerie normande, et c'est aussi beau, aussi historique et romanesque à la fois que les grands livres de Walter Scott et de Balzac.

J'ajoute qu'il y a dans ces livres de d'Aurevilly la haute impartialité de l'historien des passions, de l'analyste des âmes. On peut les lire sans avoir à se préoccuper des opinions de leur auteur. C'est un pays qui revit en

eux, et c'est beau et profond, qu'un écrivain, issu du sol, venu de la foule des êtres d'une province, ait donné aussi aux paysages et aux gens de chez lui l'immortalité de son amour et de son style. L'appel à la Normandie est donc légitime, et je crois reconnaître l'esprit délicat de Mlle Louise Read dans ce désir de faire reconnaître Barbey d'Aurevilly par sa province, de le faire rentrer chez lui comme un conquérant soumis au charme à jamais vivace d'une aïeule. C'est aussi Mlle Louise Read qui a proposé, à la dernière séance du comité, de faire du monument, exécuté par Rodin, le centre d'une fontaine sur la place du marché de Saint-Sauveur-le-Vicomte, une fontaine pour les gens, un abreuvoir pour les bêtes. L'idée est plus qu'ingénieuse, elle est belle et profonde, et Barbey se serait réjoui de se savoir entouré de paysannes et de maquignons, de bœufs et de chevaux, lui qui adorait tout de sa race, et qui écouta si souvent les beuglements qui montaient des herbages et les hennissements apportés par le vent qui passait sur la lande.

Sa conclusion est d'une belle impartialité :

On peut dire davantage, certes, d'un tel homme et d'une telle œuvre. Sa critique est vraiment immense, forte et variée, le plus grand effort de classement et de définition qui ait été fait, avec celui de Sainte-Beuve, au dix-neuvième siècle, et j'oserai dire, malgré les opinions de d'Aurevilly et celles de Sainte-Beuve, qu'il y a plus de hardiesse littéraire, plus d'originalité de pensée, dans *les Œuvres et les Hommes* que dans *les Causeries du Lundi*. Sainte-Beuve a étudié prudemment et admirablement le passé. Barbey a essayé de classer le présent, et ce n'est pas une petite besogne. Il y a souvent admirablement réussi, et nombre de ses jugements littéraires continuent à être fièrement et judicieusement libellés aujourd'hui; on peut donc dire déjà qu'ils ont pénétré l'avenir. C'est là aussi une des raisons pour lesquelles tant d'opinions diverses sont représentées dans le comité. Peut-être, et même sûrement, les catholiques et les conservateurs qui y ont pris place n'auraient pas oublié leurs opinions s'il s'était agi d'un républicain et d'un libre penseur. Mais qu'importe! l'exemple de tolérance philosophique et d'hommage littéraire aura été donné, et pourra être invoqué.

§

Jules Buisson, qui vient de mourir mainteneur des Jeux Floraux, était un artiste de beaucoup de talent, excellent graveur et portraitiste remarquable.

Il disait un jour à M. Claretie, qui nous le répète dans **Le Temps** :

— J'ai fait d'après nature un dessin de la tête de Balzac. Vous pourrez le communiquer à Falguière et vous le garderez. C'est Balzac criant, vivant. Et, chose curieuse, ce Balzac si vrai, ce Balzac qui ressemble si étrangement au Balzac authentique et que j'ai fréquenté, je l'ai dessiné non pas d'après Balzac en personne, mais d'après un de mes bergers, qui, front, regard, nez si particuliers, cheveux si solidement plantés, ressemblait tellement à Balzac que je me disais en le voyant : Voilà Balzac ! Et — la nature a de ces rencontres — de Balzac mon berger avait la voix, et ignorant, ne

sachant ni lire ni écrire, il en avait le génie! Oui, le génie! Il construisait des machines, des moulins, des ballons! Il cherchait. C'était un Balthazar Claës gardant des moutons!

Ce portrait, qui servit à Falguière pour son Balzac, a été perdu.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *La Tragédie Royale*, pièce en 3 actes, de M. Saint-Georges de Bouhélier : *la Mort de Pan*, pièce en 2 actes, en vers, de M. Alexandre Arnoux (7 janvier). — THÉATRE DES ARTS : *Les Lettres brûlées*, comédie en 1 acte, de M. Gnieditch, adaptation française de M. J.-W. Bienstock ; *la Tour du Silence*, pièce en 3 actes de M. Colljn, musique de scène de M. Mitjama (9 janvier). — SALLE MUSTEL : lecture des principales scènes de *Lamennais*, drame en 5 actes, en vers, de M. Jules Princet (15 janvier). — ODÉON : *Laurent*, comédie en 1 acte, en vers de MM. Henry Céard et J.-L. Croze ; *Molière et sa femme*, comédie en 1 acte, en vers, de M. Maurice Pottecher (15 janvier). — Memento.

M. Antoine tient sa promesse, et le dernier spectacle de l'Odéon a été composé d'œuvres de poètes. Il n'en est pas meilleur pour cela. Sommes-nous revenus au temps du romantisme vide et grandiloquent ? Pataugeons-nous dans les marais fétides où s'enlisaient les suivants du mouvement naturaliste ? M. Saint-Georges de Bouhélier maintes fois a manifesté, plein d'une ferveur pieuse et éloquente, son culte pour Hugo et pour Zola ; ce n'est certes pas moi qui l'en blâmerai, mais tout de même le monde a évolué ; si nous écrivons, c'est pour nous affirmer nous-mêmes, sans songer, comme dans **la Tragédie Royale**, à concilier l'inconciliable de nos admirations. Que nous puisions une part de nos forces dans cette admiration des grandes œuvres du passé, nul, je pense, ne le niera, mais il ne s'agit cependant pour nous ni de les refaire, ni de les imiter, ni, enfin, d'en tenter inutilement la fusion. A travers la pièce de M. de Bouhélier, on salue au passage trop d'ombres reconnues, depuis Œdipe errant ou le Roi Lear dépossédé jusqu'à Tête-d'Or. Le coup de génie, si le drame eût été bien construit et puissant, aurait été de mener ces grands personnages lamentables parmi le désordre trivial et populacier de *l'Assommoir*. Mais M. de Bouhélier s'y est pris de telle façon que ses contrastes ne nous touchent ni ne nous étonnent ; tout paraît consister en une inlassable verbosité, en un déploiement de gestes et d'attitudes surannés et ridicules ; pas un caractère n'est établi, pas un mouvement de la foule n'est expressif, pas une péripétie du drame ne s'avère indispensable ni précise. Il ne reste de cette pièce que la mémoire confuse d'ambitions très nobles qui ne sont pas réalisées. M. de Bouhélier certes doit pouvoir mieux que cela, mais il serait urgent qu'avant toute autre chose il fît effort pour acquérir des qualités qui lui ont toujours fait défaut : la pleine possession de soi-même et de son sujet, un usage plus mesuré des effets en apparence

dramatiques, une science plus neuve et mieux contrôlée des mobiles humains et de leur expression.

Malgré de nécessaires restrictions, ce drame mérite, dans ses intentions, de sérieux éloges, et, en tout cas, il offre un intérêt d'art un peu supérieur aux désarmantes banalités poétiques de forme et de pensée où M. Antoine crut, à la manière habituelle des gens de théâtre, pouvoir reconnaître le chef-d'œuvre rêvé. **La Mort de Pan** ne manque point, si l'on y tient, d'une certaine chaleur d'accent, et d'une aimable facilité de facture. Seulement, on n'y entend rien qui n'ait été dit plus de cent fois ; c'est de la même nouveauté que furent, en leur temps, les odes de Lefranc de Pompignan ou d'Ecouchard Le Brun ; c'est quelconque, c'est bien, et c'est nul. De jolis vers, disait-on ; assurément ! de jolis vers, mais dans les formules consacrées, avec des images qui ont servi et qui serviront encore, inlassablement ; rien d'ingénu, rien de nouveau ; aucune audace, pas même une recherche.

§

Au théâtre des Arts, une singulière erreur a fait accueillir, outre l'insignifiant lever de rideau, **les Lettres Brûlées**, que M. Bienstock s'est donné la peine bien superflue d'adapter à la scène française, cette monotone et ennuyeuse pièce d'un dramaturge suédois, M. Collijn, **la Tour du Silence**. Est-ce le décor d'Orient antique, l'évocation tentée de la luxurieuse et mystérieuse reine Sémiramis dont l'idée a égaré le goût du fin lettré qui, dit-on, préside aux destinées de ce théâtre ? Comment n'a-t-il pas reconnu, tout d'abord, que l'action en est parfaitement puérile, et que, pour passer outre, il faudrait quelque chose de cette maîtrise d'expression, de cette chaleureuse puissance du dessin et de la couleur par lesquelles Villiers de l'Isle-Adam et l'admirable Flaubert nous savent rendre éblouissante et captivante la lecture réitérée d'*Akedysseril* ou de *Salammbô ?* Sans doute M. Collijn a prétendu se guinder à une langue aussi fortement imagée ; malheureusement le soin avec lequel il arrive à composer les phrases creuses d'un dialogue qu'il voudrait sonore et musical élit avec une persistance fâcheuse les vocables les plus bêtement usés, les épithètes vieillies et insignifiantes. A Sémiramis, « reine au sourire enivrant, à la taille souple, aux membres éblouissants », il est dit : « Les paroles qui tombent de tes lèvres sont pareilles à un torrent rapide dont le fracas cherche à étouffer la plainte secrète de ton cœur » ; — les rois sont toujours grands ou magnanimes ; les splendeurs sont incomparables, les sacrifices magnifiques ; etc., etc... C'est inutile et assommant. Mieux vaudrait relire *Télémaque*, ou qu'on en fît un drame. Télémaque ? c'est beaucoup dire : *le Jeune Anacharsis*.

§

Dans le but d'élever au grand réfractaire un monument qui le glorifie à travers les âges,un comité, dont M.Paul-Hyacinthe Loyson, plein d'enthousiasme et de conviction, a exposé à ses auditeurs les louables desseins, voudrait organiser une représentation de **Lamennais**, drame en vers, dont l'auteur, M. Jules Princet, assisté de Mlle Renée Moncel et de M. Teste, de l'Odéon, a fait partiellement la lecture, le 15 janvier, salle Mustel. Béranger, qui y paraît, improvise quelques-unes de ses chansons ; George Sand essaie en alexandrins dépourvus de lyrisme quelques-unes des pensées qu'on trouvera éparses dans sa correspondance ; Liszt y fait par sa pétulance contraste à la gravité de l'austère penseur ; les réfugiés polonais y proclament dans toute la candeur de leurs âmes simples quelques vérités fondamentales et définitives : tout cela en vers neutres, dépourvus d'envolée et de charme, fort honorables et rien de plus.

M. Alphonse Mustel a mis à profit l'occasion de faire valoir les qualités recommandables et mécaniques de son « Concertal ». En résumé, bonne petite fête de famille.

§

Il n'est pas plus nécessaire, en vérité, de mettre en vers dialogués l'âme de Lamennais que les traditionnelles légendes sur la vie de Molière, comme s'y exercent annuellement des poètes désireux d'être joués à la Comédie-Française ou à l'Odéon. MM. Henry Céard et J.-L. Croze ont eu l'ingénieuse idée de douer de quelque existence le personnage de **Laurent**, au moment même où, derrière la porte de la mansarde en laquelle il courtise et veut duper tour à tour Flipote et Dorine, on entend son maître lui crier :

> Laurent, serrez ma haire avec ma discipline.

Dorine, bien entendu, drape comme il convient le fourbe, l'imposteur valet du fourbe et de l'imposteur, mais lui, du moins, se relève à nos yeux par un couplet excellent sur l'art culinaire, et par ce vers parodique, que je note de mémoire, au passage :

> Découvre-moi ce sein qu'on ne saurait trop voir.

M. Maurice Pottecher, plus sérieusement, dans un pastiche élégant, de forme très aisée, met à la scène **Molière et sa femme** et nous fait assister à l'anxieuse passion du grand comique. La pièce est joliment conduite, et les caractères définis avec une sûreté parfaite. Puis, quelle joie lorsqu'au théâtre les personnages montrés ne dédaignent pas de s'exprimer en un français limpide, net et vivant.

M. Joubé, de qui la voix sonore et chaleureuse soutient sans défaillance les rudes et ardentes déclamations du *Saint-Genest* de

Rotrou, représente, à merveille, un Molière fiévreux, découragé, emporté par instants et se raillant soi-même. A ses côtés, M. Bernard est un Chapelle parfait, Mme Luce Colas une Laforêt parfaite, tandis que Mme de Pouzols (Armande) montre de belles épaules et Mme Faber de grands yeux fripons qui étincellent. Elle faisait, au surplus, dans *Laurent*, une très accorte et provocante Dorine et secondait fort bien la niaise et puérile Flipote dont Mlle Reuver a délicieusement composé le personnage.

Memento. — Comédie-Royale : *Comme les blés*, de MM. Mirande et Jéroulle ; *Little Mary*, de MM. Auguste Germain et Trébor, musique de Oscar Strauss ; *Crible du Paris*, revue en 2 actes, de MM. Lambert et Thévanne (8 janvier). — Théâtre-Michel : *A bâtons rompus*, revue en 1 acte, de M. Jean Bernac (14 janvier). — Comédie-Française : *le Jardin de Molière*, comédie en 1 acte, en vers, de M. Yvain (15 janvier).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Concerts Chevillard. — *La Nationale.* — Opéra-Comique : Reprise d'*Orphée* de Gluck. — Memento.

Les « quatre heures de musique française », enjointes à nos Grands **Concerts Chevillard**, ne se sont point montrées révélatrices à l'excès du moins jusqu'à ce jour de la saison. La charité induirait même, en l'espèce, à passer tout à fait sous silence les prédécesseurs de M. Samazeuilh sur l'affiche de M. Chevillard, si leurs œuvres ne trahissaient chez celui-ci une mentalité musicale vraiment singulière à l'heure qu'il est et à la place qu'il occupe. Je ne nommerai pas l'auteur de certaine élucubration pseudo-symphonique intitulée *Oceano Nox*, laquelle, à l'audition, j'attribuai en toute candeur à quelque pré-Dubois ou anté-Lenepveu de la fin du second Empire, et qui fut dévoilée depuis à mon ahurissement le fruit d'un jeune Eliacin de notre Conservatoire National. Comment M. Chevillard osa-t-il jouer cela, en imposer la tâche à son orchestre et la fumisterie à son public? Une innocente production de lui-même, qu'un court-circuit facétieux l'obligea d'imprimer par deux fois sur ses programmes, nous en fournit peut-être une explication. Celui qui composa jadis sincèrement cette *Ballade*, et l'offre après dix-huit années sans embarras, voire avec insistance à notre actuelle admiration, s'atteste trop évidemment sourd ou fermé par nature à toutes aspirations si peu que ce soit novatrices. On soupçonnait le peu de goût de M. Chevillard pour les nouveautés debussystes autant même que francko-d'indystes et on conçoit assez désormais qu'il n'y comprenne pas grand'chose. Sans doute, il admit Liszt après Wagner à son répertoire, mais sans entrain, et sa sensibilité musicale semble s'être arrêtée à Schumann,

que d'ailleurs il interprète excellemment. S'il accepte indifféremment classique ou romantique, le passé dûment consacré, l'unique avenir qu'il prévoie, souhaite ou puisse imaginer, est voué au bleu clément du néo-classicisme. Aussi, parmi tout ce qu'on lui propose, ses choix, réactionnaires à son insu, vont droit à ce que nos voisins ont baptisé « musique de *Kapellmeister* ». Seulement, comme le genre est chez nous de moins en moins cultivé, il en arrive à accueillir, près de M. Rabaud, des débutants tout frais émoulus de l'école et échoue à l'inconsciente mystification d'un *Oceano Nox*. Indolence ou infirmité d'esprit, il est assurément déplorable que l'admirable instrument de culture artistique, créé par le combatif et wagnérien Lamoureux, soit ainsi peu à peu confisqué au profit de tendances rétrogrades sous le couvert du fignolage aussi stérile que souventefois fastidieux d'une anthologie ressassée. L'honnête *Procession Nocturne* de M. Rabaud, qui semble une incarnation accomplie de l'idéal de M. Chevillard, décèle, chez son auteur, une équilatérale inconscience, si celui-ci n'ignorait pas que Liszt avait, bien avant lui, traité le même sujet, — à vrai dire, de toute autre manière. Mais peut-être M. Rabaud voulut-il nous montrer comment Liszt aurait dû s'y prendre. On ne sait pas. Il est, chez tels esprits sereins autant que probes, d'insondables trésors de témérité désarmante. On se demanderait pourquoi *le Sommeil de Canope* de M. Samazeuilh eut les honneurs de quelques « chut » ! si cet événement ne dénonçait que M. Chevillard soit en train d'éduquer un auditoire d'abonnement à son image. Pour trancher assez fortement sur les devoirs de style et d'orthographe où s'appliquèrent ses sages co-élus, l'ouvrage de M. Samazeuilh cependant n'offrait rien de révolutionnaire, à tout le moins rien de plausiblement apte à déconcerter des oreilles auxquelles, si j'ose m'exprimer ainsi, *la Mer*, *l'Après-Midi d'un Faune* et *la Symphonie Cévenole* ne suggèrent désormais que des applaudissements unanimes. Seulement Debussy et d'Indy sont consacrés par la notoriété, le succès ou la mode. C'est le meilleur éloge qui se puisse adresser à M. Samazeuilh, que de constater dans son œuvre l'union de ces tendances diversement novatrices, — (car le perpétrateur de la *Sonate* en *mi* fut jadis quasiment le Robespierre de notre jeune école). *Le Sommeil de Canope* eût sans doute gagné à ne pas s'alourdir des filandreux alexandrins du poète Samain, mort bien probablement juste à temps pour sa gloire à l'instar de Bizet. Le talent en réel progrès de M. Samazeuilh s'y démontre naturellement porté plutôt à la symphonie instrumentale, avec des qualités de finesse et de charme discret, un louable dédain du banal comme du gros effet, et des préoccupations élevées, dont la sincérité manifeste aboutit, sinon déjà à quelque originalité péremptoire, du moins à un sérieux souci à la fois de recherche et de per-

fection. Et, ainsi qu'il advint fréquemment, on éprouve en tout cas combien la communion debussyste apparaît profitable au salut des âmes austèrement dressées dans la discipline ascétique de la docte Schola Cantorum.

La Nationale inaugura, salle Erard, l'habituelle série de ses concerts par un programme comportant trois premières auditions, mais malencontreusement encombré dès l'abord par un interminable *Trio* de Lekeu. J'avoue ne m'être jamais bien expliqué la renommée posthume de ce compositeur. S'il disparut prématurément, lui aussi, et à la fleur de l'âge, cela ne prouverait peut-être pas qu'il avait du génie; en revanche, il s'ensuit inéluctablement que Lekeu ne pouvait laisser que des œuvres de jeunesse. Et, en effet, il ne nous a légué que quelques productions de prime jeunesse, mais d'une jeunesse pesante, déclamatoire, embesiclée de scolastique et de pathos, accouchant au forceps d'un art aussi prétentieux que vide, où se discernerait tout au plus la menace d'un futur Brahms du franckisme. Le mortel *Trio* qu'on nous servit s'étira flasquement, pâteux, long comme un jour sans pain, impitoyable, pavé d'autant de réminiscences que d'intentions grandiloquentes dont parfois le comique arrachait tutélaire un sourire à qui déjà grinçait des dents. L'entortillée *Sagesse*, qui suivit, de M. Tournemire, et que l'étrange et remarquable organe de M. Plamondon teinta peut-être de quelque superflu maniérisme, en apparut soudain réhabiliter la musique. Mais ce n'était qu'une illusion. Dame, après le *Trio* de Lekeu! Le clou de la séance était « trois poèmes pour piano » de Maurice Ravel, inspirés de *Gaspard de la Nuit : Ondine*, *le Gibet* et *Scarbo*. Le programme en donnait le texte intégral d'après l'édition du *Mercure de France*, précaution désirée par le musicien qui, cette fois, s'attacha strictement à calquer le trait du modèle, pour transposer en visions sonores la pseudo-moyenâgeuse enluminure verbale de Maître Aloysius Bertrand. Le résultat de ce dessein obstinément « programmatique », au service d'un fantasque et délicieux romantisme 1830, fut trois compositions de la plus audacieuse modernité, littéralement inouïes de verve neuve, surabondante et désinvolte, et la plus purement musicale. Il serait vain d'essayer de traduire par des mots la prestigieuse féerie des sonorités chatoyantes, enchevêtrant leurs arabesques délicates pour gicler tout à coup et s'épandre en la splendeur fluide ou le mystère d'inopinés envols d'ogives. Mais on peut constater que bien peu d'imposantes sonates, voire de symphonies, pourraient rivaliser de musique pure avec ces « morceaux de piano ». L'évolution de Maurice Ravel, à cet égard, s'accuse assez analogue à celle de Schumann, choisissant

comme lui tout d'abord le clavier pour truchement de sa pensée novatrice. Avec ce *Gaspard de la Nuit*, le musicien creuse et poursuit le sillon merveilleux entamé dans *Miroirs*, mais la main est plus sûre encore peut-être et le geste plus large. C'est la même tendance à une simplicité plus ample et plus profonde où, malgré l'argument fantastique, le pittoresque ou l'émotion n'effleurent en nul endroit ni le clinquant, ni le pathos. L'inspiration, souvent exquise, garde la saveur un peu âpre, incisive, qui nous étreignit autre part; d'une originalité pénétrante dans *Ondine* et *le Gibet*, elle apparaît toutefois, dans *Scarbo*, hantée de quelques souvenirs — personnels, à la vérité (*Asie* et *la Flûte enchantée* de *Shéhérazade*). La hardiesse de l'écriture, l'imprévu à la fois et la logique cohésion de la forme témoignent d'une maîtrise des moyens devant laquelle il faut s'incliner. Mais ce qui frappe avant tout dans ce tryptique, c'est l'impression de force spontanée qui s'en dégage. L'œuvre a l'architecturale eurythmie et presque les proportions d'une symphonie orchestrale où tout se tient, où tout se déroule et s'enchaîne au gré d'un souffle indéfectible, se développe, grandit, plane ou se précipite en toute ingénue ou fougueuse sécurité superbe. Et cela fait tout de même plaisir de rencontrer chez nous une harmonieuse beauté de quoi, jusque sous la parure de broderies subtiles, la « puissance » puisse supporter le voisinage de *Salomé*. Ricardo Viñes, qui s'y tailla un succès formidable, exécuta ces pièces d'une invraisemblable difficulté avec une maëstria telle qu'il semblait que rien ne fût plus simple et plus commode que d'en faire autant.

§

Je serai reconnaissant toute ma vie à Mlle Alice Raveau de m'avoir, à l'occasion de ses débuts, procuré celle de connaître enfin l'**Orphée** de Gluck au théâtre, où je n'avais jamais entendu une partition que je n'ose pas dire à mes lectrices depuis combien d'années je sais par cœur. C'est me confesser disposé jusqu'à quelque faiblesse à l'indulgence, même si la jeune artiste en eût eu grand besoin, ce qui n'a pas été le cas. Mlle Raveau fut l'héroïne des derniers concours du Conservatoire. Elle y remporta la triple couronne des premiers prix de chant, d'opéra-comique et d'opéra. Sa belle voix de contralto, remarquablement pure dans le grave, un peu floue dans le registre aigu, s'améliorera sans doute pour autant que la lauréate oubliera peu à peu ce que lui ont appris les professeurs dont elle fit le triomphe éphémère. En dépit d'une excusable émotion, son interprétation d'Orphée fut, en somme, excellente. Elle y montra une assez rare intelligence de la scène dans le rendu d'une mimique qu'on sentait lui avoir été patiemment enseignée par ceux ayant la charge de guider son inexpérience. Peut-être aurait-on pu lui prescrire çà et là

plus de passion, spécialement à l'entrée des Enfers, avec ici moins de plastique indifférence à la musique dans le geste uniformément cadencé dont elle caressait sa lyre à contre-temps au mépris de pizzicati jaillis tout seuls des cordes. Ce sont là vétilleuses critiques assurément, mais M. Carré nous a rendus si difficiles ! Précisément le soin minutieux des détails, auquel il nous accoutuma, fait ressortir la moindre tache à l'harmonie de l'ensemble. La représentation actuelle des opéras du XVIIIe apparaît d'ailleurs un problème des plus ardus. De tous les ouvrages de Gluck, *Orphée* est sans doute celui qui semble se prêter le mieux à quelque modernisation du spectacle dans le sens du réalisme « couleur locale » exigé par notre sensibilité contemporaine. Au moins pendant les deux bons tiers du drame, son lyrisme profondément humain échappe à toute époque, et M. Albert Carré a fort légitimement exploité le caractère mythique de la legende pour une idéalisation radieuse ou fantômale d'un cadre de beauté antique. Cependant, après l'admirable lamentation chorale des funérailles d'Euridice sous la coupole d'un bois sacré criblé des larmes d'argent de Phœbé, quand on voit apparaître l'Amour, on ne peu qu'être déconcerté de ses discours. On attendait Eros, et c'est Cupidon qui soudain marivaude :

Tu sais qu'un amant
Discret et fidèle,
Muet et tremblant
Auprès de sa belle,
En est plus touchant;
Discret et fidèle,
Auprès de sa belle,
Un amant tremblant } *bis*
En est plus touchant.

On attendait Eros, et c'est bien lui qui surgissait lumineux dans la nuit, hiératique, tandis que le madrigringalet débité voulait quelque gracile éphèbe enguirlandé, étendu sur un nuage gris-perle au milieu de poupons dodus, roses et non moins frisés, le tout chu d'un dessus de porte de Boucher. Le cas est sans issue ; à moins de supprimer tout bonnement le petit air, ce à quoi j'avoue pour ma part n'apercevoir aucun inconvénient, au contraire. Il n'y a certes pas que ce passage, en ce livret suranné, qui nous choque et détonne dans la poésie décorative et naturiste de l'ambiance adoptée par M. A. Carré. Entre autres, à la sortie du noir séjour, l'inepte discussion conjugale, qu'on souhaiterait volontiers écoutée, nous fait passer un plutôt fichu quart d'heure. Mais jusqu'à cet endroit regrettable, où il faut bien avaler la pilule, rien que l'absence de la susdite arie d'un Amour trop galant nous permettrait du moins de jouir de cette ambiance à peu près sans encombre durant l s trois premiers tableaux, qui sont

le plus génial justement de l'œuvre la plus géniale du Chevalier. En écoutant ce chef-d'œuvre, en effet, écrit en 1762, onze ans avant la quasi-installation de Gluck à Paris, on se prend à penser que peut-être ce fut grand dommage pour le « Réformateur de l'Opéra » que Louis XVI ait épousé Marie-Antoinette. Sans doute, *Orphée* est inégal et finit en queue de poisson, mais nulle part ailleurs le génie du musicien n'éclate avec une aussi impétueuse magnificence ; nulle part, et surtout dans ce qu'il fit pour nous, on ne retrouvera ce flot de mélos innombrable, — plainte, prière ardente, trouble, sérénité, — qui nous valut la déploration initiale, la lutte avec l'Enfer et le miraculeux « menuet » élyséen, sans exemple, sans précédent. Peu nous chaut que Calzabigi, son librettiste, ait connu les ouvrages de Lulli ou Rameau, et mâtiné *Orphée* de tragédisme. La vraie « réforme », et celle purement musicale, c'est le romantisme de la mélodie *harmonique* issue spontanément ici du tréfonds sentimental du drame. Certes, il y avait de quoi bouleverser les sensibilités stupéfaites. *Orphée*, en 1762, c'était quelque chose d'aussi inattendu que le *Freischutz* en 1821, que *Lohengrin* ou *Tristan* plus tard. Et à mesure que l'arriviste Chevalier recherche les bravos parisiens et leurs profits, — car il était avide ; — à mesure qu'à ces fins il se soumet au genre, au caractère de l'« opéra français », son lyrisme se fige, se guinde, se dessèche jusqu'à se momifier en de séniles airs « de la Haine » et râler, dans l'état sonateux d'*Armide*, l'Annonciation du classicisme. Et, au lieu de saluer, avec M. Romain Rolland, dans l'art et le génie de Gluck l'œuvre des Encyclopédistes, il semble bien plutôt qu'on doive déplorer que le pur musicien d'*Orphée* soit venu s'exposer à notre épidémie de littératurisme, en suivant à Paris une Archiduchesse d'Autriche, dont il avait été maître de clavecin, et à qui nous devions couper la tête.

Memento. — Que *les Roses du Calife* ait pu supporter, outre son livret candidissime, l'exécution de la plus évidente sollicitude, mais à bien des égards imparfaite, du jardin d'Acclimatation, c'est ce qui prouverait le plus sûrement en faveur de cette œuvre inégale, un peu hâtive et déjà lointaine, mais fort intéressante à plus d'un titre. Mme Armande de Polignac a fait mieux, beaucoup mieux depuis pour le théâtre, et nous y entendrons peut-être quelque jour, dans des conditions plus propices, certain acte inédit d'une originale saveur. Presque au même moment, trois pièces pour le piano, *Echappées*, révélaient sa pensée mûrie, avec un curieux contraste entre son écriture et ses tendances, d'étonnamment hardies trouvailles harmoniques et une sensibilité nerveuse qui apparenteraient assez bien sa féminité volontaire à la psychologie d'un Richard Strauss. — Le gala franco-messinois a retardé pour moi l'audition de *Monna Vanna* si tard que j'eusse dû remettre au prochain numéro d'en parler, si la chose eût valu la peine de sacrifier l'actualité. Comme on n'a pas le droit de douter de la sincérité du jeune compositeur, il n'y a qu'à faire une croix sur le musicien qu'a-

vait paru promettre *le Roi aveugle*. Il semble que les lauriers, vers quoi louche aujourd'hui M. Henri Février, soient ceux du Massenet d'*Ariane*, du Leoncavallo de partout et du Xavier-Leroux de toujours. Encore que son panache un peu à la Villiers de l'Isle-Adam en apparaisse assez fâcheusement souligné, le drame de Maurice Mæterlinck sauve seul du ridicule et parfois du grotesque cet enfilage romanceux ou matamore de points d'orgue, de gueulandos, de lieux-communs et de réminiscences. L'honneur de la soirée fut ici tout entier pour notre Opéra subventionné. Sauf au second tableau raté et au puéril dénouement substitué à l'origina rarement on y contempla aussi heureuse mise en scène. Que n'en eûmes-nous une d'approchant acabit pour la musique du *Crépuscule !* Grâce sans doute au poème remplaçant les livrets en usage, l'ensemble de l'interprétation mérita les meilleurs compliments. Si M. Delmas ne sait guère dépouiller le Wotan que pour tomber dans le Hans Sachs, M. Muratore progresse en voix et même en geste, et M. Cerdan nous offrit un Trivulzio très convenable. Quoique voire celle-ci n'ait pas manqué de bons moments, Mlle Lucienne Bréval est assurément désormais moins chanteuse que tragédienne, mais tragédienne admirable souvent et décidément sans rivale en notre Académie Nationale de Musique et de Danse. Cependant, à côté d'une telle partenaire, un autre artiste réussit à partager, sinon à retenir pour soi fréquemment le plus sûr des ovations du public captivé. M. Marcoux, dont j'écris pour la première fois le nom, a l'organe vocal un peu ingrat peut-être et probablement perfectible, mais un jeu qui compense amplement la disgrâce et n'est ni ne fut oncques rien moins que commun sur notre première scène lyrique. Il fit du rôle écrasant de Guido Colonna une création des plus remarquables, vraiment extraordinaire, en l'endroit, de conscience, de vie, d'émotion et de vigueur. Bref, M. Février doit à tous et chacun une infinie reconnaissance. Il n'est pas jusqu'à l'orchestre qui ne se soit exceptionnellement distingué, sous le bâton de M. Paul Vidal, touché jusques au fond du cœur d'un attendrissement paternel en découvrant son thème de *la Maladetta* confortablement installé dans *Monna Vanna* dès l'exorde. — Les *Publications de la Société Internationale de Musique* (*Section de Paris*), dues à l'initiative de M. Ecorcheville, se sont enrichies de deux nouveaux ouvrages, sur lesquels je reviendrai, mais qu'il importe de signaler dès à présent pour leur haut intérêt musicologique : A. Gastoué. *Catalogue des manuscrits de Musique byzantine conservés dans les bibliothèques de France*, avec reproduction phototypique, 1 vol. in-4, 10 fr. — P. Aubry. *Cents motets du XIIIe siècle, tirés du manuscrit de la bibliothèque de Bamberg*, reproduits en phototypie, traduits en notation moderne et commentés, 3 vol. in-4, 150 fr.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

La mort de Gevaert. — Fierens-Gevaert : *Les Primitifs flamands ;* Bruxelles, Van Oest, 12 fr.— R. Van Bastelaer : Les Estampes de Peter Breughel ; Bruxelles, Van Oest, 2 fr. — Maurice des Ombiaux : *Victor Rousseau ;* Bruxelles, Van Oest. — Paul Lambotte : *Henri Evenepoel*, Bruxelles, Van Oest. — Grimm : *Le Prince Grenouille*, trad. L. Delattre; Bruxelles, Association des Ecrivains belges. — A la Libre Académie de Belgique.— Le successeur de Gevaert.— Memento.

Avec **Gevaert** disparaît une des figures les plus remarquables,

une des grandes « autorités » de notre monde musical. Le maître, l'organisateur de concerts, l'érudit, l'historien, le théoricien d'art était peut-être supérieur en lui au compositeur proprement dit. Imbu de l'esprit des maîtres avec lesquels il communiait sans cesse, depuis de longues années, il n'était point à Bruxelles et même ailleurs de remise à la scène des anciens chefs-d'œuvre sans qu'on le consultât ou sans qu'on lui confiât même la haute direction de ces entreprises délicates. Ainsi, pour ne parler que de Bruxelles, il y présida à d'admirables reprises d'*Obéron*, d'*Orphée*, de *Fidélio*, d'*Armide*, d'*Alceste* et des *Iphigénie*. Historien de l'art auquel il s'était consacré avec une foi et une exaltation vraiment religieuses, il publia sur la *Musique chez les Grecs* et sur la *Mélopée antique* des ouvrages d'une écriture élégante et souvent poétique, acquérant parfois l'importance d'une découverte et d'une révélation. Plus d'une fois l'apparition de l'un ou l'autre de ces ouvrages produisit parmi les musiciens un effet analogue aux exhumations des monuments de Pompéï dans le monde des archéologues. La *mélopée antique dans le chant de l'Eglise latine* donna même lieu à une polémique courtoise entre l'éminent auteur et Dom Germain Morin, savant bénédictin de l'abbaye de Maredsous. Le bénédictin contestait que les modes et les cantilènes de la liturgie catholique ne fussent qu'un reste précieux de l'art antique et il s'en rapportait à la tradition grégorienne,tandis que Gevaert prouva à l'évidence que,comme la langue latine,la musique gréco-romaine est entrée de plain-pied dans l'église catholique et s'y est continuée telle quelle, à part la suppression de tout élément instrumental.

Il y a une quinzaine d'années les fouilles de Delphes amenèrent la découverte d'un Hymne à Apollon confirmant l'opinion soutenue vingt ans auparavant par Gevaert dans l'un de ses ouvrages, notamment que la gamme mineure des Grecs était identique à celle des modernes. L'hymne dont s'agit était gravé sur deux blocs de marbre. Il fut publié une première fois en reproduction héliographique dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*. Par une méprise que Gevaert fut un des premiers à dénoncer et qu'un examen plus approfondi du monument permit de réparer, on avait interverti l'ordre des deux blocs en sorte que la seconde moitié du chant se trouvait au commencement, et vice-versa. C'est ainsi dénaturée que cette œuvre fut présentée dans une séance musicale du Cercle artistique de Bruxelles. Gevaert la fit exécuter dans sa forme logique en un concert gréco-romain qui fut bien l'une des séances les plus intéressantes organisées par lui dans son Conservatoire. Grâce à lui, on se trouva revivre quelques minutes la vie de ces temps lointains et admirables. On avait surpris l'inspiration religieuse d'une des plus nobles races qui illustrèrent notre planète. C'était comme un défi lancé

aux ravages du temps et aux forces jalouses qui ne nous assignent qu'un rôle éphémère et nous accablent de leur silence et de leur éternité. Vrai! le cœur nous battait à l'unisson de celui du poète antique. O revanche du génie de l'homme! Et avec quel beau sourire un peu mélancolique, Gevaert, dans un discours qui ne fut pas le moindre régal de cette séance mémorable, constatait la durée presque miraculeuse de ce monument de la musique grecque : « Vingt-deux siècles! C'est beaucoup pour un souffle sonore! » disait-il, convaincu sans doute que le Beau ne peut, ne pourra disparaître entièrement.

L'introduction de l'hymne comportait une invocation aux Muses, dont malheureusement les premières mesures avaient été perdues; le texte de la deuxième section décrivait la procession des Athéniens, leurs sacrifices, leurs hymnes chantés au son des instruments; la troisième section, essentiellement lyrique, reprenait l'idée maîtresse de l'œuvre, la glorification d'Apollon; vers la fin elle rappelait l'attentat sacrilège et le miraculeux châtiment des Gaulois. Quant au final, il ne nous en est parvenu que des lambeaux.

Grâce à Gevaert, le monument fut pieusement complété et restauré. Le prélude et l'accompagnement de cithare qu'il écrivit pour cette œuvre sont un prodige d'art de déduction, de logique musicale. On aurait dit que Gevaert apportât à deviner, à scruter, à éclairer le passé nébuleux et chaotique, la puissance visionnaire des prophètes et des pythonisses interrogeant l'avenir.

Comme compositeur, Gevaert connut des succès au théâtre, surtout avec son *Quentin Durward*, un opéra-comique du meilleur aloi, que les directeurs du Théâtre de la Monnaie auraient repris depuis longtemps si le compositeur, trop modeste, ne s'y était toujours opposé. Une autre très belle création de Gevaert est la cantate qu'il écrivit pour l'inauguration de la statue de Jacques Van Artevelde sur la Grand'Place de Gand.

Gevaert, fils de très humbles paysans des Flandres, était parvenu à force de travail et d'opiniâtreté. Il vécut longtemps à Paris en qualité de chef d'orchestre de votre Opéra-Comique. La mort de Fétis son maître, le rappela à Bruxelles, où il prit la direction du Conservatoire en même temps que les fonctions plutôt honorifiques de maître de chapelle du Roi. L'homme était affable, à la fois très fin et très profond, causeur délicat et spirituel. Nous nous le représenterons souvent dirigeant jusqu'en ces tout derniers temps, malgré son grand âge, les admirables exécutions de Bach, de Haendel, de Gluck, de Beethoven, voire de Wagner au Conservatoire, et nous nous l'évoquerons aussi, après ces grands concerts, dans la petite salle du fond de la *Taverne du Globe*, où, allègre, dispos, expansif, plein d'humour et d'à propos, encore tout frémissant, tout vibrant, aurait-on dit, des

émotions que lui procurait l'exécution des œuvres préférées, encore tout brûlant de la bataille gagnée, il félicitait ses chefs de pupitre, autant de virtuoses, réunis autour de lui, et prodiguait les anecdotes, les souvenirs, les trésors d'érudition, se rattachant à la partition ou au maître interprétés.

Nous avons plaisir à signaler, à la librairie Van Oest, le remarquable ouvrage de M. Fierens-Gevaert, dont on n'a pas oublié la précieuse monographie de Bruges, et qui consacre cette fois quatre volumes aux **Primitifs Flamands**, — série incomparable dont s'honorent surtout les villes de Belgique. Il n'y a pas là du reste, comme il arrive souvent, une simple énumération, mais des études très poussées et attentives. La peinture flamande, on le sait, ne commence vraiment, malgré quelques précurseurs, qu'avec les frères Van Eyck; mais beaucoup d'œuvres connues et admirées demeurent anonymes; tout au plus elles sont attribuées, et souvent d'une manière vague. On en est réduit à désigner ainsi, avec prudence : le *Maître de Flimalle*, le *Maître de l'Assomption;* ailleurs un tableau de Liège est dit : la *Vierge du doyen Van der Meulen*. C'est que l'époque n'avait pas notre maladie de la personnalité ; l'œuvre d'art, à sujet presque toujours religieux, était d'abord un acte de foi, non un prétexte à réclame. Cela explique les difficultés et les incertitudes de la critique, en peine de restituer à chacun ce qui lui appartient. Le livre de M. Fierens-Gevaert s'efforce d'apporter un peu de clarté dans la question; mais il faut bien dire qu'il y parvient difficilement. Il reste une étude très sérieuse, où il faut signaler, par exemple, les chapitres qui concernent Roger Van der Weyden, Thierry Bouts, les pages abondantes consacrées aux frères Van Eyck et aux aventures de leur célèbre polyptique de Gand, l'*Agneau mystique*, dont plusieurs panneaux ont été enlevés à différentes reprises, si bien que l'église de Saint-Bavon n'en possède guère aujourd'hui que la partie centrale, et pour le reste des copies. — L'ouvrage, illustré d'une manière remarquable, doit former une suite de quatre volumes, et fait le plus grand honneur à la librairie Van Oest.

Chez les mêmes éditeurs, on trouvera une étude de M. R. Van Bastelaer sur **Les Estampes de Peter Breughel l'ancien**, précédant une suite d'environ 130 planches où sont reproduites les plus remarquables de ses compositions. On connaît l'abondance et la fantaisie du vieux Breughel, d'où procèdent directement, peut-on dire, Jacques Callot et Gustave Doré, — surtout le Gustave Doré des Contes de Balzac; mais c'est surtout ici l'estampe familière sous une forme artistique, l'imagerie populaire du temps; le sujet le plus souvent y reste didactique, et ce qui est extraordinaire surtout, c'est l'invention, le soin des détails, la variété, la prolixité même du dessinateur traitant de sujets qui, à première vue, n'inspirent nullement : *la Foi; la*

Justice; l'Orgueil; l'Envie; la Patience; etc. M. Van Bastelaer a été heureusement inspiré en réunissant les estampes de Pierre Breughel, qui dormaient pour la plupart dans les cartons du collectionneur ou des bibliothèques publiques, car si elles n'ont plus aujourd'hui la portée sociale et satirique qui fit leur succès jadis, elles méritent cependant d'être connues et appréciées de tous. — Le volume actuel sert de complément à une précédente publication du même auteur, qui traite de l'œuvre peint du vieux Breughel (Bruxelles, 1907).

Aux publications de l'éditeur Van Oest ajoutons encore un ouvrage prodigalement illustré, très documenté et d'une belle et noble ferveur, consacré par M. Maurice des Ombiaux à **Victor Rousseau**, l'artiste qui a paré la sculpture belge d'une grâce et l'a imprégnée d'une sensibilité que les meilleurs de nos statuaires n'étaient pas encore parvenus à lui communiquer, — et un non moins beau livre dû à M. Paul Lambotte et étudiant l'œuvre du peintre **Henri Evenepoel.**

Sous ce titre **Le Prince Grenouille**, M. Louis Delattre vient de publier à l'Association des Ecrivains Belges, en collaboration avec sa femme, une traduction française d'une vingtaine des plus jolis contes des frères Grimm. Ces pages, transposant très heureusement en français la fantaisie cordiale et naïve des Allemands, sont dédiées en ces termes par les parents à leur fillette : « Comme le baiser de très vieilles choses qui se relèvent du fond des temps pour toucher tes lèvres, chère petite Lugette, nous t'offrons ces anciens contes. Que l'humble vie qui les anime caresse ton cœur et le tienne doux et joyeux; comme l'air vif des champs fait voler les cheveux et rougit tes joues. »

La Libre Académie de Belgique vient de décerner le prix de mille francs, dit le prix Picard, à M. Edmond De Bruyn pour son remarquable *Eloge de la ville d'Anvers*, que je vous signalai lors de sa parution.

C'est M. Edgar Tinel qui succède à Gevaert en qualité de **directeur du Conservatoire de Bruxelles.** M. Tinel est un musicien savant, même un compositeur de talent. On lui doit une couple d'oratorios, de la musique pour *Polyeucte*, enfin un drame lyrique, *Sainte Catherine d'Alexandrie*, qui passera cet hiver au théâtre de la Monnaie.

Memento. — *La Vie Intellectuelle* (décembre) : Albert de Berseaucourt : *Un pamphlet contre* les Misérables. — Dumont-Wilden : *Sur la peine de mort.* — Georges Rency : *Propos de Littérature.* — Maurice des Ombiaux : *Au tombeau de Froissart.*

La Belgique artistique et littéraire (décembre) : M. Paul André : *Maître Alice Hénaut.* — M. Sander Pierron : *Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne.* — M. Paul Max : *André Modeste Gaetry.*

La Revue Générale (décembre) : M. Gaëtan Guillot : *M. Clemenceau et*

ses œuvres littéraires. — M. André de Ridder : *Les Lettres flamandes d'aujourd'hui.* — Mlle May de Rudder : *Le Jardin des Roses.* — M. Edouard Ned : *Le Petit Curé.*

La Revue de Belgique (novembre) : M. Emile Boisacq : *Fernand Séverin, notules et souvenirs.* — M. Joseph de Smet : *Lafcadio Hearn.* — M. Henri Schoen : *François Coppée.* — (Décembre) : J. Van Dooren : *Marguerite Burnat-Provins.* — Marguerite Burnat-Provins : *Noël solitaire, les Larmes du Chandelier, le Sang du cœur.*

La Société Nouvelle (novembre), M. Camille Lemonnier : *L'Enfance de Félicien Rops.* — M. Maurice Gauchez : *Masques littéraires belges.* — (décembre) : Chr. Cornélissen : *Comment l'ouvrier moderne arrive à saboter son travail.* — S.-G. de Bouhélier : *Poèmes.* — M. Emile Vandervelde : *Ce que la Belgique devra faire au Congo.*

Durendal (novembre). Des articles de MM. l'abbé Moeller, Arnold Goffin, Pierre Nothomb, Franz Ansel. (Décembre) : M. Carton de Wiart : *Vieux Bruxelles.* — M. Victor Kinon : *Le Réveil du Bois.*

GEORGES EEKHOUD

LETTRES ALLEMANDES

Mort de M. E. de Wildenbruch. — Ilse Frapan. — Josef Hofmiller : *Versuche* ; Munich, Suddeutsche Monatshefte, M. 2. — Franz Blei : *Die Puderquast. Ein Damen Brevier* ; Munich, Hans von Weber, M. 4.50. — Hans Thomas : *Im Herbste des Lebens*, Munich, Süddeutsche Monatshefte, M. 5. — L. Andro : *Das offene Tor. Ein Wiener Roman* ; Munich, ib. id, M. 2. — Hans Heinz Envers ; *Die Besessenen* ; Munich, Georg Müller, M. 3. 50. — Memento.

E. de Wildenbruch. — Le poète national de l'Allemagne nouvelle, M. Ernest de Wildenbruch, vient de mourir à l'âge de soixante-quatre ans. Né en 1845 à Beyrouth, où son père était consul général, il passa son enfance à Athènes et à Constantinople et vint en Allemagne pour suivre tout d'abord la carrière militaire, qu'il quitta en 1866 pour étudier le droit. Il fut successivement juge et attaché au ministère des Affaires étrangères jusqu'au moment où il renonça à toute fonction publique pour se consacrer exclusivement à la littérature. Ses succès dramatiques furent retentissants, mais d'un genre très particulier. L'une de ses dernières pièces fut la *Rabensteinerin*, dont une traduction est jouée actuellement au théâtre Sarah-Bernhardt.

Wildenbruch était un Hohenzollern ; son père, en effet, était né d'une liaison du prince Louis-Ferdinand de Prusse, tué à la bataille de Saalfeld, le 10 octobre 1806 (et non pas en 1814 comme dit *l'Echo de Paris*), fils de Frédéric-Guillaume II, et d'une jeune femme de la bourgeoisie, Henriette Fromm. C'est cette circonstance qui le poussa probablement à glorifier dans ses drames l'histoire de la Prusse. Il débuta par deux poèmes épiques à la gloire des armées allemandes, *Vionville* (1874) et *Sedan* (1875), puis il se tourna vers le théâtre avec une pièce sur les *Carlovingiens* (1882). Son nom devint popu-

laire quand il mit en scène l'établissement des Hohenzollern en Prusse (*les Quitzows*, *le Nouveau Maître*, etc). Guillaume II l'honora alors d'une faveur toute particulière. Mais il ne voulut pas se brouiller complètement avec la littérature et, influencé par Sudermann, il composa une pièce réaliste, *Die Haubenlerche* (1892). Depuis lors ses rapports avec la cour connurent des hauts et des bas, selon le genre littéraire qu'il cultivait. L'empereur n'admettait pas qu'il pût s'adonner à autre chose qu'à la glorification de sa race. Deux fois, en 1884 et en 1896, il avait obtenu le grand prix Schiller que Guillaume II se refusait obstinément à décerner à Gerhart Hauptmann. En 1892, l'Université de Berlin lui décerna les parchemins de docteur honoraire.

Le *Schauspielhaus* de Berlin a joué plus de cent fois sa *Rabensteinerin*, qui provoqua une réconciliation entre les deux cousins, l'empereur et l'auteur dramatique. La postérité oubliera probablement, dans l'œuvre de Wildenbruch, l'effort louable vers le théâtre moderne et ne retiendra que le souvenir des grandes pièces à effet, aussi dépourvues de psychologie que de sincérité. Ce n'est pas en vain qu'il fut l'apologiste d'une gloire douteuse et sans beauté. Wildenbruch incarne la mauvaise littérature, comme Anton von Werner incarne la mauvaise peinture.

Ilse Frapan. — Il faut dire deux mots encore d'une autre mort qui fit beaucoup moins de bruit, mais qui retint pendant quelques jours l'attention des gazettiers, à cause des circonstances romanesques qui l'accompagnèrent. Ilse Frapan-Akunian, âgée de cinquante-six ans, s'est suicidée le mois dernier au Grand-Lancy près de Genève. C'était une nouvelliste de très grand talent, qui laisse plusieurs recueils, dont quelques-uns lui survivront. Née à Hambourg, de famille française, elle avait épousé un savant arménien, dont toute la famille fut massacrée à Bakou en 1907. D'instinct essentiellement cosmopolite, elle passa presque toute sa vie en Suisse, où elle étudia la médecine et la chimie à Zurich, après avoir fait d'abord de l'histoire littéraire et de l'esthétique avec F. Th. Vischer à Stuttgart. Ses souvenirs sur le bon professeur souabe sont parmi les plus jolies choses qu'elle ait écrites.

Un médecin suisse a raconté dans le *Bund* comment Ilse Frapan a quitté la vie. Se sachant perdue, à cause d'un mal qui ne pardonne pas, elle s'était longuement préparée à la mort. Une amie tendrement aimée, Mlle Emma Mandelbaum, vivait à ses côtés. C'était une jeune Russe d'origine juive qui faisait de la peinture. Tout leur entourage semblait s'attendre aux tragiques événements qui allaient s'accomplir. Une nuit Emma tua Ilse Frapan d'un coup de révolver, puis elle tourna l'arme contre elle-même. Les deux fois, le canon fut appliqué si près de la tempe qu'un parent qui dormait dans la pièce

voisine ne fut pas réveillé par la détonation. Le lendemain, on trouva les deux femmes, le visage parfaitement calme, dormant de leur dernier sommeil.

Le public allemand s'est beaucoup attendri sur cette touchante histoire, que les journaux suisses ont relatée naïvement dans tous ses détails.

§

Versuche. — M. J. Hofmiller a recueilli en volume quelques *Essais* publiés dans diverses revues au cours de ces dernières années. Ils témoignent tous d'une culture intellectuelle très supérieure. Qu'il parle de Nietzsche ou de Maeterlinck, d'Emerson ou de l'abbé Galiani, de Fogazzaro ou de Catherine de Sienne, M. Hofmiller conserve la même sérénité hautaine. Il sait s'abstraire de son sujet et en analyser tous les aspects avec clarté et méthode pour dégager enfin, en quelques traits saillants les conclusions qui s'imposent. Les *essayistes* de l'école de notre Sainte-Beuve sont extrêmement rares en Allemagne et nous ne voyons guère que les belles études de M. Wilhelm Weigand, déjà vieilles de quinze ans, qui aient pu servir de modèle à M. Hofmiller. En même temps que très érudit, il se montre très informé des choses contemporaines. Dans un « portrait imaginaire » consacré à *Il Santo*, M. Hofmiller met en scène M. Jean de Bonnefon et les propos qu'il lui prête, les gestes qu'il lui fait faire sont d'une vérité singulière. Quand, plus loin, il appelle Maeterlinck *un Sardou neurasthénique* et qu'il propose pour *le Double jardin* un nouveau titre : *le triple jargon* il montre que son tour d'esprit s'adapterait facilement à celui de notre Boulevard. L'« énorme » succès de *Monna Vanna* en Allemagne l'inquiète et l'amuse tout à la fois. « L'Allemand aime le *gemüt* sur la scène, mais quand le *gemüt* n'est pas autrement vêtu que d'un large manteau il monte au septième ciel. »

Espérons que le franc succès des *Versuche* incitera l'auteur à en continuer la série. Voici trop longtemps déjà que Karl Hillebrand est mort...

Die Puderquaste. — Ce recueil d'aphorismes s'intitule la *Houppette de poudre de riz* et les Allemands vont se demander si, encore une fois, M. Franz Blei ne s'est pas moqué d'eux. Il est vrai qu'il s'adresse surtout aux dames et qu'il prétend avoir retrouvé dans les papiers du prince Hippolyte les pages frivoles qu'il publie. En épigraphe à l'introduction cette phrase de Villiers : — « Quand poserez-vous le masque? reprend Dieu sévèrement. — Mais... après vous, Seigneur, reprend Bonhomet, avec son parfait sourire d'homme du monde. »

Il y a de tout dans ce petit livre joliment édité, où nous ne regret-

tons que la couverture dont les ramages imitent à s'y méprendre les tentures de cretonne de quelque hôtel meublé de sixième ordre. Soit qu'il parle de la morale, de la mode, du corset, de la voilette, de la fidélité ou de tout autre sujet qui peut faire l'objet d'une conservation frivole, ce prince énigmatique souffle à ses lectrices les conseils les plus pervers. Les réminiscences de Galiani et de Sade, de Diderot et de Stendhal, de Brummel et de Barbey hantent l'imagination de ce désabusé et cela fait un très agréable ragoût dont les jeunes esthètes munichois seront pourtant quelque peu scandalisés.

§

Im Herbste des Lebens. — Le peintre Hans Thoma, dont la célébrité est grande en Allemagne, raconte à *l'Automne de la vie* quelques souvenirs de sa jeunesse. Il y a ajouté quelques considérations sur la peinture ainsi que de sages préceptes à l'adresse de ceux qui partagent ses notions un peu rudimentaires de l'existence. Comme tous les artistes illustres dans leur pays, il a été appelé à faire des discours à diverses occasions et ses propos valent bien ceux d'Eugène Carrière ou de M. Auguste Rodin. Louons cependant chez M. Thoma plus de simplicité et un goût plus sincère de son métier. Les hommes et les distinctions n'ont pas fait oublier au vieillard ses montagnes de la Forêt-Noire où il sut puiser tout ce que son talent a de naïf et de robuste.

Quelques illustrations ornent cet intéressant volume dont M. Thoma a cru devoir orner la couverture d'un dessin qu'il fit jadis pour M. Richard Dehmel. Le quatrain qu'il y ajoute n'est, après tout, qu'une variante du fameux

Jedweder Nachen drin Sehnsucht singt,
Ist auch der Rachen der sie verschlingt...

Das offene Tor. — Un musicien longtemps méconnu s'aperçoit, quand le succès lui vient, du profond écart qu'il y a entre les applaudissements de la foule et l'apothéose qu'il avait rêvée. Ses multiples déboires lui rendent tout travail impossible et il finit dans le suicide. C'est pour lui *la porte ouverte*. Ce roman n'a rien de spécifiquement viennois, quoi qu'en dise le titre. Nous y voyons passer cependant d'amusantes silhouettes d'actrices et de chanteuses, mais les personnages du second plan restent schématiques. L'action aurait pu gagner en intensité si l'auteur avait donné un peu plus de relief à ses caractères. Intéressant début de M. L. Andro.

Die Besessenen. — Au moment où l'on célèbre le centenaire d'Edgar Poe, on lira peut-être avec intérêt les œuvres de son plus récent disciple. Nous avons déjà signalé un recueil de nouvelles de M. H. H. Ewers, *l'Epouvante;* en voici un second, écrit selon la même formule, et qui s'intitule *les Possédés*. Sur la couverture une

formidable araignée rouge, et, en frontispice, une tête énigmatique dessinée par quelque disciple d'Odilon Redon. Les sujets sont à l'avenant. M. Féli Gautier nous en promet du reste des traductions et vous jugerez par vous-mêmes.

Memento. — Signalons parmi les récentes traductions publiées chez l'éditeur Hans von Weber, de Munich, *l'Ève future*, de Villiers de l'Ile-Adam, mis en allemand d'une façon parfaite par Mlle Annette Kolb, ainsi que *le Docteur Lerne, sous-dieu*, de M. Maurice Renard, dont on peut attendre avec curiosité l'impression qu'il fera sur le public d'outre-Rhin.

Maerz publie dans ses deux premiers fascicules de l'année 1909 de très curieux documents inédits sur cet énigmatique Gaspard Hauser, qui surgit en 1828 à Nuremberg pour mourir assassiné en 1833, sans que l'on pût jamais découvrir le mystère de sa naissance. L'assesseur Eberhardt a découvert dans les papiers de son grand-père de nombreuses pièces concernant une aventure d'amour qui *pourrait* se rapporter aux origines de Gaspard Hauser. Ces documents fixent certains points de la légende, mais l'énigme demeure entière. — Dans la même revue Mme Jeanne Paquin donne des détails sur les grandes maisons de couture parisiennes et, en particulier, sur la sienne.

Dans *Hochland* (janvier), M. J.-P. Mauel parle du « naturalisme dans l'œuvre de Jeremias Gotthelf ».

Œsterreichische Rundschau (1er janvier) donne des fragments d'une comédie en prose de Hugo von Hofmannsthal. Le professeur G. Simmel communique un chapitre d'un livre sur Gœthe qu'il prépare. La personnalité de Gœthe y est rapprochée de celle de Kant.

Nord und Süd (janvier) contient une série d'études des plus intéressantes accompagnées de nombreuses gravures hors texte. Hermann Bang rapporte ses souvenirs personnels sur Jonas Lie, le grand écrivain norwégien. Richard M. Meyer étudie la personnalité de Victor Hugo (portrait de Bonnat), etc.

Deutsche Kunst und Dekoration (janvier) présente à ses lecteurs une très curieuse artiste écossaise, disciple de Beardsley, Mme Annie French. Des dessins à la plume sur parchemin révèlent un sens décoratif extrêmement aigu.

Innen-Dekoration, qui se consacre particulièrement à l'ameublement germanique, entre avec son fascicule de janvier dans sa vingtième année.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Aldo de Rinaldis: *La Conscienza dell'Arte*, Perrella, Naples. — Gina Martegiani : *Il romanticismo italiano non esiste*, Seeber, Florence. — F. Tocco. *Studi Francescani :* Perrella, Naples. — Memento.

M. Aldo de Rinaldis publie dans son livre **la Conscience de l'Art** une longue variation idéologique et méthodique d'un thème de Hello : « La Critique est la conscience de l'Art. »

M. de Rinaldis pose tout d'abord, et résout en la posant, la question qui sépare stérilement en deux camps la critique contemporaine

en creusant un inutile fossé entre la critique esthétique et la critique historique. M. de Rinaldis franchit d'un bond ce fossé, et montre la faute initiale et la vanité des efforts des deux camps adverses. En préconisant une critique d'art qui ne serait, en réalité, que l'histoire du sens critique particulier des grands artistes, l'évolution profonde et simple de leur conscience de l'Art, M. de Rinaldis concilie les opposés, et montre par quel chemin la critique d'art peut se déployer d'une manière noble et féconde, et devenir telle que la complexité de notre culture et la vigueur nouvelle de notre volonté esthétique la réclament. L'ignorance de la « conscience de l'Art », l'indifférence même devant la recherche de cette conscience, que seuls des esprits très synthétiques et volontairement généralisateurs peuvent entrevoir, est vraiment à la base de toute la critique de notre temps, et non seulement dans le domaine des Arts plastiques. C'est à peine si quelques études récentes, multipliées, tentent d'ébaucher une histoire de la « conscience de l'art » dans la littérature romantique ; si Frédéric Nietzsche a composé en un seul et très puissant organisme évocateur des éléments, par lui découverts en grande partie, dans le classicisme tragique originaire, et si des tentatives sont faites pour montrer l'unité lyrique profonde des manifestations musicales des peuples. La critique nouvelle désirée par M. de Rinaldis est devenue depuis un temps relativement court, mais puissamment, l'aspiration de tous ceux qui, devant la continuité de l'Art, se posent des problèmes que seul l'esprit moderne est capable de se poser. Ce sont des problèmes dont la solution doit éclairer le mystère de la création d'art par rapport à l'artiste qui crée, à l'époque et au milieu — temps et espace — que sa création fixe et exalte, à l'instinct mystique universel qui le pousse à créer, enfin au signe, ineffaçable et reconnaissable, que sa création donne à la sensibilité collective. Et la conscience de l'Art, comprise dans le sens de l'esprit critique évolutif, qui est transformé sans cesse par la multiplication des œuvres : représentations de l'âme et affirmation de la volonté, peut seule coordonner devant les nouveaux esthéticiens les expressions du Passé. Aux artistes nouveaux, par trop dispersés dans une compréhension désordonnée et anxieuse de l'œuvre d'art, elle doit communiquer la fièvre des siècles, plutôt que la notion arithmétique des manifestations suprêmes de ceux-ci.

M. de Rinaldis applique sa vision théorique à la discussion de la critique d'art italienne et à la construction rapide, offerte presque en exemple, d'une histoire de la conscience de l'art des grands artistes de l'Italie depuis la naissance franciscaine, où s'affirma l'amour orgueilleusement humble et calme de la nature, jusqu'à la renaissance du xvie siècle, où Michel-Ange affirma superbement en volonté de puissance l'amour exalté et inquiet de l'être.

M. de Rinaldis étudie la genèse de cette idée de décadence qui perpétue chez les critiques l'image grossière de la stagnation des esprits et des formes après la Renaissance. Mais il semble reconnaître dans quelque sommet de l'expression esthétique une manifestation isolée du génie humain. La critique historique, trop étroite, et la critique esthétique, trop large, l'une et l'autre défectueuses *per defectum* ou *per excessum*, ont pu lui dicter une extrême prudence dans la reconnaissance des liens immédiats d'où l'artiste se lève toujours. Cependant, il a le sentiment profond des forces actives de l'époque et des époques qui se nouent dans l'homme de génie, en rythment la conscience et s'expriment par lui en beauté fixe, en harmonie durable. C'est ainsi qu'il peut écrire sur Michel-Ange quelques lignes significatives :

Il reste pour nous le créateur d'un monde qui n'a pas de liens immédiats, mais qui manifeste l'effort maximum que la conscience religieuse a accompli pour s'exprimer en matière d'art. Sa pensée n'est pas seulement dans les formes plus qu'humaines modelées dans la pierre ou dans la couleur, mais il semble presque dépasser leur réalisation plastique et palpiter autour d'elles et les environner d'une solitude inviolables. Par cela même il devait rester seul ; et la violation de cette solitude devait être cause de mort pour ceux qui voulurent s'approcher de cet esprit, sans comprendre sur quelle hauteur fut sa demeure invisible et sur quels sommets étaient les sources qui apaisèrent sa soif sans jamais l'éteindre.

La critique nouvelle, toute la critique, se basera essentiellement sans doute sur une vision précise et vaste à la fois de la conscience de l'Art. Ce sera un grand bienfait. Pour le moment, les conditions de la critique en Italie sont assez déplorables. Outre la critique artistique, mal représentée par des professeurs aux calculs mathématiques trop précis et aux phrases trop sonores, tel M. Adolfo Venturi, la critique littéraire y est aussi pauvre que celle théâtrale, qui l'est terriblement. La presse quotidienne et périodique a fait une certaine renommée à M. Benedetto Croce, auteur d'une trop lourde Esthétique, un Napolitain qui a toute l'abondance méridionale sans avoir l'éloquence, voire même le lyrisme, de ses prédécesseurs napolitains : le critique Francesco de Sanctis ou le philosophe Giovanni Bovio, dont il semble avoir hérité devant la nation de la solennité doctorale. M. Croce, un érudit qui n'est pas précisément un docte, fait de temps en temps une leçon aux Italiens, du haut de la chaire qu'il s'est créée dans sa revue *la Critica*. Mais ses leçons sur la Littérature italienne au XIXe siècle sont œuvre de chroniqueur plus que de critique : la conscience de l'art y fait complètement défaut. Dans la critique musicale, l'Italie peut compter depuis quelques années seulement deux ou trois esthéticiens qui suivent et comprennent le mouvement d'avant-garde de la musique française et l'expliquent dans des pages qui ne demeureront pas stériles.

L'ouvrage de M. de Rinaldis, développé savamment, et appliqué au passé autant qu'au présent, pourra contribuer à jeter les bases de la critique préconisée par l'auteur.

§

Mme Gina Martegiani se révèle aussi assez digne de parcourir cette voie critique, par son volume où elle veut démontrer que **le Romantisme italien n'existe pas**. Son étude est rapide et violente. Elle a le tort de définir le Romantisme que j'appellerai : moderne, à partir de la grande période du *Sturm-und-Drang*. La source en est plus lointaine, et il faut la chercher en Angleterre plutôt qu'en Allemagne. La conception du romantisme de Mme Gina Martegiani est celle déjà traditionnelle, qui le fait consister dans le « culte du moi », dont les philosophes majeurs sont sans nul doute Stirner et Nietzsche. Brunetière avait déjà déclaré que : le romantisme, c'est le Moi. Cependant, il ne faut pas oublier qu'une semblable définition n'a que le défaut d'être incomplète, et elle se prête à donner à la plupart des discussions sur le Romantisme un caractère de bavardage, dans lequel on confond trop souvent Romantisme et Sentimentalisme.

Mais Mme Martegiani sait que les éléments essentiels du romantisme ne sont pas seulement dans la volonté de libération, dans l'exaltation individuelle, et dans le culte de la liberté spirituelle maxima, qu'on peut reconnaître chez tous les romantiques, depuis le héros du *Château d'Otrante* jusqu'à Siegfried. Il y a un mouvement des temps, une volonté de l'époque, une attitude des collectivités, qui préparent et déterminent l'essor romantique, bien plus qu'on n'est convenu de l'admettre. Car le romantisme exprime surtout un *besoin de plus de richesse* qui tourmente la sensibilité collective dans certaines époques d'imitation à outrance, où la puissance créatrice des artistes semble tarie, et le patrimoine de la sensibilité générale cristallisé. Le romantisme anglais, qui ne suivait pas une époque de classicisme, répondait au même besoin, car il s'essora d'un peuple nouvellement organisé, anxieux de se créer un trésor de sensibilité : Marlowe, le grand précurseur, l'exprime dans presque toutes les répliques de Faust.

La différence entre les contes de fée et les contes fantastiques, par exemple, est certes très grande. On a déjà remarqué que l'essence des uns est joyeuse, et celle des autres terrible, inquiète, terrorisante. Mais on expliquerait à tort cette différence seulement par le fait que les contes de fée jaillissent de la collectivité, et les autres du cerveau d'un individu en lutte avec le monde extérieur ainsi que Wagner l'imaginait dans le premier mouvement de la IXe symphonie de Beethoven. En réalité, les uns invoquent l'extraordinaire dans un état de béatitude, les autres dans un état d'inquiétude, les

uns expriment une stagnation du désir, les autres, un mouvement convulsif, mais tous les deux répondent à un irrésistible besoin des temps, dont les individus ne sont naturellement que les exposants, et pour le romantisme ce besoin est celui d'un surplus de richesse. La devise en est celle-ci : *davantage*. Ce « besoin de richesse » est celui des enfants qui multiplient leurs mouvements incessants, selon leur besoin physique de s'enrichir des vibrations du monde, et ressemblent à un écheveau défait furieusement par une main qui en enroule le fil autour des troncs dans la grande forêt de la vie instinctive. Le romantisme donc ne doit être considéré au fond que comme une période inévitable, quoique toujours diversement représentée, d'un printemps de l'humanité, d'une jeunesse nouvelle.

Lorsque Mme de Staël remarquait que le romantisme allemand n'était qu'un retour au Moyen-Age, elle exprimait sans le vouloir l'idée que l'humanité occidentale renaissait encore une fois, *depuis le Moyen-Age*. Les faits historiques, et les attitudes intellectuelles des siècles suivants, l'ont prouvé et le prouvent.

Dans son étude, Mme Gina Martegiani évoque le romantisme allemand, anglais et français, en étudie les caractères et les aspects, dans les œuvres les plus significatives, et arrive éloquemment à la conclusion de sa thèse. Elle démontre que le romantisme italien ne fut que piètre imitation, et manque absolument par cela même au but de tout romantisme qui n'a qu'un dogme de liberté pour atteindre *plus de richesse*. Mme Gina Martegiani nous parle du petit Sturm-und-Drang florentin, résumé, il y a quelques années, par la revue *Léonardo*, mais elle affirme surtout que le romantisme italien n'existe donc pas. L'Italie n'a pas encore eu son nouveau printemps, et c'est pour cela, peut-être, que toute sa littérature, sa philosophie, son art, contemporains, ne sont encore en grande partie que des reflets des mouvements intellectuels d'au delà de ses frontières.

§

Les études franciscaines continuent à se développer en Italie, suivant l'impulsion qui leur fut donnée par les critiques de l'esprit religieux au Moyen-Age, tel Ozanam, et récemment par l'œuvre de M. Paul Sabatier à Assise. M. Felice Tocco publie un volume de **Studi Francescani** qui apporte des matériaux d'étude, sinon des aperçus très personnels, assez importants. Il étudie les origines de l'idéal franciscain, et approfondit les recherches sur l'Evangile éternel, qui, selon lui, est dû à plusieurs auteurs. Les documents qu'il apporte sur la brouille franciscaine et sur l'hérésie des « Fraticelli », que, contre l'opinion de M. Rodolico et d'autres, il affirme exclusivement religieuse et indépendante des mouvements politiques d'Anvers et de Londres, peuvent servir à quelques orientations nou-

velles sur l'évolution de l'idée franciscaine. La table des noms et des œuvres, qui clôt le volume, est une des plus complètes et utiles bibliographies des études franciscaines.

Memento. — *La Nuova Antologia* (1er janvier). M. Giovanni Papini présente aux lecteurs italiens Rodolphe Eucken. L'article de M. Papini, très synthétique, résume en quelques lignes rapidement et savamment l'œuvre et la volonté, un peu différenciées, de l'idéaliste de Iena, et se complète par une bibliographie intégrale de ses ouvrages.

Emporium (décembre). M. Guido Marangoni y publie un article sur l'architecte Camille Boïto, restaurateur du château des Sforza à Milan; et M. Art. Yahn Rusconi y parle de L. Seitz, le peintre décorateur du sanctuaire de Lorette.

La Rassegna Contemporanea (janvier). M. G. A. Cesareo parle de la publication faite par M. G. B. Siragusa du *Liber ad honorem Augusti*, de Pietro de Eboli, un poème satyrique du Moyen-Age, consacré à l'Empereur Henri VI.

RICCIOTTO CANUDO.

VARIÉTÉS

Albert Mérat. — Le geste d'affranchissement d'Albert Mérat a provoqué un long étonnement. On le savait respectueux des formes établies, ennemi du scandale, soucieux de l'opinion publique au point d'avoir exigé de Fantin-Latour qu'il effaçât son image d'un tableau où il voisinait avec Verlaine et Rimbaud. C'est que ces derniers, par enfantillage autant que par goût du paradoxe, s'étaient volontairement retranchés, à force d'allures subversives, du ton élégant et de la bonne société. Les détracteurs de Dorat, illustré par Eisen, disaient qu'il avait trouvé le moyen de se sauver de l'oubli « de planche en planche ». Ceux de Mérat prétendent que le tableau célèbre de Fantin-Latour était la seule chance qu'il eût de passer à la postérité. Les détracteurs exagèrent toujours. Cet incident était à l'avantage de Mérat. Il avait fait preuve de caractère. Il ne transigeait pas avec ses convictions. Comment cet homme de façade avait-il pu se départir tout à coup de son esprit de réserve et de tenue par le coup d'éclat d'un geste homicide? On ne le croyait pas malade. Il emportait l'idée de santé, malgré son grand âge, par une carrure athlétique, un regard vif, une figure haute en couleur. Alors on parla de désillusion. On montra le poète aigri par l'injustice de sa destinée, jaloux de ses émules, envieux des gloires nouvelles. Un reporter écrivit froidement « qu'il avait voulu se rappeler à l'attention publique ».

Certes, Mérat n'avait pas à se louer, outre mesure, de la critique. Il eut des débuts brillants. Victor Hugo lui écrivait, à propos des *Chimères :* « Vos vers ont le charme profond des choses d'où sortent les fleurs et des âmes d'où sortent les idées. » Théodore de Banville

lui consacrait un article dans *la Revue du XIXe siècle*, avouant que « jamais le vers n'a été plus savant, plus souple et plus libre que chez le poete des *Chimères* », et il ajoutait : « Jamais aussi l'inspiration n'a été plus sincère, plus exempte de mensonge et de charlatanisme ». Son premier livre (je ne parle pas de deux plaquettes publiées avec la collaboration de Valade) lui valut le suffrage de l'Académie. Il semblait parti pour la gloire palpable et tumultueuse, mais le bruit des trompettes d'or s'éteignit tôt. Malgré des œuvres comme *l'Idole*, où il décomposait la beauté de la femme, *les Villes de Marbre*, couronnées encore une fois par l'Académie, *les Poèmes de Paris*, où, selon Banville, « il trouvait le mot décisif qui ouvre un monde d'idées et de rêves », malgré d'autres recueils encore, d'une touche juste et sûre et d'un sentiment pénétrant, il voyait de plus en plus la solitude se faire autour de lui. Les aînés s'en allaient, les jeunes orientaient la poésie vers des voies nouvelles. Il semblait même vis-à-vis de ses émules, les Parnassiens, tombé dans une sorte de disgrâce. On en était arrivé à ne plus parler de ses livres. Le poète sentait toute l'amertume de l'abandon. Il s'en plaignait parfois avec brusquerie, mais, loin de s'en laisser abattre, il y puisait une vigueur nouvelle qui se dépensait en rimes vengeresses, en quatrains foudroyants qu'il récitait à ses intimes avec une joie farouche et concentrée ; et pour montrer sa foi en lui-même, il se mit à écrire, coup sur coup, une dizaine de volumes ou plaquettes qu'il publiait à mesure. Il n'y a rien là qui sente le découragement. C'est ailleurs qu'il faut rechercher la cause de sa fin prématurée ; il faut en rendre responsable le démon de l'atavisme. Albert Mérat portait une hérédité malheureuse. Il a été poussé par une force aveugle et irrésistible. Il avait reçu, à sa naissance, le germe du mal.

Ceci dit, une question demeure : sa disgrâce était-elle justifiée ?

Je n'entends point dire que Mérat fût un de ces poètes formidables qui se piquent d'avoir charge d'âmes, un initiateur des masses, le prêtre d'une religion nouvelle. Il ne fut point établi, comme l'Ecclésiaste, pour être la lumière des nations. Je n'entends même point l'opposer à des poètes plus tard venus, comme par exemple ce merveilleux Jean Moréas, qui a renouvelé notre poésie, mais il était tout de même de race divine. Il avait apporté à son heure une fleur de nouveauté fragile, délicate et savoureuse ; il illustrait cette affirmation de Victor Hugo : « La poésie c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout. » Il avait réalisé avec plus de bonheur le vœu de Joseph Delorme et il avait fait éclater aux esprits avant François Coppée, ce qu'il y a de force, poétique dans la vie quotidienne. Gœthe disait : « C'est par la réalité précisément que le poète se manifeste, s'il sait discerner le côté intéressant des sujets vulgaires. » Albert Mérat savait démêler le sens de la rue et des spectacles coutumiers. Sa vision personnelle introduisait

une perspective nouvelle dans le chaos des images et les ordonnait suivant un rythme précis. Il est vraiment surprenant de voir l'aisance et la facilité avec lesquelles il épure, aux feux de l'art, les faits divers les plus dénués jusque-là de signification. Les poèmes de Paris sont, à ce point de vue, une véritable révélation. Jamais ne fut administrée une preuve plus évidente du pouvoir absolu du poète et de sa magie transformatrice.

Mérat œuvrait dans le réel et le réel a, suivant le mot d'Amiel, sur l'Idéal, l'incomparable avantage d'exister. Pour être heureux, il lui suffisait d'ouvrir les yeux à la lumière :

L'âme légère est sœur des nuages légers ;
Les nuits, les soirs charmants nous seraient étrangers
Si nous n'aimions ce doux spectacle de la vie.
Aux hommes plus profonds cette grâce est ravie.
Ils ne connaissent pas les matins triomphants (1)...

Vous avez bien lu : C'est l'aveu de Lafontaine, dont Mérat était le compatriote : « Je suis chose légère et vole à tout sujet. » Il existe entre ces deux poètes un lien d'abandon et de bonhomie qui sent le terroir. Nous retrouvons ici ce fonds de naïveté qui rend les poètes les plus simples des hommes et qui faisait dire à Châteaubriand : « Ils causent comme des immortels et des petits enfants ; ils expliquent les lois de l'univers et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés. »

Je ne rougis pas d'évoquer à propos de Mérat la grande ombre de la Fontaine. Je sais la distance qui les sépare et la place plus modeste qu'il faut assigner à Albert Mérat dans notre panthéon littéraire, mais on me concédera que les *poetae minores*, où il se range, nous captivent souvent davantage que les poètes de génie, parce qu'ils sont plus près de nous. Ils n'étonnent point. On leur sait gré de leurs faiblesses ; ils dégagent plus de charme et de sympathie. Ils s'insinuent au cœur par une voie plus sûre.

Paris, Meudon, Sèvres, Saint-Cloud, Suresnes sont des paysages familiers, Merat les chante avec une grâce souriante comme Horace chantait Tibur. Mais il a dit aussi la splendeur des villes de marbre, sous le ciel bleu de l'Italie et les neiges du Tyrol et les brouillards de Londres et les plages désolées de la Bretagne, car les voyages sont pour lui l'occasion de s'accroître en sensations nouvelles. L'expression poétique naît sous sa plume, sans effort. On le sent préoccupé de fixer, pour son seul plaisir, des minutes d'éblouissement. Il a l'âme d'un peintre. Il brosse des effets de lumière et de crépuscule et il en est profondément heureux. Il ne connaît pas la douleur, ou

(1) *Les Villes de Marbre,* par Albert Mérat, 1 v., chez A. Lemerre.

du moins il l'exile de son œuvre. Il pense là dessus comme les Grecs, qui jetèrent un voile sur la maladie et la mort. Il est quelquefois mélancolique, car il faut bien céder à son temps, mais la mélancolie, a dit Victor Hugo, c'est le bonheur d'être triste. Et ses mélancolies sont légères comme des pluies de printemps, traversées de soleil. La poésie est son prétexte de vivre. C'est pour cela qu'il a choisi ce titre : « *les Joies de l'heure,* où il se donne ce conseil à lui-même. :

Marche ébloui parmi les fêtes de l'été
Les regards et le cœur ouverts à la Beauté.

La Femme, la Liberté, la Nature, voilà les trois visages sous lesquels il honorait éperdument le Beau. Dans la splendeur renaissance du palais du Luxembourg, au milieu d'images claires et nues, il menait une vie tranquille ; mais la vie est une maîtresse perfide, qui trompe ceux qui s'y fient aveuglément. Une cruelle ironie du destin vint infliger une disgrâce physique à cet amoureux de la forme parfaite. Il dut subir une opération. Par peur d'une issue fatale, il jugea à propos de se défaire, au profit de divers musées, d'une partie de ses collections, objets d'art et peintures. Ce fut comme un premier glas. Miraculeusement guéri, à peine avait-il repris ses occupations journalières qu'on le força à quitter son logement du Sénat. Il partit en pleurant de ces lieux qui avaient tenu, pendant si longtemps, tous ses rêves, où il voyait les arbres et les statues du parc, où il entendait chanter l'eau des fontaines. Là, sans doute, l'âge n'osait lui faire affront. On lui avait trouvé, rue de la Sablière, un petit coin discret et agréable. Il y avait un jardin abandonné qu'il se promettait de fleurir à la belle saison, mais ce n'étaient plus les ombrages du Luxembourg. Il vivait seul. Le soir venu, la sensation du vide s'amplifiait encore. Il sentait passer ce que Pierre Loti appelle « l'avertissement noir ». Il disait :

La solitude me fait peur...
Je ne puis pas avec moi-même
Demeurer, sans qu'un effroi fou
Ne serre mon cœur et mon cou
Et je ne sais plus ce que j'aime.
Au lieu du bel horizon clair
S'allongeant à perte de vue,
Ma pensée, errant éperdue,
Voit se dresser un mur de fer.

Le jardin demeura inculte. Ses tableaux semblaient dépaysés. L'intérieur restait hagard. Il sentit alors les premières atteintes du mal incurable et s'en affola. Le dévouement de sa gouvernante et de ses amis n'arrivait pas à enrayer la marche rapide du fléau. Mérat se levait la nuit en proie au cauchemar et luttait avec les ténèbres. Il

repoussait la démence, il se cognait aux murs en appelant la Mort. Entre deux crises, il criait encore son besoin de lumière, son amour désordonné de la vie. Sa main hâtivement griffonnait des vers, mais sa mémoire rebelle lui refusait les mots et c'étaient des efforts inouis qui l'épuisaient. On le conduisit chez les frères Saint-Jean de Dieu, mais il ne pouvait souffrir d'être enfermé et rentra chez lui. Il paraissait tranquille ; il écrivit à son médecin :

Dans mes parois exténuées
Semblait s'éteindre le flambeau,
Mais je crois que de mon cerveau
Vous avez chassé les nuées.

Ce furent ses derniers vers. On supputait un mieux sensible. On le laissa seul Cette nuit-là, l'inéluctable eut lieu.

Ne cédons point à une lâche tristesse. La mort du poète est sa délivrance. Son œuvre reste. S'il y a une justice, la postérité rendra à Albert Mérat la place prépondérante qui lui appartient dans le groupe Parnassien. C'est un poète intime, c'est entendu, et qui ne s'embarrassait point de découvrir l'essence des choses. On peut discuter son genre, mais quelle que soit l'opinion qu'on professe à son égard, on ne peut lui dénier cette qualité essentielle du poète : il chantait juste.

ERNEST RAYNAUD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Léon Denis : *Après la mort ;* Libr. des Sciences psychiques. » »

Histoire

Henri d'Alméras : *La Vie Parisienne sous la Révolution et le Directoire ;* Albin Michel. 5 »

Frédéric Barbey : *La Mort de Pichegru, 1804;* Perrin. 3 50

J. Charrier : *Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados (1744-1793)*; Champion, 2 vol. 15 »

A. Kleinclausz : *Histoire de Bourgogne.* Paris, Hachette, 1909, in-4.

Joachim Murat : *Lettres et documents, 1767-1815*, publiés par S. A. le Prince Murat, Plon, II. » »

Elie Reclus : *La Commune au jour le jour : 18 mars-28 mai 1871 ;* Schleicher. 3 50

Edmond Rossier : *Profils de Reines ;* Alcan. 3 50

Littérature

Pierre Brun : *Savinien de Cyrano Bergerac;* Daragon. 12 »

Pierre Champion : *Le Prisonnier Desconforté, du château de Loches.* Poème inédit du XVe siècle, avec une introduction, des notes un glossaire, etc.; Champion. » »

J.-A. Coulangheon : *Lettres de Jeunesse 1892-1900 ;* Paulin. 3 50

Pierre Dufay : *Victor Hugo à vingt ans. Glanes romantiques ;* « Mercure de France ». 3 50

René Kerviler : *La Bretagne à l'Académie Française au XIXe siècle, d'après des documents inédits ;* Champion. 6 »

A. Van Gennep : *La Question d'Homère, les Poèmes homériques, l'Archéologie et la Poésie populaire,* suivi d'une bibliographie critique par A.-J. Reinach. (Collection « *Les Hommes et les Idées* »), « Mercure de France ». » 75

Musique

René Brancour : *Félicien David;* Laurens. 2 50
Jules Combarieu : *La Musique et la Magie. Etude sur les Origines populaires de l'Art musical;* Picard. 10 »
A. Coquard : *Berlioz ;* Laurens. 2 50

Poésie

Olivier Calemard de La Fayette : *La Montée;* Hachette. 3 50
André Martin : *L'Ascension du Poète ;* Messein 3 »
Maffre de Baugé : *Terre d'Oc;* B. Grasset. 3 50

Publications d'Art

Général de Beylié : *Le Musée de Grenoble;* Laurens. 10 »
Charles Perrault et Claude Perrault : *Mémoires de ma vie et Voyage à Bordeaux,* publiés avec une introduction, des Notes et un Index par Paul Bonnefon ; Laurens. » »
Edmond Pilon : *Chardin ;* Plon 3 50
Léon Rosenthal : *La Gravure ;* Laurens. 12 »

Questions juridiques

E. Burle : *Essai historique sur le développement de la Notion du droit naturel;* Trévoux, Jeannin. » »
Edouard Clunet : *Les Associations au point de vue historique et juridique ;* Marchal et Billard. 7 50

Questions militaires

Commandant Coudrieux : *Lettres à son frère. 1804-1815,* publiées par Gustave Schlumberger; Plon. 3 50
Capitaine Robinaux : *Journal de route 1803-1832,* publié par Gustave Schlumberger ; Plon. 3 50

Questions religieuses

Mgr Demimuid : *Saint Thomas Becket. 1117-1170 ;* Lecoffre. » »
H. Hubert et M. Mauss : *Mélanges d'Histoire des religions;* Alcan. 5 »
Alfred Rebelliau : *Bossuet historien du Protestantisme ;* Hachette. » »
Sédir : *L'Evangile II. La Vie Publique de N. S. J.-C.;* Beaudelot. » »
Charles Stanton Devas : *L'Eglise et le Progrès du Monde,* trad. par le P. J. D. Folghera ; Lecoffre. 3 50

Roman

Alice et Claude Askew : *La Sulamite,* trad. de l'anglais par Ch. Giraudeau ; Fasquelle. 3 50
Tristan Bernard : *Les Veillées du Chauffeur ;* Ollendorff. 3 50
Louis Boulé : *Ceux de Chez nous ;* Plon. 3 50
Charles Demange : *Le Livre de Désir. Histoire cruelle ;* « Mercure du France ». 2 »
Th. Dostoievski : *Le Sous-Sol,* trad. du russe par J.-W. Bienstock ; Fasquelle. 3 50
Charles Foley : *Monsieur Belle-Humeur;* Ollendorff. 3 50
André Godard : *Vers plus de Joie ;* Perrin. 3 50
Pierre Grasset : *Un Conte Bleu;* B. Grasset. 3 50
R. Kipling : *Œuvres choisies,* not. de Michel Epuy ; Delagrave. 3 50
Hippolyte Lemaire : *L'Eau qui dort;* « Monde illustré ». 3 50
Robert Randau : *Les Explorateurs ;* Sansot. 3 50
Henri de Régnier : *Couleur du Temps ;* « Mercure de France ». 3 50
J.-H. Rosny aîné : *Marthe Baraquin ;* Plon. 3 50
Maurice Strauss : *La Tragique Histoire des Reines Brunehault et Frédégonde ;* Ollendorff. 3 50
Willy : *La Tournée du Petit Duc-* Bibliot. des Auteurs modernes. 3 50

Sociologie

P. Astier et I. Cuminal : *L'Enseignement technique, industriel et commercial en France et à l'étranger ;* Roustan. 7 50
A. Croiset : *Les Démocraties antiques ;* Flammarion. 3 50
G. Demartial : *Le Statut des Fonctionnaires;* « Grande Revue ». 3 50

Théâtre

Alfred Mortier : *La Logique du Doute,* pièce en deux actes ; « Mercure de France ». 1 »
Maurice Pottecher : *Molière et sa Femme,* comédie en un acte, en vers; Stock. 1 50

Voyages

Henry de Bruchard : *Les Chroniques du Maghreb;* études algériennes; Nouv. Librairie Nationale. 2 »

André Hallays : *Le Pèlerinage de Port-Royal ;* Perrin 5 »

Pierre Loti : *La Mort de Philæ ;* Calmann-Lévy. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une Mésaventure de M. Jean Royère. — Sur les origines de l'Angelus. — Ober-Ammergau. — Les feuilletons de Reyer au *Journal des Débats*. — La Société d'Art Français. — Quatre concerts-conférences sur les Tendances de la musique actuelle. — Une conférence sur le Symbolisme. — *La Nouvelle Revue Française*. — Publications du *Mercure de France*.— Le Sottisier universel.

Une mésaventure de M. Jean Royère.

Paris, le 20 janvier 1909.

Cher monsieur Vallette,

Me voici obligé de vous demander l'hospitalité pour une lettre au sujet des *Poètes d'Aujourd'hui*.

La revue *Vers et Prose* tenait hier soir mardi, 19 janvier, sa réunion hebdomadaire, spécialement organisée en l'honneur du poète Saint-Pol-Roux. Il y avait là des poètes, des écrivains, des artistes, quelques comédiennes, une assemblée particulièrement nombreuse, particulièrement lettrée, aussi. Mlle Cœcilia Vellini venait de lire, dans un exemplaire des *Poètes d'Aujourd'hui*, des poèmes de MM. Saint-Pol-Roux et Jean Moréas. M. Jean Royère, directeur de *la Phalange* et grand admirateur de M. Francis Vielé-Griffin, prit alors devers lui le tome II de l'ouvrage. Il le feuilleta un instant, puis, se levant, et le silence rétabli :

« Je vais vous lire, dit-il, un poème de Vielé-Griffin qui est de Verhaeren, ou plutôt un poème de Verhaeren qu'on a attribué dans ce recueil à Vielé-Griffin. »

Et M. Jean Royère lut à l'assistance le poème ayant pour titre *l'Automne*, qu'on trouve à la page 355 du tome II des *Poètes d'Aujourd'hui*, au choix Vielé-Griffin.

Il paraît que notre « erreur » provoqua un amusement fou. Le ton d'assurance heureuse — et de mépris — de M. Jean Royère en la signalant était tel, à ce qu'on m'a rapporté, qu'il enleva la salle. Tous applaudirent le poème comme étant de M. Emile Verhaeren, et je passai *personnellement*, — mon ami Van Bever échappant à ce haro, — un fichu quart d'heure, comme on dit.

On ne s'est pourtant pas amusé autant qu'on l'aurait pu. En voici la preuve :

Le poème intitulé *l'Automne*, page 355 du tome II des *Poètes d'Aujourd'hui* (choix Vielé-Griffin), INCRIMINÉ PAR M. JEAN ROYÈRE COMME ÉTANT DE M. EMILE VERHAEREN, est extrait du volume de M. Francis Vielé-Griffin : *La Clarté de Vie*, où on le trouve à la page 55. Il figurait déjà dans la première édition des *Poètes d'Aujourd'hui* (page 399) au choix de ce poète.

Que M. Jean Royère apprenne à tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Votre dévoué, PAUL LÉAUTAUD.

§

Sur les origines de l'Angelus.

Montmorency, 18 janvier 1909.
Soir.

Mon cher Vallette,

Ni pour l'an 1318 ni pour l'an 1327 ne figure, dans la *Bullarum amplissima Collectio*, aucune des deux bulles prêtées par la lettre de M. Morland à Jean XXII (ou plutôt XXI). Point ne fallait-il, d'ailleurs, exceller en épigraphie pour s'apercevoir que l'inscription par lui citée et se référant à la première de ces bulles est... de rédaction absolument moderne.

« Tout ceci », concluait au reste M. Morland, « concerne la sonnerie de l'*Angelus* plus exactement que la prière elle-même... c'est l'origine exacte de cette prière qu'il faudrait connaître. »

Ici le simple bon sens proteste. Comment admettre qu'on ait sonné, afin d'annoncer l'*Angelus*, quatre siècles avant sa création? C'eût été vraiment prévenir les fidèles un peu tôt!

Quant à dire avec M. Morland que cette majestueuse manière d'affirmer trois fois par jour — aux deux crépuscules et à midi — l'Incarnation de Jésus et ses conséquences aurait comme « véritable origine » le couvre-feu... nocturne, — pourquoi pas, préférablement, l'habitude (plus ancienne encore) de s'aller coucher?

Bonne nuit, mon cher Vallette!

GEORGES POLTI.

§

Ober-Ammergau. — Les préparatifs sont commencés. En réalité, chaque année, pendant les dix ans qui séparent les Jeux de la Passion l'un de l'autre, on travaille; le Théâtre d'Etude fonctionne chaque été : on y joue des pièces bibliques ou patriotiques pour entretenir les acteurs principaux et pour former de nouveaux sujets aux exigences de l'immense scène; il en faut pour combler les vides : depuis 1900, plus de cinquante exécutants, chanteurs et musiciens, ont quitté la scène de ce monde pour l'autre. La mort du dernier bourgmestre Johann Lang a été une perte particulièrement sensible : homme instruit et d'initiative (un accident l'empêcha seul de poursuivre la carrière militaire), il dirigea pendant 28 ans les affaires de la commune et voua le meilleur de son activité au Théâtre de la Passion, secondé par ses neveux Ludwig Lang, directeur de l'école de sculpture sur bois, le surveillant et organisateur infatigable de la mise en scène, la cheville ouvrière de cet organisme compliqué que sont les Jeux, et le receveur des postes Guido Lang, qui a contribué à faire de la bourgade un village modèle. Cette famille Lang a fourni toute une dynastie d'acteurs de la Passion : Johann fut à trois reprises (et cela représente trente ans) un Caïphe remarquable de force et de vie; Anton Lang, le potier, sera le Christ de cette prochaine période comme il le fut en 1900; Sébastien Lang, bedeau et sculpteur, succède à Johann en Caïphe; Roch Lang, père d'Anton le Christ, fait un Hérode saisissant, et enfin Andreas Lang, l'un des mieux doués des sculpteurs d'Ober Ammergau, tient le rôle du Rabbi.

Ce n'est pas une des minces difficultés de la régie de ces Festspiele, de réunir à temps et de préparer un personnel qui compte un millier d'indi-

vidus; et le comité doit encore avoir l'œil à l'installation des locaux qui serviront à hospitaliser les nobles étrangers : c'est quatre mille lits supplémentaires qu'il faut dresser, et il n'y a que treize auberges dans le village.

Le fameux Christ Mayr, ce type admirable, l'un des plus célèbres titulaires du rôle, est aussi mort depuis les derniers Jeux; déjà en 1900, vu son âge et sa santé, on créa pour lui le rôle spécial du prologue. Le doyen des acteurs, si Dieu lui prête vie jusqu'en 1910, sera Anton Ledermann, réputé dans l'industrie autrefois florissante des poupées sculptées d'Ober-Ammergau, qui figurait comme gamin aux représentations de 1825; il figurera encore parmi le peuple cette fois-ci. Thomas Rendl, le meilleur Pilate de toutes les Passions, remplacé désormais par le bourgmestre actuel Sébastien Bauer, jouera pour la seconde fois le rôle de Pierre; un autre Rendl, Peter, n'a plus les traits juvéniles, presque féminins, que la tradition locale exige pour le disciple bien-aimé. Le saint Jean de 1880 est passé Judas, et c'est le peintre Johann Zwink, arrière-neveu de l'auteur des fresques dont se parent tant de maisons du village, qui lui succède.

Pour les rôles de femmes, les modifications sont beaucoup plus grandes d'une fois à l'autre, puisque les statuts et la tradition interdisent l'accès de la scène à toute femme mariée (et cette défense est vraiment curieuse : elle ne s'appuie nullement sur des motifs de morale, mais sur des motifs de pitié et surtout le respect des personnages du drame sacré). La Marie de 1890 (Rosa Lang, encore), celle de 1900 (Anna Flunger, aussi une famille d'acteurs : le grand'père, l'arrière-grand-père furent les Christ de jadis), la Madeleine de 1900 (Berta Wolf) sont toutes mariées, et l'on ne trouve pas tous les jours des jeunes filles qui aient la voix et la taille et le talent désirables. On parle bien d'une jeune Emanuela Lang (toujours!), l'*Esther* de l'an dernier : elle a le gracieux visage, ovale et fin, encadré de cheveux noirs d'une Marie idéale, mais elle est petite... Elle a heureusement quelques concurrentes. Cet été, pas avant, sera fixée la distribution, autant que possible définitive. Et la première représentation est annoncée pour le lundi de Pentecôte 1910, précédée, de huit jours, par une répétition générale accordée à un public d'invités.

Détail intéressant, les costumes des Jeux sont tous confectionnés, sur les dessins du maître Ludwig Lang, de l'école de sculpture et sous la direction de sa sœur, par une douzaine de paysannes d'Ober-Ammergau même.

§

Les feuilletons de Reyer au « Journal des Débats ». — Ernest Reyer succéda à Berlioz comme critique musical au *Journal des Débats*, où, pendant plus de trente années, il publia de remarquables feuilletons. Il y a quelques mois à peine, Reyer confiait à son ami, notre collaborateur M. Emile Henriot, le soin de réunir pour les publier en volume les plus intéressantes pages de cette œuvre littéraire, qui est aussi un monument considérable de l'histoire musicale de ce temps.

§

La Société d'Art Français fera sa deuxième exposition au Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain, du 3 au 23 février 1909. On y verra des œuvres de Beaufrère, Boudot-Lamotte, Aug. Bréal, Emile Bour-

delle, R. Deborne, H. Déziré, Pierre Dumont, Charles Guérin, Tristan Klingsor, Ch. Lacoste, P. Laprade, M. Noblot, Paviot, Piébourg, Gaston Prunier, G. Roby, Emile Roustan, M. Simon, Louis Süe, Thomas-Jean, A. Urbain, etc., c'est-à-dire de la plupart des artistes indépendants qui se rattachent à la tradition picturale française. L'exposition sera publique tous les après-midi, de 1 heure à 5 heures ; le catalogue sera illustré de six bois originaux et inédits d'A. Beaufrère.

§

Quatre Concerts-Conférences sur les Tendances de la musique actuelle, organisées par M. Louis Thomas, auront lieu en mars, à la *Schola Cantorum.* Ces conférences seront données le 3 mars (M. Louis Laloy : *la Musique Française*), le 10 (M. Jean Chantavoine : *la Musique Allemande*), le 17 (M. Calvocoressi : *la Musique Russe*) et le 24 (M. Dwelshauvers : *la Musique Belge*).

Aux concerts qui suivront les conférences, on entendra des œuvres de Chausson, Vincent d'Indy, Debussy, Ravel, Schmith. Déodat de Séverac, Roussel, Caplet, — Brahms, Max Reger, Richard Strauss, Hugo Wolf, Ludwig Thuile, Louis Rée — Moussorgsky, Rimsky Korsakow, Liagounow, Balakirew, Potoloswky, Akimenko, Tcherepwine, Olénine, Rebikow, Karatygnine, — Lekeu, Huberti, Gibson, Vreuls, Joseph Jougen, Berthe Busine et Léon Jougen.

Ces œuvres seront interprétées par Mme Laloy-Babaïan, Mlles Babaïan et Raymonde Delaunois, et par MM. Ricardo Viñes, Léon Jougen, E. Trillat, Bilewsky, Englebert et Pitsch.

§

Une Conférence sur le Symbolisme sera faite le 5 février, salle de l'Athénée-Saint-Germain, par M. Tancrède de Visan, avec le concours de Mme Barbou, du Vaudeville, et de M. Stéphane Austin.

§

Publications du « Mercure de France ».

COULEUR DU TEMPS, par Henri de Régnier (*Le Trèfle blanc. L'Amour et le Plaisir. Tiburce et ses amis. Contes pour les Treize*). Vol. in-18, 3.50 (19 japon à 15 fr. ; 69 hollande à 10 fr.).

VICTOR HUGO A VINGT ANS, *Glanes romantiques*, par Pierre Dufay. Vol. in-18, 3.50.

LA QUESTION D'HOMÈRE. *Les Poèmes homériques, l'Archéologie et la Poesie populaire*, par A. Van Gennep, suivi d'une Bibliographie critique par A.-J. Reinach. Vol. in-16 (collection *Les Hommes et les Idées*), 0,75.

LA LOGIQUE DU DOUTE, pièce en deux actes, par Alfred Mortier. Vol. in-18, 1 fr.

LE LIVRE DE DÉSIR. *Histoire cruelle*, par Charles Demange. Vol. petit in-18, 2 fr.

Erratum. — Nous avons indiqué dans notre dernière livraison que le *Gynécée*, d'André Rouveyre, était un in-8 : c'est in-4 qu'il faut lire.

§

La Nouvelle Revue Française, par suite de remaniements admi-

nistratifs, avait été forcée d'ajourner sa publication. On nous annonce qu'elle paraîtra de nouveau à dater du 1er février, sous une nouvelle direction.

§

Le Sottisier universel.

C'est en vain que le Stromboli couvre le ciel de sa nuée sanglante ; à l'aurore, la confiance renaît, et Naples, enivrée de vie et de lumière, etc. — GABRIEL HANOTAUX, *Le Journal*, 6 janvier.

Le professeur [M. Nicolas] ajouta :
1° Que la crise des « macchabées » est générale et qu'elle est due au développement de l'instruction. — *Le Journal*, 6 janvier.

Toutes les troupes qui étaient à Madrid s'enfuient la queue entre les jambes vers l'Andalousie, par ordre du général Llamas ; ce sont des perdreaux. — GEOFFROY DE GRANDMAISON, *Napoléon en Espagne*.

Un vendredi, le 30 du dernier mois de 1908, à 2 h. 15. — *Journal de Liège*, 2 janvier.

Le grand quatre-mâts Palls, de Glasgow, s'est perdu corps et biens sur la côte d'Australie. L'équipage a été sauvé. — *Le Journal*, 15 novembre.

LES TROUBLES DE LA MARTINIQUE. — Lors des troubles qui accompagnèrent les élections municipales de Port-au-Prince (Martinique), le maire de cette ville, etc. — *Le Journal*, 4 décembre.

INDES ANGLAISES [titre]. — La récolte du blé du Texas promet d'être considérable. — Bruxelles. *La Gazette*, 9 décembre.

La *Pastorale de Noël*... ne devait avoir que trois représentations uniques devant le public. — Communiqué aux Journaux, 19 décembre.

Le trois-mâts-schooner anglais Meyerick, venant de Rio Grande avec un chargement d'eau calcinée. — *La Dernière Heure*, 5 janvier.

Coquilles et Bizarreries:

Scylla est en ruine, isolée et privée de tout tremblement de terre. — *La Dernière Heure*, 5 janvier.

M. de Selves reproche à ce dernier de n'apporter qu'un budget provisoire, équilibré en raflant les recettes d'une façon imprudente et en diminuant les dépenses d'une façon excessive. — *Le Journal*, 20 décembre.

SAGE-FEMME, 69, boulevard de Strasbourg, 69, demande bonne enceinte. — *Le Journal*, 16 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Il n'y a pas grand changement sur la dernière quinzaine, les transactions continuant à manquer d'entrain ; les cours oscillent à peine dans un sens ou dans l'autre.

Nous trouvons notre 3 o/o à 96,42, l'Extérieure espagnole à 95,95, le Turc unifié à ., le Serbe 4 o/o à 77,20.

Les fonds russes montrent de bonnes dispositions : le 4 o/o consolidé s'inscrit à 83,85, 4 o/o 1901 à 82,65, le 3 o/o 1891 à 70,15, le 3 o/o 1896 à 68,70. Il faut noter toutefois qu'il y a eu un léger tassement sur ces titres. Les préférences du public semblent aller en effet aux titres 5 o/o émis en 1906, qui sont fermes à 99,40, ou aux titres émis le janvier dernier à 4 1/2 o/o.

Le dernier emprunt, ainsi que nous l'avions annoncé, a rencontré la plus vive faveur auprès des capitalistes. On sait que sur les 1.220 millions demandés par le gouvernement russe, 800 millions sont réservés au remboursement des Bons du Trésor émis en 1904. Les porteurs de ces Bons avaient un droit de préférence à la nouvelle souscription. Presque tous en ont profité. Sur 1.600.000 Bons, 1.500.000 ont été échangés contre des obligations entièrement libérées. La répartition du surplus des obligations doit avoir lieu du 1er au 12 février. On prévoit qu'elle ne dépassera pas 2 o/o.

L'emprunt russe 1909 et l'emprunt du Crédit Foncier ont donc obtenu le plus grand succès, et prouvé combien étaient grandes les disponibilités de capitaux. Aussi, allons-nous voir se réaliser une série d'autres opérations.

Déjà la Banque française et le Crédit mobilier français viennent de mener à bonne fin l'emprunt de 40 millions dont nous avons parlé. Il est représenté par 80.000 obligations de 500 fr. dont le produit est destiné à l'amélioration du port de *Pernambuco*. Chaque obligation offerte à 465 fr. rapporte un intérêt annuel de 25 fr., ce qui donne un placement avantageux, supérieur à 5 o/o. Cet emprunt constitue une dette directe du gouvernement Brésilien. Il est en outre garanti par toutes les recettes du port de Pernambuco et par le produit d'une taxe de 2 o/o sur la valeur officielle des importations dans l'Etat de Pernambuco.

LE MASQUE D'OR.

P. S. — Les nominations et promotions dans la Légion d'honneur à l'occasion du 1er Janvier viennent d'avoir lieu. Comme chaque année, quelques rubans et quelques rosettes ont été réservés aux personnalités financières.

M. Albert Touchard, Secrétaire général du Crédit Foncier, a été promu officier. Tous ceux qui connaissent ce fonctionnaire distingué, qui est en même temps le plus aimable des hommes, se sont réjouis de cette distinction.

Elle récompense les services les plus brillants rendus au Crédit Foncier, dont le récent emprunt a obtenu un immense succès grâce à la compétence et à l'activité de M. Albert Touchard.

M. Turettini, Directeur général de la Banque de Paris et des Pays-Bas, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur et ce n'est que justice : M. Turettini est une de nos personnalités financières les plus habiles, à qui revient pour une bonne part la réussite du dernier emprunt russe.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VIe

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de
HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

PAGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzche, gravé sur bois par Julien Tinayre, 1 fort vol. in-18. 3.50

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme,* traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Un vol. in-18.............. 3.50

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss, Les Etudes historiques*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18........... 3.50

HUMAIN TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A.-M. Desrousseaux. Un volume in-18.. 3.50

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE (**Humain, trop humain,** 2e partie), traduit par Henri Albert. Un volume in-18. .... 3.50

AURORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert, Un volume in-18.. 3.50

LE GAI SAVOIR (*La Gaya scienza*), traduit par Henri Albert, Un volume in-18.. 3.50

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. 3.50

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie de l'avenir,* traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. .... 3.50

LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. 3.50

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES. Le cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antechrist, traduit par Henri Albert. Un vol. in-18.. 3.50

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation de toutes les valeurs, traduit par Henri Albert. Deux volumes in-18.......... 7.00

SOUS PRESSE

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (2e série)........... 1 vol

EN PRÉPARATION (volumes in-18) :

HOMÈRE ET LA PHILOLOGIE CLASSIQUE. — DE L'AVENIR DE NOS ÉTABLISSEMENT PÉDAGOGIQUES, etc.. 1 vol

LA PHILOSOPHIE PENDANT LA PÉRIODE TRAGIQUE DE LA GRÈCE, etc.... .... 1 vol

POÈMES ET FRAGMENTS.. 1 vol

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.